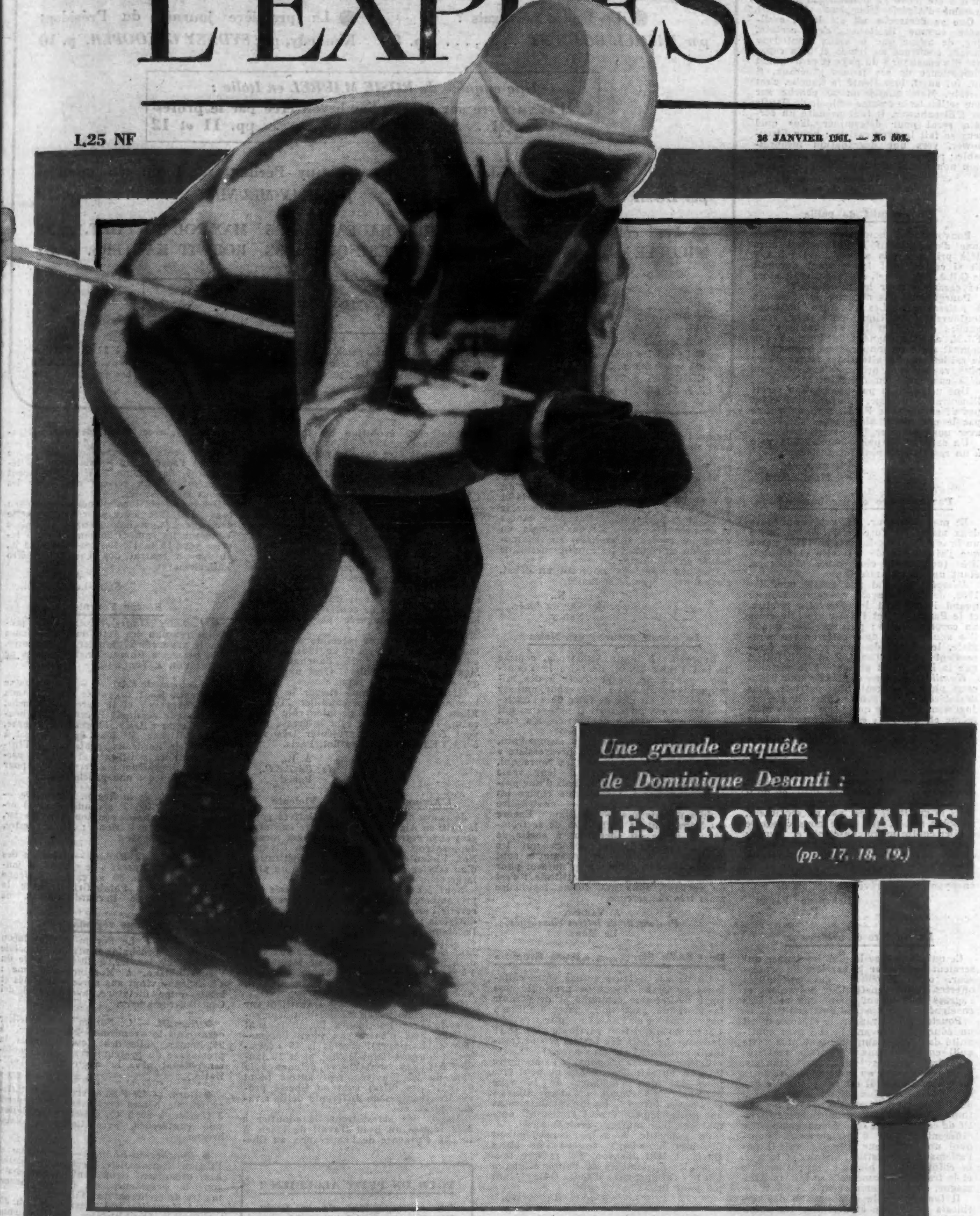
ALGERIE : L'HOMME D'EN FACE

par JEAN DANIEL (pp. 3 - 4)

L'EXPRESS

1,25 NF

26 JANVIER 1961. — No 502.



Une grande enquête de Dominique Desanti :

LES PROVINCIALES

(pp. 17, 18, 19.)

(A. P.)

GUY PERILLAT, CHAMPION DU MONDE DE SKI *(Voir p. 13)*

« Ni trop haut, ni trop bas, c'est le souverain style. »

(Ronsard)

INDEX

● ALGERIE : « L'homme d'en face »
par JEAN DANIEL .... pp. 3 et 4

● Un Castro portugais ?
par MICHEL BOSQUET .... p. 8

● La première journée du Président Kennedy, *par SYDNEY G. COOPER*. p. 10

Une enquête de ROSIE MAUREL en Italie :
● J'ai vu vivre sur l'écran l'embryon créé par le professeur Petrucci .... pp. 11 et 12

● Les Provinciales
par DOMINIQUE DESANTI. pp. 17-18-19

● Guy Périllat, n° 1 du ski mondial
par JEAN MEUNIER .... p. 13

● *Les chroniques de :*
MICHELE MANCEAUX p. 31
MAURICE NADEAU, p. 25
MORVAN LEBESQUE p. 33
MAX-POL FOUCHET. p. 28
ROBERT KANTERS. p. 34

● Le Bloc-Notes *de FRANÇOIS MAURIAC* .... p. 36

● La semaine politique, pp. 5, 6, 7 ● La crise agricole en U.R.S.S., par K.S. KAROL, p. 9 ● Mme Express, pp. 15 à 22 ● Sélection des spectacles, p. 23 ● La Science, par J. BURMAND, p. 24 ● Un inédit de VLADIMIR NABOKOV, p. 27 ● Un poème de BLAISE CENDRARS, p. 29 ● Qu'est devenue la compagne de Pasternak ?, p. 30 ● La Télévision a 25 ans, p. 32 ● Les Expositions, par J.-F. CHABRUN, p. 35.

Le complexe du 13 Mai

J'ai lu avec intérêt votre comparaison de l'immobilisme de de Gaulle avec celui d'Eisenhower. Je ne lui reproche qu'un fragment de phrase, mais qui change tout. « La mission confiée à de Gaulle, dites-vous, était d'obtenir rapidement, dans les meilleures conditions possible (pour l'avenir) la fin de la guerre d'Algérie. » En réalité, vous ne pouvez nier qu'il a été porté au pouvoir sur un programme d'Algérie française.

Que sa démarche ait été lente, oscillante comme hésitante, c'est certain. Que, de même que le vieux Koutousov faisant confiance au temps et à la capacité d'« encaisser » du pays et provoquant l'impatience de ses jeunes généraux, il ait, lui aussi, impatienté la Gauche, c'est certain. Mais quand on se penche sur une action lente comme celle de de Gaulle ou d'Eisenhower, il faut prendre un certain recul pour déterminer dans quel sens se fait la progression : pour Eisenhower, vers une dégradation incontestable ; pour de Gaulle, vers une amélioration non moins incontestable.

DOCTEUR JEAN PICQ
Mantes.

Un exécutif de paille

Pouvons-nous nous offrir cet ultime luxe d'un exécutif de paille qui aura déjà pris ses avis auprès du G.P.R.A. ? Et si cet exécutif inconsistant devenait le G.R.A. tout court, qui négocierait alors les garanties pour les minorités ?

Pourquoi ne pas négocier de puissance à puissance ? « Les réalités » inclinent toujours la politique dans leur sens, quelles que soient les « péripéties ». Le F.L.N. a joué gagnant le jour où son combat a été reconnu comme honorable ; le ralliement des attentistes risque d'être plus rapide que prévu. N'aurait-il pas déjà commencé en décembre ?

Une négociation par procuration serait illusoire et néfaste. Le problème n'est pas de savoir si le F.L.N. aura ou n'aura pas le pouvoir à Alger, mais s'il l'aura avec nous ou avec les Soviétiques.

Un exécutif de paille ouvrirait la voie à un radicalisme plus intransigeant.

J. R.
Montbéliard.

Par mémoire et par humilité

Et moi, Monsieur, j'ai voté « oui » des deux mains (si j'ose écrire, ayant laissé un bras à N.-D.-de-Lorette en 1915) parce que j'ai un peu de mémoire et d'humilité (nullement chrétienne, d'ailleurs, étant un affreux mécréant).

Mémoire. Je n'ai pas oublié que, dès 1932, de Gaulle avait vu combien juste quand il adjurait les Pouvoirs publics, et le Parlement, et l'état-major, de créer un corps cuirassé ; puis en 1940, quand il a annoncé que dans cette guerre mondiale, les forces de l'univers libre écraseraient un jour l'ennemi et qu'il fallait que la France fût présente à la victoire.

Humilité. Je tiens de Gaulle pour beaucoup plus intelligent, plus patriote, plus désintéressé, de pensée plus haute, de jugement plus sûr que je ne le suis moi-même et, qui plus est, infiniment mieux informé.

Il me demandait de voter « oui ». Comment aurais-je pu hésiter à le faire ?

Je pourrais ajouter que je n'ai pas oublié non plus que de Gaulle a sauvé la France de la servitude en agissant comme il l'a fait en juin 1940, et qu'il l'a sauvée de la guerre civile en mai 1958. Mais la gratitude n'est pas un sentiment, si noble soit-il, qui doive nous conduire à aller contre notre conscience et j'aurais voté « non », fût-ce le cœur déchiré, si j'avais pensé que de Gaulle prenait un mauvais chemin.

Je crois avoir fait mon devoir en vous envoyant cette brève profession de foi.

BERTRAND FAURE
Paris.

La carrière de professeur

Ce qui décourage le plus les jeunes qui seraient tentés par la carrière de professeur, c'est l'éventail des spécialités offertes. Entre l'instituteur polyvalent et l'agrégé monovalent quant aux matières enseignées, il n'y a pas de transition.

Pourtant, à l'étranger, le professeur est un éducateur suivant l'élève avec continuité dans un champ d'autant plus vaste qu'il enseigne deux ou trois matières (histoire, langues anciennes, français, langues vivantes, ou physique et sciences de la terre, etc.). Il est indispensable que soit revisée au plus tôt notre conception des licences traditionnelles, avec les options limitatives, le groupement restrictif de certificats et le cloisonnement entre différents ordres d'enseignement. Pourquoi un professeur n'enseignerait-il pas l'allemand et le latin, l'histoire et le grec, la chimie et la biologie, la philosophie et le français comme cela se fait en Allemagne, en Angleterre et en U.R.S.S. ?

Il faut revoir la combinaison des certificats de licence et accroître les possibilités pour les maîtres d'enseigner les matières en fonction de leurs dons et goûts. Et en premier lieu, cela doit se répercuter sur la spécialisation de nos facultés : il est urgent que nos facultés des sciences surpeuplées soient enfin dédoublées, d'une part, en faculté des sciences fondamentales (math-phys-chimie) et recherche pure ou appliquée à l'industrie, ce qui augmenterait notre efficacité (actuellement, seule la recherche théorique est suivie par les facultés) ; et, d'autre part, en facultés des sciences biologiques et sciences de la terre (comprenant zoologie, botanique, sylviculture, et géographie physique, géologie, hydrologie, recherche minière, etc.).

Dernier point : il semble indispensable que l'enseignement de l'arabe et du chinois ne soient dispensés qu'à Paris et Lyon, alors qu'à Rennes, on enseigne le serbe et le portugais, à Nancy, le danois et le polonais. Nous n'avons jamais eu assez de cadres spécialisés en islamologie (on en connaît les conséquences), de même en sinologie.

Que ces réflexions amorcent un débat, c'est tout ce que je souhaite.

L. N.,
professeur au lycée.
Nancy.

La « vraie nature » des Noirs

Reprocher à Louis Armstrong, comme le fait Frank Tenot, de faire le « bouffon » sur scène, de se livrer à des mimiques « égrillardes » (*sic*) pour amuser le public, en un mot de faire de « l'oncletomisme », est un écœurant non-sens, qui prouve que l'auteur de l'article n'a rien compris au caractère des Noirs.

Les vrais « Oncle Tom » aujourd'hui, c'est dans le « Harlem progressiste » qu'on les trouve : ce sont les Noirs qui, au lieu de rester fidèles à leur vraie nature, spontanée, simple, mais d'une prodigieuse richesse, essaient de copier les manières « distinguées » — c'est-à-dire froides et guindées — des Blancs. Encore ces Noirs sont-ils excusables de se tromper de route en cherchant à sortir de leur ghetto, mais les Blancs qui les encouragent dans cette impasse le sont beaucoup moins. Il n'y a qu'un mot pour désigner ce qui dicte leur attitude : c'est du racisme, sous une forme insidieuse mais très dangereuse.

A. VARLET,
Professeur de lettres classiques,
Le Mans.

De « Basin Street » à « Bag's Groove »

Un de vos lecteurs accuse votre collaborateur Frank Tenot de pratiquer une sorte de racisme camouflé et de vouloir la mort du jazz noir, parce qu'il n'a pas aimé certaines pitreries de « Satchmo », qui font partie du répertoire de celui-ci depuis des lustres et qui troublent réellement certains spectateurs.

Ce lecteur semble nier à l'âme noire le droit au raffinement, qui ne peut être pour lui que l'apanage de la race blanche. Mais depuis « Wabash Blues » et « Basin Street », les Noirs américains ont profondément évolué et il était normal que leur musique évoluât aussi.

Je conseille à votre correspondant d'écouter le « Bag's Groove » de Miles Davis et Milt Jackson. S'il préfère toujours les hurlements de Velma Midleton (ou le « raffinement » d'Anita O'Day), tant pis pour lui.

H. CARASO,
Paris.

Les jazzmen modernes

Comme la politique, le jazz a ses réactionnaires. Ainsi, dans votre dernier numéro, deux messieurs vous ont écrit pour prêcher le retour aux traditions. Que reprochent-ils aux jazzmen modernes ? Simplement leur culture musicale.

Alors qu'un Kid Ory répète depuis trente ans les mêmes notes, Miles Davis, lui, recherche la nouveauté, l'originalité, la musicalité. Je ne vois vraiment pas en quoi cette évolution lui fait renier « l'esprit noir ».

Faudrait-il être inculte pour jouer le jazz ?

J.-C. PETIT,
Paris.

On demande un Gengis Khan

Depuis novembre 1959 un groupe de quelque deux cents étudiants, poussé par la passion de tout ce qui touche l'art dramatique, et grâce à la complicité de Roger Planchon, a formé l'Association théâtrale des étudiants de Paris. Cette association permet de suivre des cours d'art dramatique, de technique théâtrale et aussi une série de conférences en Sorbonne, série inaugurée par Jean-Paul Sartre.

Chaque année, une pièce, de préférence inconnue, est montée, et en 1961, ce sera « Gengis Khan », de H. Bauchan (prix Max Jacob l'an dernier). C'est une pièce qui serait jouée en juin.

Mais nous cherchons encore le jeune homme pouvant personnifier Gengis Khan : il s'agit du premier rôle masculin. Tous ceux que cela intéresse doivent écrire pour se présenter très vite à l'A.T.E.P., 15, rue Soufflot, Paris.

A. R.,
de l'A.T.E.P.,
Paris.

L'Action Civique Non Violente

Je pense que toutes les initiatives pour la paix en Algérie devraient être encouragées et je regrette que la campagne menée depuis trois mois pour l'Action Civique Non Violente pour réclamer l'institution d'un service civil n'ait pas trouvé un plus large écho dans la presse.

Neuf jeunes gens, déjà mobilisés ou prochainement mobilisables, refusent de revêtir l'uniforme tant que dure la guerre d'Algérie : ils refusent aussi de passer à la clandestinité. Ils acceptent la prison et attendent leur arrestation en travaillant sur un chantier. Six d'entre eux sont déjà incarcérés en instance de jugement : Pierre Boisgontier, Jack Muir, Jean Lagrave, Christian Fiquet, Alain Rubini, André Féret.

Des volontaires plus âgés travaillent sur le même chantier et manifestent leur solidarité avec les jeunes lorsqu'ils sont arrêtés. Sept d'entre eux (dont l'animateur Jo Pyronnet), arrêtés le 15 décembre, boulevard Saint-Michel, et le 16 janvier à Gagny, sont encore détenus à la date du 23 janvier ; sept autres (dont deux jeunes filles) sont en liberté provisoire, inculpés de différents délits : vagabondage, etc.

Malgré les arrestations, le chantier a déjà réalisé un beau travail de voirie à la cité d'urgence de l'Espérance, au Chenay-Gagny, avec l'appui de la municipalité.

Deux cents personnes ont signé une lettre à l'adresse du Président de la République, dans laquelle elles demandent la création d'un service civil pour les jeunes mobilisables.

Des manifestations silencieuses ont lieu tous les quinze jours pour appuyer cette demande. Les prochaines auront lieu place Vendôme les samedi 28 janvier et 11 février vers 18 h. 15. Rendez-vous à 18 h., au bassin central des Tuileries (métro Tuileries).

J. S.,
Saint-Leu-la-Forêt.

POUR UN PETIT ALGERIEN !

Un correspondant de la Croix Blanche aimerait faire profiter un petit Algérien nécessiteux âgé de 4 à 6 ans, de vacances gratuites en France à la campagne (juillet-août-septembre) et assurerait tous les frais de voyage.

Envoyer les candidatures à : LA CROIX BLANCHE : 8, impasse Naboulet, Paris.

Réseau Fournier

● *Lecteurs d'Indre-et-Loire.* — La prochaine réunion des Amis du journal aura lieu le vendredi 27 janvier, à 21 heures, à la brasserie Chantecler, 38, avenue de Grammont, à Tours.

● *Lecteurs de l'Ariège.* — La prochaine conférence-débat organisée par les Amis de « L'Express » et le Cercle de Gauche, aura lieu le vendredi 3 février, à 21 heures, salle du « Rex », 70, rue Villefranche, à Saint-Girons. Me Jean Bayle, avocat à la cour de Bordeaux, professeur à l'Institut d'études politiques et sociales, parlera sur le thème : « Perspectives pour la renaissance d'une gauche unie. »

● *Lecteurs de la Région Parisienne.* — Le groupe C (6e, 7e arrondissements) organise sa prochaine réunion le 1er février, à 21 heures. Invitations : Nicole Mestre, 91, Champs-Elysées.

● *Lecteurs du Rhône.* — Réunion des Amis de « L'Express » le samedi 28 janvier 1961, à 16 h. 30, au café de la Jeune France, 10, rue Palais-Grillet, avec la participation de Bernard Ronzet, de « L'Express ».

Forums régionaux

● *Allier.* — Le Forum de Montluçon organise la prochaine conférence-débat le vendredi 27 janvier, à 20 h 45, salle du Vieux-Château, à Montluçon. Thème : « L'Espagne vingt ans après. » Origines et bilan d'une dictature, avec Miguel del Castillo, romancier.

● *Hérault.* — Le Forum de Montpellier organise, le vendredi 27 janvier, à 21 heures, salle des Concerts, sous la présidence du pasteur Crespy, une conférence-débat avec le docteur L. Weill-Hallé.

● *Gard.* — Le Forum et l'Union Rationaliste de Nîmes organisent, le vendredi 3 février, à 20 h 45, galerie Jules-Salles, une conférence, avec Catherine Valabrègue.

● *Bouches-du-Rhône.* — Le Forum et l'Union Rationaliste, section Marseille-Aix, organisent deux conférences-débats, sous la présidence du docteur Senez, maître de recherches au C.N.R.S. :

— *A Marseille :* le 1er février, à 18 h. 30, au Grand Amphithéâtre de l'Ancienne Faculté de Droit, 40, allées Gambetta.

— *A Aix-en-Provence :* le 2 février, à 21 heures, salle des mariages de la mairie d'Aix, par Catherine Valabrègue.

Communiqué

● Le texte intégral du rapport du Club Jean-Moulin sur « Les perspectives d'emploi des Européens d'Algérie » (voir « L'Express » du 19 janvier 1961) est en vente au siège du Club, 8, rue Henner, au prix de NF : 1,50.

(7e année)
325e semaine
de la guerre
d'Algérie.

ALGÉRIE

L'homme d'en face

Il faut négocier ! D'accord, répond-on à Paris dans les milieux officiels. Mais est-ce possible ? Qui trouverons-nous en face ? Retour de Tunis, Jean Daniel répond.

LES collaborateurs du général de Gaulle se préoccupent de la façon dont « l'organisation extérieure de la rébellion » pourrait participer à la « confrontation pacifique » annoncée dans les discours qui ont précédé le référendum. En d'autres termes, on étudie actuellement à l'Elysée la forme sous laquelle une négociation véritable pourrait avoir lieu (1).

Selon certains ministres français, la question le plus souvent posée concerne la personne même de Ferhat Abbas. Est-il vraiment le « modéré » que l'on dit ? S'il l'est, dispose-t-il d'une autorité quelconque ? Peut-on traiter avec lui autrement qu'en tant que président du G.P.R.A. ? etc. Ces questions, qui peuvent paraître des alibis à Tunis, correspondent en fait à de sérieuses préoccupations de l'opinion française. Au moment où la nécessité de la négociation s'est imposée à chacun, on se demande qui nous avons, exactement, « en face » ; jusqu'où le F.L.N. peut aller et qui peut s'engager en son nom.

Pendant les journées de décembre à Alger, les manifestants musulmans n'ont prononcé qu'un seul nom et c'était celui de Ferhat Abbas. Lorsqu'ils ont fait allusion au général de Gaulle, c'était pour réclamer que ce dernier rencontrât au plus vite le leader du F.L.N. Toutes les inscriptions, tous les tracts et tous les chants ont révélé à ceux qui l'ignoraient — en France, mais aussi ailleurs dans le monde arabe — que, dans cette septième année de la guerre d'Algérie, la personnalité de Ferhat Abbas résumait aux yeux des masses musulmanes la Révolution algérienne.

Une guerre civile

Le général de Gaulle en était-il conscient ? Il apparaît que oui. Au Procès des Barricades, M. Lauriol a révélé qu'au cours d'un entretien privé avec le chef de l'Etat, ce dernier lui avait dit :

Vos musulmans, je les connais. Ils n'attendent de moi qu'une seule chose, c'est que je ramène Ferhat Abbas à Alger.

Et M. Lauriol s'indignait de ce que, sachant cela, le général de Gaulle « *ne fit rien contre* »...

Le Président de la République s'intéresse depuis longtemps à la personnalité de M. Ferhat Abbas. Il y a environ dix-huit mois, un jour que l'un de ses interlocuteurs, retour de Tunisie, lui faisait remarquer que le G.P.R.A. croyait pouvoir être compris par l'ancien chef de la France Libre, s'estimant à Tunis dans la même position que le G.P.R.F. à Londres, de Gaulle répondit :

La différence entre M. Abbas et moi, c'est que je n'ai pas épousé une Allemande, que je n'ai pas douté dans mon jeune âge de la réalité de la nation française, et que je n'ai pas cru devoir donner une éducation germanique à ma famille. Ce que je veux dire, c'est que, pour le moment, le conflit entre Français et Algériens est une guerre civile et l'histoire de la vie même de M. Abbas le prouve.

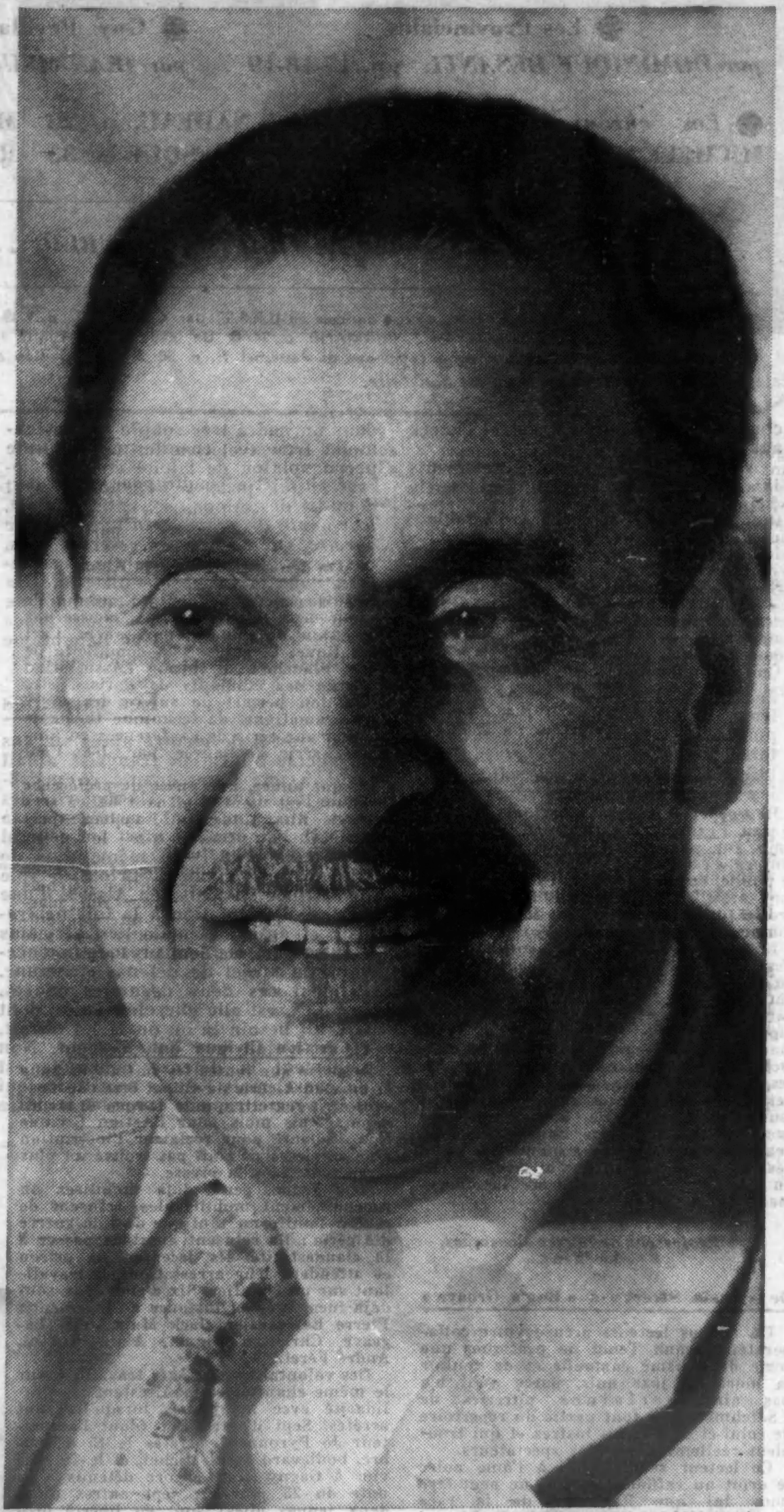
Le propos est contestable. D'abord parce qu'il n'est pas certain, hélas ! que les jeunes gens qui ont eu 12 ans le 1er novembre 1954, au début de l'insurrection, n'aient pas considéré quelques années après — et dans certaines régions au moins — les Français comme la métropole occupée considérait les Allemands. Ensuite et surtout parce que l'évolution politique d'un Ferhat Abbas ne fait que traduire l'intensité du drame qu'ont traversé les populations algériennes.

Neuf autres millions

Mais la réflexion du général de Gaulle souligne l'importance symbolique qui est accordée au destin de ce pharmacien de Sétif né en 1899, en effet marié à une Française (mais comme Bourguiba, comme Senghor, et comme tant d'autres !), en effet d'abord partisan de la fédération avec la France (mais comme Sekou Touré !), en effet de culture française (mais, si l'on ose dire, comme tout le monde !).

En fait, la singularité essentielle du futur interlocuteur de la France réside surtout dans un itinéraire qui l'a mené de la non-violence et de la foi dans les valeurs occidentales à la présidence d'un gouvernement insurrectionnel et aux voyages à Moscou et à Pékin. Car s'il est bien vrai que le conflit algérien a revêtu parfois des aspects de guerre civile, il faut renoncer aux illusions confortables : les révolutionnaires algériens se battent pour être des Algériens, c'est-à-dire vis-à-vis de la France, des *étrangers*.

De quelle manière ces étrangers voudront-ils rester liés à la France ? Ce sera d'abord l'objet de négociations ; ce sera ensuite fonction de la sagesse des uns et de la clairvoyance des autres. Si bien que le problème revient à se demander dans quelle mesure le F.L.N., tel qu'il est incarné aujourd'hui par un Ferhat Abbas au bout de son itinéraire, peut contribuer à trouver des solutions aux deux problèmes essentiels de la paix : les rapports entre les deux communautés en Algérie et les rapports de l'Algérie et de la France.



(M. Riboud-Magnum.)

M. FERHAT ABBAS, PRÉSIDENT DU G.P.R.A.
« La Révolution t'a désigné. Lorsqu'elle aura changé d'avis... »

J'ai connu Ferhat Abbas avant l'insurrection, mais je l'ai revu aussi en 1955 à Alger alors qu'ennemi de la violence et doutant du succès de l'insurrection, il venait de dire néanmoins au gouverneur général Soustelle : « *Faites attention, nous sommes tous des fellagha.* » Puis, en Yougoslavie, à Brioni, au moment de la première conférence Tito-Nasser-Nehru, puis au Caire et, enfin, maintes fois et tout récemment encore à Casablanca et à Tunis. Je lui connais ainsi deux constantes, en vérité, deux véritables obsessions : d'une part, la justification du terrorisme comme dernier recours et, d'autre part (ce qui en somme est lié) la volonté de rassurer les minorités quant à leur sort au lendemain de l'indépendance.

Celui qui devait dire en 1958 à la conférence de Tanger — et en forçant visiblement le ton — « *Un million d'Algériens sont morts, neuf autres millions sont prêts à mourir* », ne s'est jamais lassé de faire l'historique de ses déceptions, de ses vaines tentatives pour participer à ce qu'on appelle aujourd'hui les confrontations pacifiques, et des échecs, enfin, de toute action politique non violente. Il n'avait pour ce faire, il est vrai, qu'à puiser dans de trop nombreux souvenirs : interné en 1942 après la publication du célèbre « manifeste », arrêté en 1945 à l'époque des massacres du Constantinois, il devient tout de même en 1946 député français. C'est le 2 août 1946 qu'il dépose sur le bureau de l'Assemblée nationale une proposition de loi « tendant à établir la Constitution de la République algérienne en tant qu'Etat fédéré membre de l'Union française ». Le commentaire qui accompagne cette proposition de loi est l'un des plus pathétiques avertissements qui aient jamais été prononcés au Parlement français depuis le fameux discours de Maurice Viollette. En 1946, Ferhat Abbas pressentait déjà que toute une jeunesse se lasserait des fraudes électorales, des humiliations et de l'exploitation.

Au nom du F.L.N.

En 1954, au moment de l'insurrection, Ferhat Abbas, qui souhaite éviter « une interminable boucherie », adjure tous les hommes d'Etat qui le reçoivent de lui permettre de proposer quelque chose en échange à tous les jeunes activistes qui ont décidé la guerre. Personne ne le prend au sérieux. Dès le mois de mai 1955, il rallie alors le F.L.N. Mais, même là, il continuera de proposer des liens étroits avec la France. Avant de rejoindre Le Caire, le 22 avril 1956, il aura eu d'importants entretiens avec Jacques Soustelle puis avec Robert Lacoste. A cette époque, on sait pourtant du côté français que ce qu'il offre, il l'offre déjà au nom du F.L.N. C'est aussi l'époque où Jacques Chevallier se voit interdire par Robert Lacoste de prendre contact avec Abbane Ramdane.

La période du terrorisme et de la répression — atroces l'un et l'autre — commence. Ferhat Abbas rejoint le camp de ceux qui ont décidé que, sans la guerre, rien n'était possible. Ensuite, le massacre des innocents d'un côté fera oublier le massacre des innocents dans l'autre camp. Ferhat Abbas s'y résigne pourtant mais avec plus de disciplin que de conviction ; et lorsqu'en 1960, reçu par Mao Tsé-toung à Pékin, il s'entendra donner par le chef de la plus grande révolution du siècle le conseil de préférer la persuasion à la liquidation de l'adversaire, alors, il respirera, soulagé, et il invoquera désormais une glorieuse caution pour préconiser de nouvelles méthodes.

Voilà pour la violence. Mais le tempérament d'Abbas a-t-il une importance quelconque ? Il y a un an, j'aurais hésité avant de répondre. Aujourd'hui, je crois que l'on peut être affirmatif. Un chef dépend, certes, de son ascendant personnel, mais aussi — et dans ce cas surtout — du besoin qu'ont de lui les autres. Le 19 septembre 1958, lors de la constitution du G.P.R.A., les membres du Conseil national de la Révolution algérienne ont senti le besoin de présenter un interlocuteur à la France, un symbole au monde. Hostiles au culte de la personnalité, ils se mettaient volontiers d'accord sur cet homme politique qui ne les avait jamais désavoués même lorsqu'il les désapprouvait, et qui les avait rejoints humblement.

La mystique de décembre

Certains maquis réagirent. Ils furent rappelés à l'ordre. Mais Ferhat Abbas n'avait accepté ce rôle qu'à la condition d'être effacé. C'est lui-même qui s'est voulu simple conseiller, coordinateur, doyen ou arbitre. A un moment de crise l'an dernier à Tripoli, il a remis sa démission à la disposition de ses « frères ». Là encore, son autorité a été fonction du besoin des autres : personne ne pouvait le remplacer et on lui a répondu : « *La Révolution t'a désigné comme président, lorsqu'elle aura changé d'avis, elle te le fera connaître.* » Expression rude d'une nécessité absolue.

→

(1) Lire en page 5 la semaine politique : « Enquête à Paris ».

(AP.)

M. Ferhat Abbas au Caire en 1956 (*).
Après une rencontre à Alger avec M. Soustelle.

Or ce besoin n'a cessé d'augmenter. Au fur et à mesure que le combat est devenu plus diplomatique et politique que militaire, que la perspective d'une négociation avec de Gaulle est apparue, que les maquisards, après avoir posé le problème, se sont trouvés embarrassés pour le résoudre et que les anciens lieutenants de l'U.D.M.A. (parti de Ferhat Abbas) ont repris du prestige, la personnalité du président du G.P.R.A. s'est affirmée. Elle ne serait pourtant peut-être pas ce qu'elle est sans la véritable mystique née en Algérie depuis décembre dernier et qui fait qu'un ordre de Ferhat Abbas est devenu une mission du F.L.N.

En résumé, il est devenu moins important de se demander quelle est exactement la nature de l'autorité de Ferhat Abbas que de constater que le F.L.N. ne peut pas se permettre de laisser désavouer le président du G.P.R.A. et de remarquer que ce président ne peut être changé sans perturber les forces nées de la mystique de décembre.

Un cadre souple

Quant aux rapports entre les deux communautés d'Algérie et aux rapports avec la France, revenons à cette proposition de loi du 2 août 1946. Voici ce que M. Ferhat Abbas proposait alors dans quelques articles de ce projet :

Article premier. — La République française reconnaît à l'Algérie son entière autonomie. Elle reconnaît en même temps la République algérienne, le gouvernement algérien et les couleurs algériennes.

Art. 2. — La République algérienne est membre de l'Union française au titre d'Etat fédéré. Ses relations diplomatiques et sa défense nationale sont communes avec celles de la République française et relèvent des pouvoirs de l'Union à l'exercice desquels l'Algérie sera associée.

Art. 5. — Tous les habitants de l'Algérie, sans distinction de race ou de religion, à l'exclusion des ressortissants étrangers, sont déclarés citoyens algériens et proclamés égaux en droits et en devoirs.

Art. 6. — Tout citoyen français métropolitain jouit, en Algérie, de la qualité de citoyen algérien. En conséquence, il possède, sur le territoire algérien, les mêmes droits que les citoyens algériens, y compris le droit de suffrage et l'accès aux fonctions publiques.

Réciproquement, tout citoyen algérien jouit en France de la qualité de Français. En conséquence, il possède sur le territoire français les mêmes droits que les citoyens français y compris le droit de suffrage et l'accès aux fonctions publiques.

Art. 7. — La Déclaration des droits inscrits dans la Constitution de la République française est la base fondamentale de la République algérienne.

Art. 8. — La République algérienne est neutre à l'égard de toutes les confessions. Elle garantit à tous les habitants la liberté de leur culte et à tous les citoyens le respect de leurs statuts personnels.

Art. 9. — Les langues officielles de la République algérienne sont le français et l'arabe. L'enseignement public des deux langues est obligatoire à tous les degrés et la République doit le rendre accessible à tous les Algériens des deux sexes.

Art. 30. — La propriété immobilière — française ou musulmane — sera respectée par le gouvernement algérien. Il ne pourra être recouru à l'expropriation pour cause d'utilité publique que selon la loi et après une juste indemnisation.

La réforme agraire et la politique sociale du paysannat, qui devront se faire selon un plan établi par le Parlement, entrent dans le cadre de l'utilité publique.

Que peut-on remarquer essentiellement dans cette proposition de loi : d'abord une orientation complètement française et un désir de rester dans un cadre très souple mais néanmoins français ; ensuite une profonde préoccupation de laïcité et de démocratie qui permet l'épanouissement complet des minorités ; enfin, *et déjà, la volonté de procéder à une réforme agraire.* Or, à quelques réserves près, ces deux derniers points se retrouvent dans la fameuse « plate-forme » dite de la Vallée de la Soummam de 1956 : les maquisards avaient tracé les grandes lignes de leur République « laïque, sociale et démocratique ».

Les garanties

Qu'y a-t-il de changé après six ans de guerre ? L'Union française a fait place à une Communauté en perpétuelle transformation ; la majorité des pays africains sont représentés à l'O.N.U. au point que le général de Gaulle n'envisage même plus de diplomatie commune. Surtout, le rôle de l'Armée française en Algérie d'une part, et l'orientation à la fois neutraliste et antioccidentale des Africains d'autre part, rendent presque inconcevable le projet de défense commune. Pendant ces deux dernières années, le F.L.N. est allé chercher l'aide dont il avait besoin là où on la lui offrait, et ce n'était pas en Occident. Non seulement la défense commune est en cause, mais l'étape transitoire qui doit permettre aux forces françaises de garantir l'application des clauses négociées pour un certain nombre d'années.

S'agit-il cependant d'un obstacle insurmontable ? Je ne le pense pas. La collaboration entre les deux armées peut devenir un jour loyale et efficace à partir d'une entente générale sur les points essentiels. Nombre de ces points peuvent être encore trouvés dans la proposition de loi de M. Ferhat Abbas du 2 août 1946.

A vrai dire, l'enjeu de la négociation est moins dans les rapports entre l'Algérie et la France, rapports sur lesquels pèsent mille contraintes, que dans les garanties offertes à des minorités que des années de guerre et des exemples tragiques dans l'Histoire récente de l'Afrique et du Proche-Orient ont rendues justement craintives. La fédération, la défense commune, la double citoyenneté, tout cela permettait à M. Ferhat Abbas d'offrir aux minorités une sécurité complète. On peut mesurer aujourd'hui la carence du Parlement français et l'aveuglement des Français d'Algérie lorsqu'ils ont refusé d'entendre l'avertissement du député musulman qui voulait en somme les sauver. Ce qu'il offrait naguère, c'est ce que de Gaulle rêverait aujourd'hui de pouvoir octroyer. Mais peut-on même encore le négocier ?

Un marchandage

Le plus fâcheux, c'est que de toute façon, au lieu d'une entente sur le statut des minorités, on soit contraint de recourir à un marchandage. De ce marchandage, les minorités apparaîtront des bénéficiaires dont l'Etat algérien voudra fatalement grignoter de plus en plus les « avantages ». Ce serait alors une très mauvaise négociation.

Certains leaders du F.L.N., conscients de ce que le meilleur moyen de s'assurer la loyauté des Algériens non musulmans est de leur offrir, avant toute négociation, un « programme d'accueil », s'apprêtent à publier — après la réunion du C.N.R.A. en mars — les grands principes de l'Etat algérien tels qu'ils le conçoivent. Ferhat Abbas est lui-même très tenté par l'idée de s'entretenir directement avec les responsables de la minorité.

Mais tout cela n'a évidemment aucune valeur tant que la guerre continue. L'ère du plastic a déjà commencé en Algérie. Terrorisme et contre-terrorisme, ultras des deux bords, sévissent, exaspérant les préjugés, les haines, et surtout la peur. On voit très vite revenir le moment où la guerre gèlera à nouveau les positions les plus dures, dissipera le climat de détente, et fera reprendre confiance aux activistes. C'est pourquoi la question à se poser en ce moment est : *« Peut-on, en conversant avec Ferhat Abbas, arrêter la guerre ? »*

Au retour de Tunis, je crois pouvoir répondre catégoriquement : « Oui ».

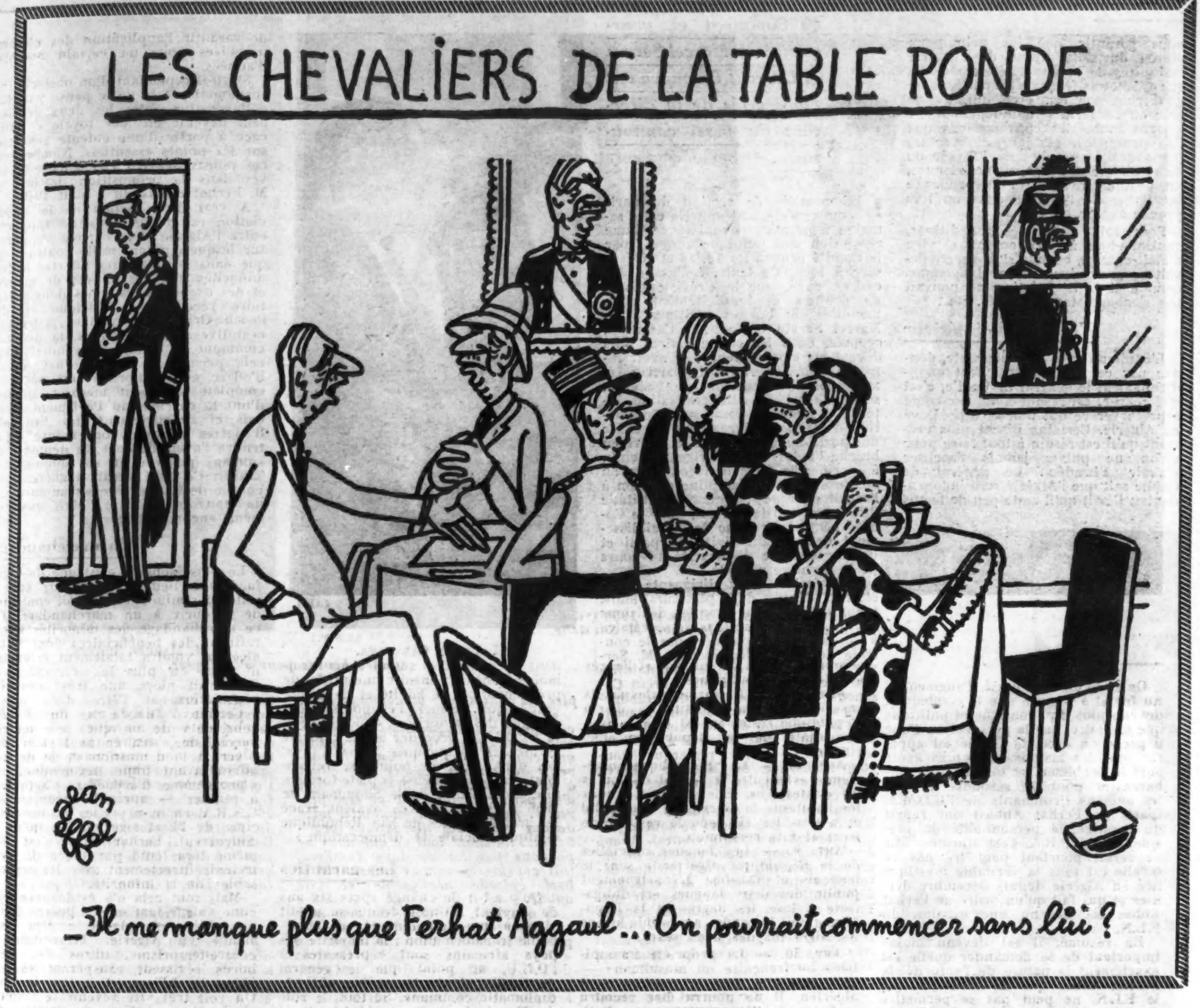
JEAN DANIEL

(*) De gauche à droite. MM. Kiouane, Ahmed Boudah, Ferhat Abbas, Tewfik El Madani, Ahmed Francis, Lamine Debaghine et Mohamed Khedir.

(**) A gauche, M. Chou En-lai, au centre, M. Liou Chao-chi.

(Archives)

M. Ferhat Abbas a Pékin en 1960 (**).
Une glorieuse caution pour de nouvelles méthodes.



LA NATION

La semaine

● *Enquête à Paris : le tête-à-tête de Gaulle-Abbas est-il pour demain ?*

« L'*ERE du secret est ouverte.* » Sous ce titre, un quotidien publiait paradoxalement la semaine dernière un article de plusieurs colonnes. En fait, le paradoxe n'était qu'apparent, car la politique algérienne du gouvernement — qui n'a jamais été caractérisée par sa clarté — est, aujourd'hui plus que jamais, dissimulée dans les dossiers de l'Elysée et du ministère des Affaires algériennes. Ni les textes publiés au « Journal officiel », ni les brefs commentaires des conseils des ministres, ni les déclarations publiques comme celle de M. Maurice Schumann évoquant l'hypothèse d'une trêve de trois semaines ne rendent vraiment compte des intentions du général de Gaulle concernant l'Algérie. D'où la multiplication des exégèses.

Il y a cependant quelque chose de nouveau depuis le référendum : tous les hauts fonctionnaires qui ont plus ou moins à s'occuper du problème algérien ont reçu pour instruction de réunir le maximum d'informations sur tout ce qui touche au F.L.N. Chacun prend contact soit avec des hommes passant pour avoir la confiance de tel ou tel membre du G.P.R.A., soit avec des informateurs en mesure de leur rendre compte du point de vue algérien, soit avec des diplomates accrédités dans les capitales où le F.L.N. est officiellement installé.

D'autre part, contrairement à ce qui se passait encore il y a trois semaines, tous les hommes de bonne volonté qui cherchent à s'entremettre pour hâter la fin des combats sont encouragés à le faire. Bien sûr, ils ne reçoivent pas des missions précises ni d'accréditations officielles, mais leurs interlocuteurs leur confient qu'ils aimeraient bien connaître le point de vue du F.L.N. sur telle ou telle question précise.

Cela signifie-t-il qu'une rencontre de Gaulle-Ferhat Abbas soit pour demain ? Non, répond-on dans les milieux officiels. Il y a encore des préalables, et ils sont nombreux. Mais le Quai d'Orsay a averti la présidence de la République qu'il lui fallait agir vite, plusieurs facteurs jouant, à moyen terme, contre la France : l'entrée en fonctions de la nouvelle administration démocrate entraînera rapidement une orientation de plus en plus pro-africaine de la politique des Etats-Unis. Un nouveau débat algérien à l'automne prochain aux Nations Unies serait désastreux.

La voie à suivre

Les gouvernements des anciens Etats de la Communauté ont expliqué, pour leur part, que la surenchère anticolonialiste des autres Etats africains les contraindrait à s'opposer à la France. Le général de Gaulle, quant à lui, est surtout sensible à une échéance relativement proche : une conférence au Sommet où il n'entend pas laisser MM. Kennedy et Krouchtchev en tête à tête.

Un collaborateur du président de la République disait, cette semaine, dans une conversation privée, que, de toute façon, personne ne se méprend sur le sens du mandat que le général de Gaulle a reçu des Français : si le référendum demandait aux électeurs d'approuver le principe de l'autodétermination et l'organisation provisoire des pouvoirs publics en Algérie, tout le monde admet aujourd'hui, y compris aux plus hauts échelons de la hiérarchie officielle, que le Président de la République s'est vu fixer rigoureusement la voie à suivre : faire la paix en Algérie et la faire par la négociation.

Au lendemain du référendum, on pouvait se demander si le gouvernement, appliquant le texte voté par le suffrage universel, pousserait l'organisation des pouvoirs publics jusqu'à l'installation d'un Exécutif algérien : la question ne se pose plus depuis la déclaration des parlementaires musulmans réclamant l'ouverture de négociations avec le F.L.N. et reconnaissant celui-ci comme le porte-parole le plus authentique du peuple algérien. L'Elysée n'ignore pas à la suite de quelles tractations cette déclaration a été mise au point et signée par des députés et sénateurs qui ne passaient pas jusqu'ici pour spécialement « nationalistes ». La preuve était faite que la très grande majorité des élus musulmans, y compris les plus importants d'entre eux, refuseraient de jouer la carte d'un Exécutif provisoire.

Le problème en est simplifié dans la mesure où il est désormais acquis que les élus administratifs ne feront pas obstacle à une négociation directe avec le G.P.R.A. et ne chercheront pas à obtenir pour eux l'équivalence avec les dirigeants de l'insurrection.

De nombreuses questions

En revanche, de nombreuses autres questions restent posées :

1) Faut-il maintenir l'exigence d'une table ronde pour négocier les conditions de l'autodétermination ?

C'est, répondent les uns, un engagement officiel de la France sur lequel on ne peut revenir. C'est, répondent les autres, le meilleur moyen de se trouver en face de surenchères en série, le meilleur moyen aussi de ne pouvoir finalement faire cautionner les engagements pris par aucune autorité réelle.

2) Faut-il chercher à discuter avec le G.P.R.A. les conditions dans lesquelles le peuple algérien sera appelé à déterminer son statut, ou faut-il aller plus loin et discuter de ce statut lui-même avec les dirigeants du F.L.N. ?

Là encore, une première école refuse de reconnaître au G.P.R.A. une représentativité que les événements de décembre n'ont pas suffi, aux yeux de certains, à lui assurer. Cependant, répondent les tenants de la seconde école, qui peut mieux que le F.L.N.

→

SPORT SERVICE ACTUALITÉ

LOCATION SKI chaussures, pour Pâques et Mardi gras ; prenez vos précautions, louez dès maintenant.

Pour les autres périodes, bénéficiez de prix très bas.

Skis avec semelles et double sécurité, 15 jours .... 35 N.F.
Chaussures, 15 jours .... 10 N.F.

OCCASIONS. Pour avoir un stock locations toujours en parfait état, Sport Service vous propose son matériel d'occasion à des prix très bas.

REPRISE. Si vous hésitez à acheter des skis ou chaussures plus modernes, venez nous voir, nous reprendrons votre ancien matériel ou les chaussures de vos enfants qui ont grandi.

SPORT SERVICE
47, rue Réaumur - PARIS (3e) - ARC. 36-45

nous garantir que les principaux points du statut futur de l'Algérie (garanties de la minorité européenne et des intérêts français en particulier) ne seront pas remis en question le jour où l'Algérie sera indépendante ?

Dans toutes les conversations que l'on peut avoir ces jours-ci avec les personnalités proches de l'Elysée ou du ministère des Affaires algériennes, un postulat revient : l'indépendance inévitable de l'Algérie dans un très proche avenir.

Pourquoi, dans ces conditions, continue-t-on à faire comme si rien n'était changé, comme si la guerre devait se poursuivre encore longtemps, comme si la négociation ne pouvait pas s'engager tout de suite, etc ?

Un obstacle intérieur

L'explication la plus courante, donnée par ceux qui approchent quotidiennement le général de Gaulle, c'est que celui-ci est résolu coûte que coûte à préserver ce qui doit être préservé en Algérie. Certains disent plus crûment qu'il est résolu à tout faire pour qu'on ne puisse jamais l'accuser d'avoir « bradé ». Le général de Gaulle sait que l'Algérie sera indépendante ; il sait qu'il reste peu de temps

(Agip.)

M. Louis Joxe.
Les conditions les moins désagréables.

pour que la fin de la guerre d'Algérie puisse se dérouler dans les conditions les moins désagréables possible pour l'Armée, les Européens d'Algérie et la France dans son ensemble. Il prépare d'ores et déjà des mesures conservatoires dans tous les domaines, mais il renâcle devant un obstacle précis, un obstacle intérieur ; il ne peut pas accepter l'idée qu'il lui faudra un jour prochain s'asseoir, face à face, d'égal à égal, avec le principal dirigeant des rebelles algériens. Par une tournure d'esprit qui lui est propre, il est disposé pratiquement à tout accorder de ce qui lui paraîtra acceptable dans les revendications du F.L.N. Mais s'il est prêt à aller très loin, il entend y aller de sa propre décision.

C'est cela qui explique pourquoi les journaux peuvent titrer que « *L'ère du secret est ouverte* », car c'est par des contacts secrets que le président de la République espère connaître la position exacte de ses adversaires pour octroyer ce qui peut être octroyé sans subir dans la liquidation qui se prépare une perte de prestige trop sensible.

C'est cet espoir — cette illusion dramatique — qui retarde aujourd'hui plus que tout la fin des combats.

● *Comment et pourquoi, MM. Marcel Servin et Laurent Casanova ont été écartés de la direction du parti communiste.*

LES comités de section du parti communiste sont appelés cette semaine à prendre connaissance d'une résolution non publique adoptée par le Comité central les 13, 14 et 15 janvier à Ivry. Ce texte, à l'usage des cadres, condamne le « révisionnisme de droite » et implicitement deux membres du bureau politique, MM. Marcel Servin et Laurent Casanova, accusés, dans les commentaires faits devant les « permanents », d'avoir introduit dans les rangs du parti « des méthodes de discussion ayant abouti, sous couvert de démocratisation interne, à semer le doute sur l'application de la ligne, à remettre en cause des positions de principe, à battre en brèche l'autorité des dirigeants, enfin à sacrifier la fermeté idéologique au compromis et la discipline d'action à l'esprit critique ». C'est cette attitude dite opportuniste qui est, pour le Comité central, la cause de l'affaiblissement de la combativité du parti et de son manque d'efficacité au cours de la dernière période.

En fait, les deux dirigeants visés étaient, depuis déjà plusieurs mois, tenus à l'écart des grandes décisions du P.C. De ses fonctions de secrétaire à l'organisation, passées sous le contrôle de M. Waldeck-Rochet, M. Servin n'avait gardé que la comptabilité des effectifs. Quant à M. Laurent Casanova, ex-« responsable des intellectuels », il ne représentait plus le parti qu'à la direction du Mouvement de la paix — où il avait succédé à M. Charles Tillon — et l'on remarqua beaucoup l'absence de Maurice Thorez lorsque lui fut, en décembre, remis le Prix Lénine.

Pendant près de quatre heures, MM. Servin et Casanova se sont expliqués devant le Comité central. Avant de s'attirer une longue réponse du secrétaire général, ils n'ont fait que développer des thèses et des critiques déjà publiquement exprimées par eux. Thème : les erreurs commises dans la préparation de la journée du 27 octobre contre la guerre d'Algérie, ainsi que dans la campagne du « non » au référendum.

Le grand tournant

Ces positions étaient déjà reflétées dans la revue des étudiants communistes « Clarté », où l'influence de M. Laurent Casanova est restée grande. Dans l'avant-dernier numéro de cette revue, l'article de tête, traitant des rapports des communistes avec les non-communistes, s'en prenait à l' « *étroitesse* » et au « *sectarisme, la pire des choses pour un communiste* ».

« *Les étudiants hésitent à nous faire confiance sous la pression de l'adversaire, souvent en raison du scandale que celui-ci suscite, utilisant le souvenir des erreurs passées... remettant à vif le fait qu'avec Staline l'action d'un parti communiste a pu être pervertie. Avec tous les étudiants, nous devons avoir des discussions profitables... touchant tout ce que nous ne pouvons pas laisser dans l'ombre... (ni) considérer comme un simple et bref épisode négligeable et vite oublié.* »

Il convient, en effet, de remonter aux divergences qui sont apparues depuis 1956 dans l'interprétation du « Grand tournant » — le XX[e] Congrès du P.C. soviétique — si l'on veut comprendre le sens de la condamnation actuelle de MM. Servin et Casanova, et évaluer ses conséquences inévitables sur la politique du parti dans les mois à venir. Le problème était — et est toujours — de savoir si le processus de déstalinisation était transférable aux autres partis communistes et si le parti français, notamment, avait à tirer les enseignements du Rapport Krouchtchev.

Comment être « krouchtchéviste » ? Certains crurent l'être dans une perspective d'alliance des forces de gauche, de voies nouvelles pour aller au socialisme, etc., donnant ainsi le feu vert à la discussion de la ligne passée et à la critique des dirigeants. De leur nombre fut M. Marcel Servin. Dans un article de « L'Humanité » du 15 avril dernier, à propos du roman de Galina Nicolaieva, « L'Ingénieur Bakhirev », il écrivait : « *Qui peut prétendre que les leçons qui se dégagent de ce roman ne sont qu'à usage interne pour l'Union soviétique ?* »

(A.F.P.)

M. Laurent Casanova.

(Archives.)

M. Marcel Servin.

Quatre heures pour s'expliquer.

L'argument d'autorité

D'autres, au contraire, exprimèrent dès le début leur désaccord sur la manière dont avaient été entreprises la critique de Staline et la correction de ses erreurs. Ils contestaient en tout cas que le parti français eût jamais eu à souffrir de ces erreurs et, par conséquent, qu'il eût à se soumettre à son tour à une telle critique. La tragédie hongroise les confirma dans leur position. Mais, sur le plan intérieur ou international, bien d'autres événements politiques allaient porter de l'eau à leur moulin : le règne de M. Lacoste à Alger, l'expédition de Suez, l'anticommunisme du gouvernement Mollet. Une à une, se compromettaient les chances de l'union des forces de gauche, réclamée par les « krouchtchévistes », tandis que les nostalgiques du stalinisme renforçaient leur intransigeance.

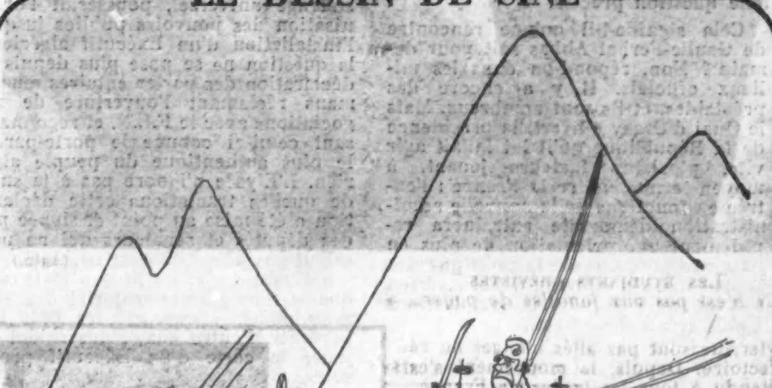
Après le 13 Mai, une conjonction s'opéra entre les deux tendances contre le régime gaulliste, les plus libéraux misant sur l'union des républicains, les « durs » se préparant à une épreuve de force.

La division persistante de la gauche, la poursuite de la guerre d'Algérie, la pression de la Chine populaire ont encore favorisé ce durcissement, et c'est finalement dans cette conjoncture que M. Maurice Thorez a pu montrer que personne ne pouvait se permettre de lui opposer la carte Krouchtchev pour critiquer la direction du parti.

En effet, à la réunion des quatre-vingt-un partis communistes à Moscou, en novembre, M. Maurice Thorez a, en l'absence de M. Togliatti, apporté un soutien décisif à M. Krouchtchev contre les thèses chinoises et pour la coexistence pacifique.

Si M. Thorez compte aujourd'hui sur la détente internationale pour sortir le parti du ghetto, il reste persuadé qu'à l'intérieur du parti l'argument d'autorité est seul payant pour conclure de saines alliances à l'extérieur. C'est donc avec une fermeté accrue qu'il a repris la barre pour naviguer entre les deux courants déviationnistes, même si les événements l'ont poussé vers la gauche depuis trois ans. Dans son rapport au Comité central, M. Waldeck-Rochet a d'ailleurs développé ce point de vue

LE DESSIN DE SINÉ



— *Encore une victoire française en descente !*

centriste : le parti doit être *« tout à la fois ferme sur les principes et souple et audacieux dans sa tactique. Cela exige, sur le plan idéologique et politique, une lutte intransigeante à la fois contre le révisionnisme et l'opportunisme et contre le sectarisme et le dogmatisme »*.

C'est à peu près, disait récemment un militant, ce que signifie une histoire d'origine polonaise qui circule actuellement à Varsovie : *« Quel est le comble de la prudence pour un communiste d'aujourd'hui ? C'est de manger le maïs avec des baguettes. »*

● *Une succession difficile : celle du professeur Laurent Schwartz à Polytechnique.*

M. PIERRE MESSMER, ministre des Armées, a invité les candidats à la succession de M. Laurent Schwartz à l'Ecole Polytechnique à se faire connaître avant le 1er mars. Cette invitation n'est pas passée inaperçue. Un hebdomadaire de droite en a profité pour qualifier le professeur d'*« intellectuel asexué, de charognard et d'excrément de la société »* ! En revanche, deux cents anciens élèves de l'X (1), exprimant leur espoir de « voir rapporter une mesure aussi inacceptable », ont rendu publique une lettre de sympathie et de solidarité :

« La désignation d'un des plus grands mathématiciens contemporains à la succession d'une chaire qu'ont illustrée, depuis cent cinquante ans, des maîtres tels que : Ampère, Cauchy, Arago, Hermite, Jordan, Humbert, Hadamard, Chapelon, Levy, faisait honneur à l'Ecole, et la mesure qui le frappe lui cause un préjudice irréparable. »

LES ÉTUDIANTS GRÉVISTES.
« Ce n'est pas aux familles de payer... »
(Agip.)

M. Laurent Schwartz, 45 ans, titulaire de la Field Medal (équivalant au prix Nobel de Mathématiques), est l'un des tout premiers mathématiciens français et mondiaux. Sa révocation a été décidée contre l'avis du Conseil de Perfectionnement de l'Ecole Polytechnique, que préside M. Louis Armand et qui est chargé de l'élaboration et de la surveillance de l'enseignement.

Pas de revue

En réalité, au-delà du professeur et du savant, le pouvoir cherche à atteindre le président du comité Maurice Audin, l'homme qui écrivait à M. Messmer, il y a quelques semaines : *« Si j'ai signé la déclaration des* 121, *c'est en partie pour avoir vu, depuis plusieurs années, les tortures impunies et les tortionnaires récompensés »*.

Il faut remonter à l'affaire Dreyfus pour retrouver une révocation de chaire à Polytechnique, pour motif politique. C'est en 1897, en effet, que le professeur Grimaux se vit interdire son cours de Chimie pour avoir pris part à la campagne pour la révision du procès.

A l'Ecole même, l'affaire Laurent Schwartz a eu ses prolongements. Le ministre ayant exigé que, dans la revue annuelle, le nom du professeur révoqué soit effacé (comme à la radio et à la télévision), les 200 élèves de la promotion actuelle ont décidé de supprimer cette revue. Parmi eux, on trouve les 12 disciples de Laurent Schwartz qui viennent de décider de continuer malgré tout leurs travaux de mathématiques à l'extérieur de l'école sous la direction de leur maître. De même au C.N.R.S., où les savants et les chercheurs ont envoyé une lettre de protestation au ministre des Armées.

Une question se pose aujourd'hui : qui peut, dans ces conditions, poser sa candidature à la chaire de Laurent Schwartz ?

(1) Parmi lesquels d'anciens ministres, des parlementaires, des doyens de Faculté et de hauts fonctionnaires.

● *Grève de la faim, grève des loyers, grève des cours : les étudiants réclament une réforme de la gestion de l'Université.*

«N*OS grèves de la faim ne sont pas du folklore »*, disent les élèves des classes préparatoires aux grandes écoles des lycées Louis-le-Grand et Saint-Louis qui, le 11 janvier, ne sont pas allés manger au réfectoire. Depuis, le mouvement s'est étendu à tous les lycées de France...

Depuis des années, les « préparationnaires » veulent être considérés comme des étudiants à part entière, notamment en ce qui concerne le prix des repas : 100 F (bientôt 110). Or, par un arrêté en date du 31 décembre, M. Pierre Guillaumat, ministre de l'Education nationale par intérim, avait autorisé les intendants des lycées à résorber leur déficit de gestion en augmentant les prix des pensions et demi-pensions de 15 à 25 %.

D'où cette grève, sans précédent dans le secondaire, et dont les services de la rue de Grenelle sont d'autant plus inquiets qu'elle s'étend maintenant à d'autres classes : par exemple, à la quatrième du lycée Marie-Curie, au Rainey. Il est vrai que pour ce dernier établissement, les parents y sont sans doute pour quelque chose : ils ont reçu des notes portant augmentation de 40 et même de 50 % des prix de demi-pension. Et l'on compte le jeudi dans le total, même si l'enfant n'est pas en classe ce jour-là !

Pour 10 millions

« Ce n'est pas aux familles et aux étudiants de payer. L'Etat doit augmenter ses subventions, affirment les grévistes. *Trente milliards d'anciens francs,* ajoutent-ils, *et le problème des repas au même taux pour tous les étudiants serait réglé. »*

A cette grève de la faim répond, à Antony, une grève des loyers qui menace de s'éterniser. Les étudiants réclament, des «Œuvres universitaires», une subvention de 19 millions, correspondant au déficit de fonctionnement de la Résidence.

Enfin, les « Sciences » de Paris ont fait la grève des cours. Leur but ? Obtenir une subvention de 10 millions permettant de réduire le prix des transports sur la ligne de Sceaux pour ceux d'entre eux qui sont obligés de suivre tout ou partie de leurs cours à la faculté d'Orsay.

Les réactions sont, pour l'instant, assez faibles. Il ne saurait en être autrement tant qu'il ne sera pas décidé si M. Guillaumat reste ou non rue de Grenelle. La réforme des méthodes de gestion de l'Université réclamée par les étudiants attendra.

Les informations de la Semaine ont été recueillies par BRIGITTE GROS, P.-M. DE LA GORCE, CLAUDE KRIEF, MICHEL BOSQUET et JACQUES DEROGY.

POLITIQUE

● Un officier général, à qui l'on avait proposé la succession du général CRÉPIN, a prévenu qu'il demanderait à être relevé de ses fonctions en cas de négociations avec le F.L.N. Le gouvernement cherche un autre candidat.

● La quatrième COMMISSION D'ÉLUS algériens a repoussé, à l'unanimité moins trois voix (dont celle du rapporteur), un rapport préconisant l'intégration de la justice musulmane à la justice française. Elle avait été presque unanime, également, à refuser aux communautés kabyle et mozabite une existence distincte de celle de la communauté musulmane.

● A l'étude : une décision gouvernementale libérant le plus grand nombre possible de personnes condamnées ou internées du fait de la guerre d'Algérie. Les futurs condamnés du PROCÈS DES BARRICADES pourraient en bénéficier. BEN BELLA et ses compagnons également.

● M. JEAN-PIERRE GIRAUDOUX, fils de Jean Giraudoux, ancien député, qui écrivit notamment une pièce de théâtre, « Un Roi » (dont le héros était inspiré du général de Gaulle), publie un bulletin favorable à l'Algérie française, où le chef de l'Etat est vivement attaqué.

● Le prochain ambassadeur de France à Abidjan sera M. LÉON BRASSEUR, actuellement en poste à Lima.

● M. HENRI FRENAY, ancien ministre des Prisonniers, ancien chef du mouvement clandestin « Combat », longtemps délégué général du Syndicat des producteurs de cinéma, vient d'entrer aux « Editions Graphiques Internationales », dont Hachette et une firme américaine d'édition se partagent le capital.

● Dans 15 jours, notre confrère « Le Monde » fêtera son 5.000e numéro.

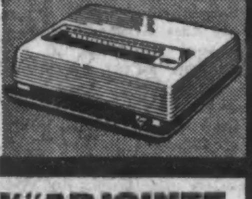
● Le colonel VAUDREY, qui fut vice-président du Comité de Salut Public du 13 Mai, a quitté le commandement du secteur de Collo et regagné la métropole.

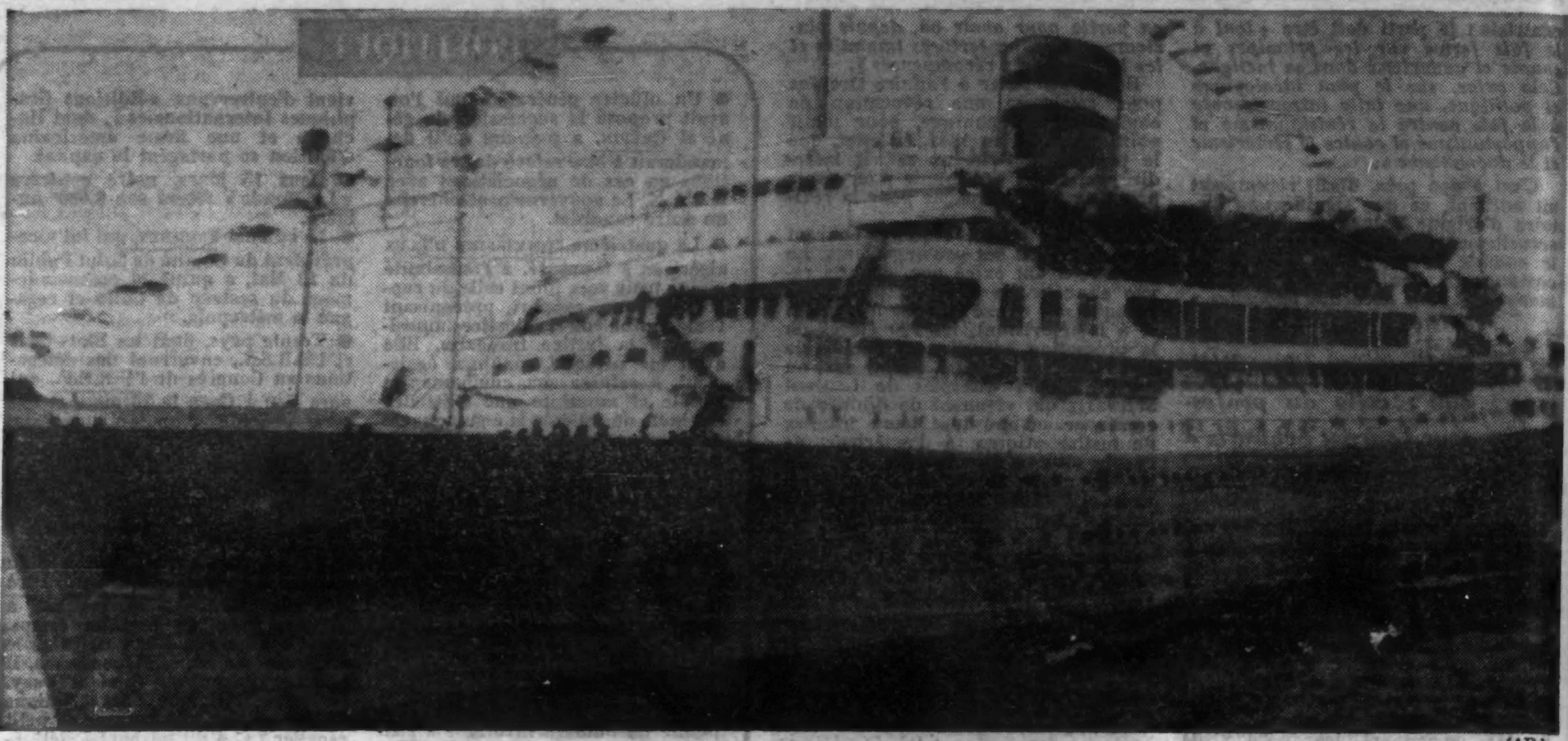
● Trente pays, dont les Etats-Unis et l'U.R.S.S., enverront des délégations au Congrès de l'U.N.E.F., qui aura lieu à Caen le 26 mars et qui sera précédé d'un colloque sur l'Algérie et l'Afrique.

● L'équipe du nouvel hebdomadaire que préparait, rue de Cléry, le groupe WINKLER (titre provisoire : « Lectures-Actualités ») a été licenciée.

● Une transformation radicale du secrétariat d'Etat à la COMMUNAUTÉ (titulaire M. Jean Foyer) est à l'étude. Dans un premier temps, pour donner aux Etats africains le sentiment de leur indépendance, il serait rattaché au Quai d'Orsay. (« Après l'Olympe des Nations Unies, peut-on leur refuser ce petit escalier ? », a dit un haut fonctionnaire.) Il deviendrait ensuite une sorte de ministère de l'Assistance technique.

● Décision prise lors du dernier conseil interministériel : compenser LA FUITE DES CAPITAUX privés et l'arrêt des constructions d'immeubles en ALGÉRIE par un accroissement des crédits aux H.L.M. et des commandes de l'armée aux entreprises algériennes.


l'"ADJOINTE portable"
Démonstration chez vous sous quelques jours si vous le désirez
MINNESOTA DE FRANCE
LA COPIE INSTANTANÉE A LA PORTÉE DE TOUS
L'"ADJOINTE *portable*" a été spécialement conçue pour les Architectes, les Ingénieurs, les Avocats, les Commerçants et les Professions libérales. C'est un outil de travail aussi indispensable que le téléphone ou la machine à écrire... et c'est le seul procédé 100 % électrique.
MACHINES
Thermo-Fax
MARQUE DÉPOSÉE
135, Bd Sérurier, PARIS-19 - BOL 71-19 - BOT 42-80
42-22-31 à LYON et 57-34-56 à LILLE



(AP.)

LE « SANTA MARIA ».
« Pao e liberdade. »

PORTUGAL

Un Castro portugais ?

A 66 ans, Henrique Galvao a tenté, en arraisonnant un transatlantique en plein océan, une folle aventure. Pourquoi ?

IL paraîtrait bien fou, ce capitaine Henrique Galvao qui, le 23 janvier 1961 (qu'on retienne la date) s'empara, à la tête de 69 hommes armés, du paquebot mixte « Santa Maria », parcelle de territoire portugais chargé de 500 touristes, en croisière dans les Caraïbes ; il paraîtrait bien fou si un autre homme, beaucoup plus jeune et bien moins célèbre, évadé lui aussi de la geôle d'un dictateur, n'avait pris pied, avec cinq fois moins d'hommes, sur une parcelle perdue du territoire de son pays, et si cet homme, qui s'appelle Fidel Castro, n'avait pris, depuis, le pouvoir dans son pays.

Le 23 janvier 1961 sera-t-il dans l'histoire portugaise ce que le 26 juillet 1953 (assaut, noyé dans le sang, de Castro contre la caserne Moncade) fut dans l'histoire cubaine ?

Les protagonistes ne se ressemblent pas, mais ils ont des traits communs, de même que leurs pays. Henrique Galvao, l'un des plus grands romanciers et dramaturges de son pays, mène depuis treize ans, avec une témérité qui l'a souvent fait taxer de donquichottisme, un combat solitaire contre le régime du Dr Salazar. Cet officier vient de loin. Dans sa jeunesse, en 1926, il crut combattre pour une cause juste et pure en participant à un putsch militaire, puis en portant le dictateur portugais au pouvoir. Pendant vingt ans, il fut un haut dignitaire du régime. C'est en Angola seulement, où il fut inspecteur de l'administration coloniale, qu'il découvrit, en 1947, le trafic d'esclaves, le travail forcé, la corruption généralisée et sa propre vocation littéraire, tout à la fois.

Devant l'Assemblée corporatiste de Lisbonne (qui tient lieu de Parlement), il présentait l'année suivante son rapport, accusateur, contre l'oligarchie incompétente, corrompue et esclavagiste qui mettait en coupe réglée les « provinces africaines » du Portugal.

Le régime de M. Salazar n'aime pas faire de martyrs. Le rapport Galvao fut enterré et son auteur mis à la retraite. Il écrivit des livres ; puis il écrivit des pamphlets politiques. Finalement, en 1951, il fonda un parti, nécessairement clandestin, qui devait rassembler tous les démocrates. Il conspirait donc. Il aurait projeté d'enlever ou d'assassiner le Dr Salazar. Arrestation du coupable, qui passe un an au secret. En 1953, un tribunal militaire le condamne pour « tentative de haute trahison ». Galvao est envoyé au pénitencier de Caxias, dépendant de la P.I.D.E. (police politique), et réputé pour le nombre des suicides qui s'y commettent. Ses gardiens entreprennent de briser le détenu : pendant plusieurs semaines, ils lui administrent des doses massives d'hypnotique, tout en l'empêchant de dormir. Le traitement réussit : Galvao est devenu fou ; il est transféré à l'hôpital Santa Maria, en mars 1955.

Mort ou fou

Il y passe deux années, en détention solitaire et cette fois préventive. Après quoi, il est accusé d'avoir rédigé et fait imprimer des pamphlets, ainsi que son rapport sur l'Angola. Nouvelle inculpation pour « menées subversives ». Une peine de seize ans de prison lui est infligée en 1957 par un tribunal militaire devant lequel Galvao refuse de comparaître : « *A quoi bon ?* dit-il à des amis. *Je sais que je ne sortirai d'ici que mort ou fou* ».

Ce capitaine, dans sa prison, est à lui seul un défi, un exemple et un aiguillon : c'est lui qui inspire le général Delgado qui, en juin 1958, se présente comme candidat de l'opposition à la présidence, brave la censure, les menaces, la certitude d'être battu et exilé par la suite, mais n'en rassemble pas moins des dizaines de milliers de manifestants à Porto et recueille des électeurs, malgré un tri sévère des électeurs, malgré des manipulations à peine déguisées des urnes, 23 % des suffrages.

Le 13 mai 1959, Galvao s'évade et, déguisé en boulanger, se réfugie à l'ambassade d'Argentine. L'ébullition provoquée par la campagne du général Delgado ne s'est pas encore apaisée. Environ 300 personnes, dont de nombreux officiers, viennent d'être arrêtées, au printemps 1959, pour complot armé contre le régime. Selon des estimations dignes de foi, il y a 3.000 détenus politiques dans les prisons. Des dizaines d'opposants se réfugient à l'étranger. Une pétition, signée par 45 intellectuels catholiques (dont six prêtres), invite le Dr Salazar d'abord, puis le cardinal de Lisbonne, à ouvrir une enquête sur les centaines de cas de tortures dans les prisons politiques, dont les signataires déclarent avoir eu connaissance. La réponse ne se fait pas attendre : une douzaine d'officiers et d'intellectuels (parmi lesquels quatre prêtres) sont arrêtés pour complot.

L'évêque de Porto, Mgr Antonio Ferreira Gomes, exilé depuis, adresse au Dr Salazar, Premier ministre, une lettre déclarant notamment :

HENRIQUE GALVAO.
Déguisé en boulanger.

« *La triste vérité, déjà connue avant, mais sur laquelle la campagne électorale a jeté une lumière crue, c'est que l'Eglise au Portugal perd la confiance des fidèles, des ouvriers, de la jeunesse... Nous serons francs, et même brutaux : l'Etat corporatiste portugais n'est autre chose que l'instrument dépouillant les ouvriers du droit naturel d'association... Les mendiants, les nu-pieds, les déguenillés sont le triste apanage de ce pays, qui compte également la plus forte proportion de sous-alimentés, d'enfants sales et exsangues, conséquences de la faim et du vice.* »

Des grèves, tantôt politiques, tantôt revendicatives, ont éclaté à l'automne précédent ; des paysans ont entrepris des marches de la faim. 130 NF par mois est un salaire élevé à Porto, où le loyer le plus bas est de 45 NF par mois ; 2,70 NF par nuit de travail est le tarif fixé par le contrat collectif du district de Braga. Mais l'ouvrier portugais est un privilégié : le revenu moyen dans les campagnes est de 500 NF par tête et par an.

Heureusement, le Dr Salazar a lancé son plan de développement : il prévoit pendant six ans l'investissement annuel de 1 milliard de NF. L'industrialisation en recevra sa part, mais, malgré la couverture or (l'une des plus fortes du monde, avec celle du franc suisse) de la monnaie portugaise, les progrès seront prudents. Le développement d'industries mettrait l'âme du Portugal en danger, en suscitant des concentrations ouvrières, voire des syndicats ouvriers. L'Etat corporatiste risquerait de ne pas résister à cette évolution ; il ne pourrait plus contrôler les syndicats comme il contrôle les corporations, institution imperfectible.

L'âme portugaise

L'industrialisation exigerait également une meilleure éducation, nouvelle menace pour l'âme portugaise. C'est pourquoi l'instruction technique n'est prévue que pour 1 % des investissements totaux, et l'instruction générale pas du tout. A l'avenir comme pendant les cent dernières années, la masse des Portugais n'ira donc à l'école que de l'âge de sept ans à celui de onze ans, la dernière année facultative. Mesure sage et prudente : la grande majorité des ruraux, incapables de payer les livres de classe de la dernière année, retirent leurs enfants de l'école à l'âge de dix ans ; grâce à quoi ces enfants ne seront pas tentés de chercher du travail à la ville, où le certificat de quatrième année est exigé à l'embauche.

Mais, signe de progrès, la scolarisation des filles est obligatoire depuis l'année dernière. Leur afflux a toutefois provoqué une pénurie de livres scolaires et de maîtres, et ramené à trois heures et demie la durée de l'instruction quotidienne. En revanche, une vigoureuse campagne est déclenchée contre l'analphabétisme, qui est le sort de 40 % des adolescents ou adultes : chaque année, 100.000 d'entre eux iront à l'école. Ainsi, l'analphabétisme sera vaincu dans trente ans.

« *Pain et liberté* » (pao e liberdade) lit-on, en lettres presque effacées, sur des façades de Porto. Sous la gentillesse soumise du peuple portugais, un tigre est aux aguets. La petite oligarchie qui possède, au Portugal, tout ce qui vaut quelque chose, le sait : dans la bonne société, l'essor et la victoire du castrisme ont été commentés avec tant de passion qu'on eût pu croire Castro portugais.

— *Communiste ou pas, cet homme devrait être fusillé,* s'exclamait-on dans les salons de Lisbonne, il y a un an encore.

On ne pensait pas, à cette époque, au capitaine Henrique Galvao et au général Delgado, son chef.

MICHEL BOSQUET.

FOIRE DE LEIPZIG
5-14 MARS 1961
FOIRE TECHNIQUE ET D'ECHANTILLONS
Pour tous renseignements : Représentation en FRANCE de
LA FOIRE DE LEIPZIG
122, r. La Boétie - PARIS-8e
Tél. ELY. 48-13
51

U.R.S.S.

Les tricheurs

● ***La récolte ayant été mauvaise, M. Krouchtchev a mis en accusation les cadres de l'Agriculture soviétique. S'agit-il d'une crise grave ?***

« *NOTRE climat est bon et nos travailleurs agricoles sont excellents. Mais vous, les dirigeants, vous êtes des incapables, des paresseux et, parfois même, des tricheurs.* » Tel est le verdict rendu par Nikita Krouchtchev à la fin de la dernière session du Comité central du parti communiste, sur la situation agricole en U.R.S.S.

C'était une réunion sans précédent. Elle n'était pas consacrée à la discussion trimestrielle des deux cents dirigeants suprêmes de l'U.R.S.S., mais à une sorte de confession publique des principaux responsables de l'agriculture devant un examinateur impitoyable : Nikita Krouchtchev.

Pendant dix jours, des présidents des kolkhozes et sovkhozes, des secrétaires régionaux et départementaux ont défilé à la tribune. Chacun commençait son discours par la formule rituelle : « Je remercie le Comité central et, personnellement, le camarade Nikita Sergeïevitch Krouchtchev, pour l'honneur qui m'est fait de pouvoir exposer ici les résultats de nos efforts. » Mais à peine l'orateur avait-il étalé ses chiffres que l'illustre auditeur le soumettait à un véritable interrogatoire : « *Avez-vous vous-même comptabilisé ces résultats ?* » « *Qui donc vous a préparé ces statistiques ?* » « *Avouez qu'on vous les a inspirées d'en haut !* »

Par moments, le dialogue se perdait dans des détails techniques sur l'ensemencement du maïs dans la région de Moguilev ou sur la qualité des peaux de mouton utilisées pour l'habillement. Mais rares étaient les rapporteurs qui réussissaient à esquiver les questions embarrassantes :

« *Pourquoi a-t-on coupé le maïs avant l'apparition des épis ? Si le plant était desséché à ce point, il n'est pas possible qu'il ait pu être utilisé pour le fourrage.* »

La seule réponse possible était : « *Vous avez raison Nikita Sergeïevitch.* » C'est une phrase que l'on a entendue souvent dans la salle du Comité central.

De fausses statistiques

Les dirigeants ukrainiens ont été les plus malmenés. Un chef du kolkhoze de l'Extrême-Orient pouvait, à la rigueur, s'en tirer avec quelques explications sur le mauvais temps qui a empêché la réalisation du plan. Mais un représentant de la région de Zaporoje ou de Dniepropretrovsk trouvait en face de lui un interlocuteur connaissant apparemment chaque kolkhozien par son prénom. On aboutissait à des échanges comme celui-ci :

— *C'est de Deminov que vous parlez, camarade ? Je me souviens bien de lui et de sa belle barbiche. Est-il ici aujourd'hui ?*

— *Non, camarade Krouchtchev. Il est malade.*

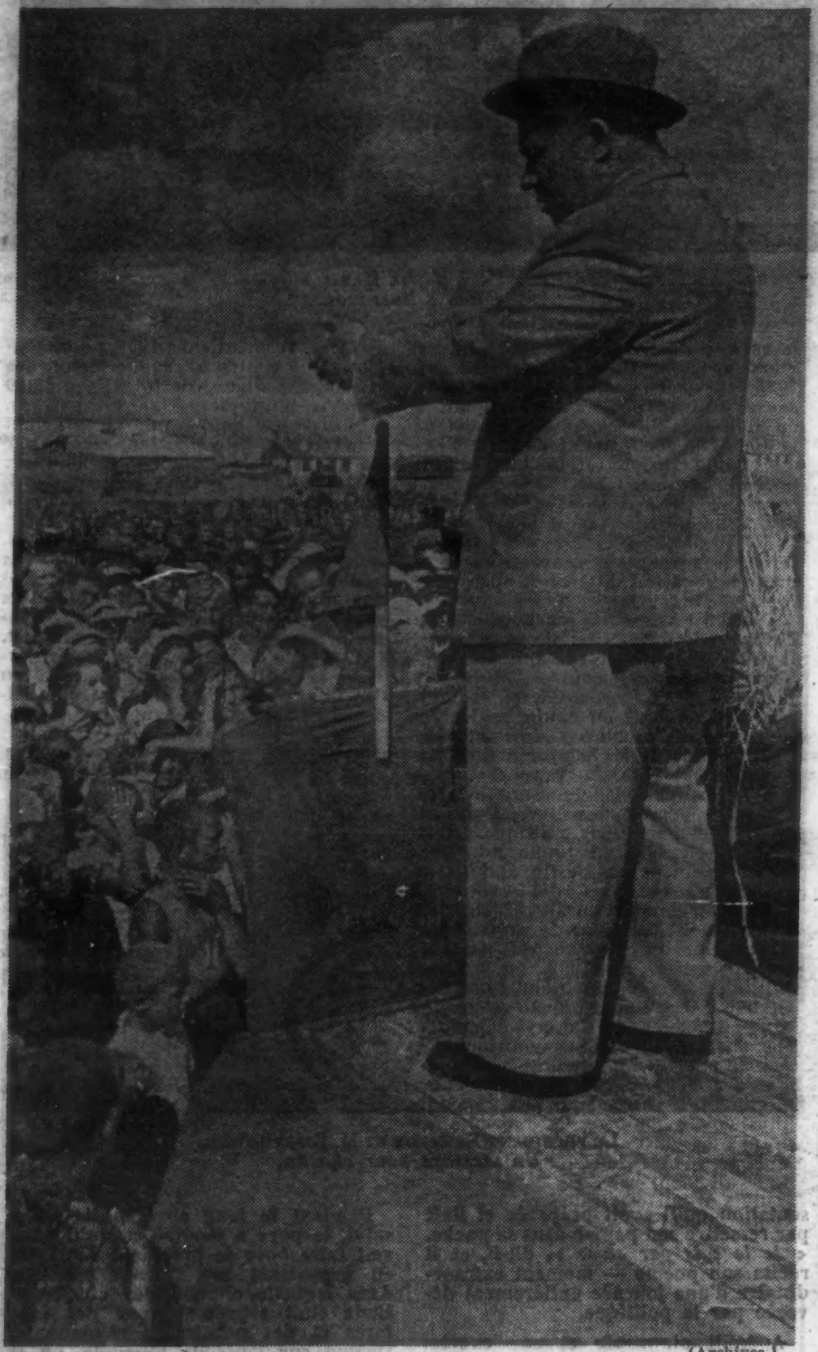
— *Alors, souhaitez-lui de ma part un prompt rétablissement.*

Les paroles aimables de ce genre étaient rares. M. Krouchtchev estimait que les Ukrainiens ont mal travaillé, qu'ils ont truffé les statistiques de faux chiffres et qu'ils portent une grosse responsabilité dans le retard agricole de l'U.R.S.S. Ce sont eux les plus menacés de sanctions et d'épuration, bien qu'aucune mesure précise n'ait été annoncée.

La publication, par la presse soviétique, de tous ces échanges acerbes a fait conclure à l'existence d'une grave crise agricole en U.R.S.S. Comment expliquer, en effet, ces fustigations publiques infligées aux travailleurs maintes fois récompensés pour avoir battu des records de productivité, aux secrétaires de parti et même aux ministres ? Ne s'agissait-il pas du même phénomène qu'en Chine, où Mao-Tsé-toung vient de reconnaître que, pour enrayer la famine dans certaines régions, le gouvernement de Pékin devait importer d'urgence du blé étranger et qu'il envisageait une large épuration des cadres agricoles ?

Les chiffres — vérifiés et décortiqués par M. Krouchtchev — n'indiquent pourtant aucune ressemblance entre la situation des deux pays. Certes, la récolte de céréales est inférieure à 140 millions de tonnes, alors que le plan prévoyait 180 millions de tonnes. Mais la sécheresse explique à elle seule cet écart et, de toute façon, les résultats obtenus n'ont rien de catastrophique. L'U.R.S.S. n'est pas menacée de privations et de rationnement par manque de céréales.

Mais M. Krouchtchev n'est pas satisfait. Après un bond initial entre 1953 et 1958, l'agriculture soviétique progresse beaucoup plus lentement que l'industrie. Au cours des deux premières années du plan septennal, la production industrielle a augmenté de 22,1 % tandis que l'agriculture piétine.



(Archives.)

NIKITA KROUCHTCHEV.
« Souhaitez-lui, de ma part, un prompt rétablissement ».

La viande ne suit pas

De plus, le taux élevé de natalité a créé 18 millions de bouches supplémentaires à nourrir, et le relèvement des salaires dans les villes a changé la nature même de la consommation des produits alimentaires.

Depuis 1956, les revenus en espèces de la population se sont accrus chaque année de plus de 20 milliards de roubles nouveaux. Le salaire moyen soviétique, inférieur à 700 roubles en 1953, est passé à près de 1.200 roubles. Il va de soi qu'un ouvrier qui gagne presque deux fois plus n'achète pas deux fois plus de pain, mais veut avoir plus de viande, de beurre ou de fromage. Les campagnes n'étant pas en mesure de suivre un tel rythme, un goulot d'étranglement apparaît, qui risque, à plus ou moins brève échéance, de paralyser l'essor industriel du pays. A quoi bon travailler plus, dépasser les objectifs du plan et gagner plus d'argent si, de toute façon, on ne peut pas trouver sur le marché plus de produits à acheter ?

Un contrôle difficile

M. Krouchtchev connaît bien cette question. Il l'a posée lui-même dès septembre 1953 et, cette semaine encore, il a promis que tous les bénéfices réalisés par l'Etat grâce au dépassement du plan seraient utilisés pour les biens de consommation. Le seul problème qui reste ouvert est celui-ci : comment imposer un rythme plus rapide à l'agriculture ?

M. Krouchtchev a qualifié jadis de « fanfaronnade » la promesse de M. Malenkov de faire le pain gratuit en U.R.S.S. Il a expliqué de nouveau que le but de l'agriculture n'est pas de produire uniquement des céréales. Il faut savoir — selon lui — développer les cultures appropriées à un niveau de consommation plus élevé. Il faut transformer le maïs en viande, beurre, etc. Et, pour le faire, il faut avant tout des dirigeants agricoles qui sachent renouveler constamment leurs méthodes de travail, capables d'initiatives et, évidemment, honnêtes.

Les experts occidentaux affirment que l'insuffisance de la production kolkhozienne provient du manque d'intéressement des travailleurs aux résultats. Les kolkhoziens sont plus ardents à cultiver leur petite parcelle individuelle que des champs appartenant à la collectivité.

Selon d'autres, M. Krouchtchev a pris de gros risques en voulant mettre en culture les terres vierges en Asie malgré le climat incertain de ces régions. S'il est vrai qu'en 1958 les greniers russes se sont remplis de céréales venus du Kazakstan, il est non moins vrai qu'en 1959 et 1960, la récolte de blé asiatique a été sérieusement réduite par les gelées d'automne ou par la sécheresse.

Le Premier ministre de l'U.R.S.S. rejette formellement ces deux explications. Les kolkhoziens, selon lui, ne demandent qu'à travailler plus et mieux, mais il faut savoir les diriger. L'ensemencement des terres nouvelles doit continuer et se développer sans cesse. Pour lui, tout se ramène à une seule question : l'agriculture moderne a besoin de responsables modernes. Il a même fait la comparaison avec l'industrie qui se modernise constamment, qui ne se contente pas de fabriquer le même modèle de machines, même lorsqu'il est bon.

Mais la question de la capacité et de l'honnêteté des cadres agricoles est plus difficile à résoudre qu'il ne semble à première vue. On pointe facilement les ouvriers à l'usine et un inspecteur perspicace comprend vite si son directeur est à la hauteur de sa tâche ou non. Ces moyens de contrôle et d'investigation ne peuvent être appliqués efficacement dans le secteur agricole.

Krouchtchev croit pourtant que ce n'est pas une raison pour ne pas essayer de mettre de l'ordre dans les campagnes. Il appuie sa théorie sur le succès de certains kolkhozes qui ont réussi à battre les records de production occidentaux. Ce que les uns ont pu faire, les autres doivent en être également capables. Mais, pour mener à bien une telle entreprise, il faut être plus exigeant, plus rigoureux et plus sévère à l'égard des dirigeants agricole que pour toute autre catégorie de la population. Il a annoncé que, désormais, toute « tricherie » ou manque de discipline mènera le coupable devant les tribunaux.

Ayant ainsi résumé sa doctrine, Krouchtchev a annoncé une vaste tournée d'inspection qu'il entreprendra personnellement dès le mois prochain à travers l'Ukraine et les terres nouvelles d'Asie. Puis il a terminé sur une note optimiste : « *L'Amérique,* a-t-il dit, *a bâti son économie grâce au maïs autant qu'à l'acier. Pour la battre dans la compétition pacifique, il faut avoir une agriculture aussi efficace qu'elle. Mais le pari n'est pas perdu. Il suffit que les hommes soviétiques s'y appliquent et l'U.R.S.S. gagnera.* »

« Voulez-vous Benson ? »

On peut douter que les Américains se laissent impressionner par ce défi. Si la croissance industrielle soviétique a fini par leur donner un véritable complexe d'infériorité, il en est tout autrement en ce qui concerne l'agriculture. Les travaux du Comité central du P.C. de l'U.R.S.S. ont dû même être une grande consolation pour M. Kennedy. Il s'est rendu compte à présent que s'il a du mal à utiliser toutes les capacités productives des aciéries américaines, son interlocuteur de demain n'est pas en mesure, lui, d'assurer au sidérurgiste soviétique le menu d'un ouvrier de Pittsburgh.

Vingt millions de fermiers américains produisent plus qu'il n'est nécessaire à la population de 180 millions d'habitants des Etats-Unis. Près de cent millions de kolkhoziens soviétiques n'arrivent pas à satisfaire les besoins de 210 millions de leurs compatriotes.

« *Ces chiffres prouvent à eux seuls la supériorité du système américain* », disent les experts des Etats-Unis. « *C'est une question d'hommes, donnez-nous le temps de former nos cadres, nous ferons aussi bien que vous* », répond Krouchtchev.

Mais les Américains sont sceptiques et ironisent : « *Nous pouvons vous prêter M. Benson, ancien secrétaire à l'Agriculture du gouvernement Eisenhower. On verra si le même dirigeant obtiendra les mêmes récoltes en U.R.S.S. qu'aux Etats-Unis.* »

Le fait est que le problème agricole constitue un sérieux handicap pour les Soviétiques, même s'il n'y a plus lieu de parler d'une crise comme du temps de Staline. Non seulement l'U.R.S.S. n'est pas encore en mesure d'exporter des produits agricoles vers les pays sous-développés, mais encore son modèle économique devient moins attirant dans le tiers monde qui cherche avant tout à résoudre le problème du ravitaillement. M. Krouchtchev a donc raison de donner la priorité à l'assainissement du système kolkhozien. Il ne le fait pas seulement pour battre l'Amérique dans la compétition économique. Il s'est présenté à ses compatriotes comme « l'homme du maïs » et il sait qu'il sera jugé en fin de compte sur les résultats de sa politique de « socialisme beurré ».

K.-S. KAROL.

ÉTATS-UNIS

La première journée

En s'installant à la Maison Blanche, le président Kennedy a innové sur plusieurs points. Notre correspondant aux Etats-Unis, Sydney G. Cooper, fait le récit de cette première journée pleine d'enseignements.

PENDANT toute la journée, les caméras de télévision furent reines, enregistrant un gigantesque spectacle fait de dignité et de vulgarité, de larges panoramas et de détails intimes, où se mêlaient les vainqueurs et les vaincus, le passé et l'avenir, la tristesse et la joie. A travers tout le pays, des millions de personnes s'installèrent devant leur poste pour suivre les cérémonies qui se déroulaient sur un fond de neige et dans le froid le plus vif que Washington ait connu depuis des années.

La neige s'est mise à tomber la veille du jour de l'Inauguration, dans l'après-midi. Le soir, la capitale n'était plus qu'un immense embouteillage dans lequel des milliers de personnes se débattaient pour se rendre au Concert Inaugural et au Gala Inaugural — où Frank Sinatra, Ethel Merman et une galaxie d'étoiles hollywoodiennes se préparaient à donner le meilleur d'eux-mêmes pour renflouer les caisses du parti démocrate.

« *Nous savons que c'est un grand parti,* a déclaré Frank Sinatra, *car qui d'autre aurait pu accumuler une dette de deux millions de dollars en trois mois sans carte de crédit !* »

La plupart des invités ne purent jamais atteindre ces lieux de réjouissances. Les spectacles se déroulèrent devant des salles aux trois quarts vides, tandis que les avions étaient déroutés vers d'autres villes, les trains bloqués par la neige et les autocars immobilisés sur les routes. Malgré la tempête, cependant, le président Kennedy et sa femme réussirent à apparaître partout et fêtèrent leur triomphe jusqu'à une heure avancée de la nuit.

Un court-circuit

Le jour de l'Inauguration s'était ouvert par une aube claire et glacée et devait se poursuivre par une série de manifestations protocolaires qui font maintenant partie du folklore américain. Après quelques heures de sommeil seulement, le président Kennedy avala un rapide petit déjeuner d'œufs au bacon et se rendit à la messe dans l'église catholique voisine. Un peu plus tard, il partit avec Jacqueline pour la Maison Blanche, où ils prirent le café avec les Eisenhower, les Nixon et les Johnson. Il y eut ensuite la lente procession jusqu'à l'estrade inaugurale, encombrée de dignitaires frissonnants, sur laquelle le nouveau président devait prêter serment.

Les deux Présidents s'assirent côte à côte, parlant du temps, de leur chapeau haut de forme et des combats de la deuxième guerre mondiale. Pendant l'interminable bénédiction préalable donnée à la cérémonie par le cardinal Cushing, de Boston, de la fumée se mit à sortir du podium et les deux Présidents l'observèrent avec une inquiétude manifeste jusqu'à ce que le court-circuit fût réparé. Après que le vice-président Johnson eut prêté serment, le poète Robert Frost, âgé de 85 ans, s'avança pour lire un poème. Aveuglé par la lumière, il ne put déchiffrer la présentation qu'il avait préparée et finit par remettre son papier dans sa poche. « *Je le sais par cœur* », dit-il, et il récita son poème — moment extraordinaire d'une journée entièrement dévorée par la politique.

(A.F.P.)

LE PRÉSIDENT KENNEDY ET M. EISENHOWER.
Un message pour chacun.

A midi cinquante et une exactement, John Kennedy retira son manteau, vint se placer devant le président de la Cour Suprême, Earl Warren, et répéta après lui le serment présidentiel. Aussitôt après, il commençait son discours inaugural, qui devait être unique en ce qu'il s'adressait au monde entier plutôt qu'au seul public américain. En 1.355 mots seulement, il réussit à adresser un message aux alliés de l'Amérique, aux nations sous-développées, aux pays communistes et à ceux de l'Amérique latine. Aux Américains, il a dit : « *Ne vous demandez pas, mes chers compatriotes, ce que votre pays fera pour vous ; demandez-vous ce que vous pouvez faire pour votre pays.* »

Pendant le long après-midi qui a suivi, le pays a montré ce qu'il pouvait faire pour le président Kennedy en organisant une parade monstre dans laquelle chacun des cinquante Etats était représenté par des fanfares et des politiciens rayonnants. Debout sur l'estrade officielle, où il resta longtemps après que la plupart des gens furent rentrés chez eux, le président Kennedy parut particulièrement ému lorsqu'il vit passer un « PT boat » du même modèle que celui sur lequel il avait été coulé dans le Pacifique, pendant la guerre. Ce qui l'amusa le plus fut le spectacle d'un cow-boy barbu du Texas caracolant sur un bison décharné. « *On dirait un cheval d'avant-garde monté par un beatnik* », dit quelqu'un dans la foule.

Une cordialité inattendue

Le soir, les Kennedy se rendirent successivement à chacun des cinq grands bals où des milliers de personnes s'écrasaient les pieds en cadence. A l'aube, le Président a fait un dernier arrêt à la réception offerte par notre ami l'éditorialiste Joseph Alsop, qui pourrait bien, maintenant que la nouvelle administration est au pouvoir, abandonner son rôle de Cassandre nationale (1).

Dès neuf heures du matin, alors que la plus grande partie de Washington dormait encore, John Kennedy et son état-major de la Maison Blanche étaient déjà au travail, en marche vers la « Nouvelle Frontière ». La mise en route de la nouvelle administration a été grandement facilitée par les bonnes relations que le président Kennedy a su établir avec le Congrès. Pendant toute la semaine qui a précédé l'Inauguration, les différents membres du nouveau Cabinet ont comparu devant des commissions du Congrès qui devait approuver leur nomination avant que celle-ci soit ratifiée par un vote du Sénat.

Ces auditions se sont déroulées dans une atmosphère de cordialité inattendue. Personne n'a contesté les aptitudes de Robert Kennedy, le frère du Président, pour le poste d'Attorney Général ; personne ne s'est indigné lorsque Adlai Stevenson a déclaré que les Etats-Unis devaient envisager la possibilité de l'admission de la Chine communiste à l'O.N.U. ; personne ne s'en est pris au nouveau secrétaire d'Etat au Travail, Arthur Goldberg, ou au nouveau secrétaire d'Etat à la Santé, à l'Education et au Bien-Etre, Abraham Ribicoff. Le samedi après-midi, le Sénat avait déjà approuvé toutes ces nominations à l'unanimité (moins une voix solitaire) et les membres du nouveau Cabinet ont pu prêter serment à la Maison Blanche le jour même.

Il ne fait pas de doute que de bonnes relations avec le Congrès peuvent contribuer beaucoup au succès de l'administration Kennedy pendant les premiers mois. Il a su désarmer l'opposition des sénateurs sudistes en indiquant clairement qu'il ne chercherait pas, pour l'instant, à modifier la législation sur les droits civils. En fait, il peut déjà faire beaucoup de choses avec les pouvoirs que lui donnent les lois actuelles. Cette position a sans doute déçu les éléments les plus libéraux mais ils ne peuvent s'opposer au Président, étant contraints de voter les mesures progressistes qu'il proposera.

Gagner du temps

D'autre part, la composition de la Commission du Règlement du Sénat, qui contrôle la présentation des projets de loi devant le Congrès, a été modifiée dans un sens favorable au président Kennedy. Cela signifie que les nouvelles législations intérieures qu'il a promises pendant la campagne électorale ne seront pas bloquées par le barrage de quelques sénateurs conservateurs. Dans les semaines à venir, il est probable que de nombreux projets de loi seront soumis au Congrès et ils ont toutes les chances d'être adoptés, maintenant que la coalition traditionnelle entre les républicains et les démocrates du Sud a été affaiblie.

La rapidité avec laquelle le président Kennedy a l'intention d'agir sur le plan intérieur est indiquée par le premier décret pris par la Maison Blanche, le samedi matin. Ce texte ordonnait au secrétaire à l'Agriculture de doubler les rations de surplus alimentaires que le Gouvernement fédéral distribue à près de quatre millions de personnes nécessiteuses dans tout le pays. C'est une mesure que le président Kennedy avait promise pendant sa campagne en Virginie occidentale.

S'il se montre pressé d'aller de l'avant dans le domaine des réformes intérieures, on comprend que le nouveau Président aborde avec plus de prudence le problème capital des relations de l'Amérique avec l'Union soviétique. Ses conseillers et lui-même veulent se donner le temps d'étudier les détails de l'affaire, de préparer de nouvelles stratégies, de coordonner les différents éléments de la diplomatie américaine. En particulier, ils veulent gagner du temps dans le problème de l'interdiction des essais nucléaires en décidant de ne pas reprendre ces essais pour l'instant.

La nouvelle administration pourra-t-elle obtenir ce délai d'adaptation qu'elle souhaite ? On peut en douter. Dès le lendemain de son entrée en fonctions, le président Kennedy a dû faire face à une nouvelle initiative diplomatique de M. Krouchtchev. Celui-ci a en effet convoqué au Kremlin l'ambassadeur des Etats-Unis à Moscou, M. Llewellyn Thompson, et il semble qu'il ait suggéré l'ouverture rapide de négociations entre les deux pays. « *Ne négocions jamais par peur,* a dit le président Kennedy dans son discours inaugural, *mais n'ayons jamais peur de négocier.* »

Il est possible qu'il soit amené à le faire plus tôt qu'il ne le pense.

SYDNEY G. COOPER.

(1) Voir les articles de Joseph Alsop dans « L'Express » des 7 juillet, 11 août et 8 décembre 1960.

A PROPOS DE LA CONFERENCE DES PARTIS COMMUNISTES ET OUVRIERS

PERSPECTIVES DU MOUVEMENT COMMUNISTE MONDIAL

par

N. S. KHROUCHTCHEV

dans le numéro 1 (janvier 1961) de

« LA NOUVELLE REVUE INTERNATIONALE »

Revue de Théorie et d'Information des Partis Communistes et Ouvriers

Le numéro : 2 NF — Timbres-poste ou mandat à la

SOCIETE PARISIENNE D'EDITION ET D'INFORMATIION

9, boulevard des Italiens - PARIS (2e) - C.C.P. Paris 8449-47

ENQUÊTE

Le 29e jour

● *Peut-on fabriquer des êtres humains en bocal ? De nombreux savants ont mis en doute la valeur de la bouleversante expérience du professeur Petrucci. Rosie Maurel est allée à Bologne pour lui poser les questions-clés. Elle livre ici les résultats de son enquête.*

Le professeur Petrucci et son assistante, la biologiste Laura de Pauli.
« Je ne veux pas aller plus loin que le 29e jour. »

(Dalmas.)

J'AI vu vivre sur un écran de cinéma l'embryon humain de 29 jours qui a été fabriqué dans un tube à essai par le professeur Petrucci et ses assistants, la biologiste Laura de Pauli et le docteur Bartolomeo. Il a déjà une forme. On distingue très bien le crâne, la colonne vertébrale, l'ébauche des membres. « Cela » remue ; on dirait que le petit cœur bat. Devant cette chose qui a déjà la forme d'un fœtus humain, j'avais envie de pleurer. Je crois que personne ne peut rester insensible à une telle image. Mais je crois aussi que j'avais les larmes aux yeux de fatigue et de plaisir. Pour voir cette partie du film que le professeur n'avait encore montrée à personne — hormis ses collaborateurs — il a fallu que je livre une rude bataille.

J'étais arrivée à Bologne très sceptique à l'égard des expériences du professeur Petrucci, relatées à grand fracas par les journaux comme la plus extraordinaire expérience du siècle : *« La fécondation humaine réalisée pour la première fois* in vitro »... *« L'embryon artificiel »*... *« La grossesse en bocal »*..., etc.

Deux spécialistes français

Afin de situer, sur le plan scientifique, la découverte du professeur Petrucci dans le cadre de l'ensemble des travaux poursuivis sur ce point biologique précis, j'étais allée voir en France, avant de partir pour l'Italie, deux grands spécialistes d'embryologie : le professeur Etienne Wolf, qui dirige à Nogent-sur-Marne le laboratoire d'embryologie expérimentale du Collège de France, et le professeur Thibault, qui se penche depuis dix ans, au Centre de recherches du C.N.R.Z., à Jouy-en-Josas, sur le problème de la fécondation chez les mammifères : lapin, brebis, chèvres, truies, etc.

Il m'était apparu très vite qu'aux yeux des spécialistes, la découverte du professeur Petrucci était à la fois beaucoup moins — et beaucoup plus — sensationnelle qu'elle ne pouvait le paraître à un public non averti : on réussit depuis des années la fécondation hors de l'organisme chez les mammifères ; cette fécondation a été tentée chez l'homme par Rock et Menkin en 1948 et plus récemment par l'Américain Shettles, qui a poussé le développement jusqu'au cinquième jour.

En revanche, personne n'a jamais réussi, même chez les mammifères, à prolonger le développement *in vitro* au-delà du sixième ou septième jour et personne n'a pu filmer l'expérience. En effet, avec les procédés jusqu'ici connus de cinématographie microscopique, la chaleur des lampes empêchait la poursuite des délicats processus biologiques. En filmant la fécondation du début au vingt-neuvième jour, le professeur Petrucci aurait donc accompli une double performance technique et biologique. Les chercheurs français étaient tout prêts à reconnaître sa réussite sur la vue de documents valables. Mais certains points les embarrassaient. Tout d'abord le nom de Petrucci leur était inconnu. Or, tous les chercheurs travaillant dans une même discipline se connaissent dans le monde entier. Ils se rencontrent dans les congrès et se tiennent mutuellement au courant de leurs travaux. Second point : les recherches biologiques réclament la mise en œuvre de techniques délicates qui exigent une longue spécialisation et des moyens matériels que seuls peuvent fournir des laboratoires bien équipés.

Le petit oiseau

Le public non averti n'a aucune idée de la complexité de telles recherches. Au laboratoire de Nogent-sur-Marne, le professeur Wolf cultive des embryons d'oiseaux et des organes séparés (yeux, os, foie, etc.) en milieu demi-solide. Il lui a fallu plus de deux ans de travail simplement pour équilibrer le milieu de culture de façon à permettre le développement du germe fécondé prélevé sur l'œuf pondu. Ce développement est poussé à l'heure actuelle jusqu'au stade où on distingue parfaitement le petit oiseau : la tête, avec des yeux énormes, le corps, les pattes, les ébauches d'ailes. Bien qu'il ait été entièrement fabriqué en milieu artificiel, il ressemble en tous points à l'oiselet sans plumes qui sort de l'œuf ; il est seulement plus petit.

La fabrication en milieu artificiel d'un petit lapin ou d'un petit chevreau n'est prévisible — si tant est qu'on la réalise jamais — qu'à beaucoup plus longue échéance. Le développement d'un petit mammifère réclame des conditions de milieu infiniment plus complexes que celui du petit oiseau. Aux environs du cinquième ou sixième jour de son développement, l'œuf fécondé s'accroche à la matrice à travers laquelle il va se nourrir. Il « nidifie ». Désormais, sa croissance sera assurée par l'intermédiaire de ce tissu extrêmement riche en éléments nutritifs qu'est le placenta. Il n'est pas absolument exclu qu'on arrive à faire poursuivre le développement d'un embryon de mammifère obtenu par fécondation artificielle, dans un tube à essai, jusqu'au stade ultime, grâce à des placentas artificiels ou des placentas cultivés (on en cultive dès à présent). Mais là, nous entrons dans le domaine de la science-fiction.

A l'heure actuelle, si on veut poursuivre le développement de l'embryon jusqu'au petit animal, on le transplante dans l'utérus d'une femelle (non fécondée, mais préparée pour le recevoir) et c'est elle qui le mène à terme.

La « fertilizine »

La fécondation *in vitro* des œufs de mammifères n'est pas facile à réussir, même pour les techniciens les plus avertis. Il faut, d'abord, que la température soit rigoureusement maintenue à 37°. Si l'œuf a froid, même non fécondé, il peut subir un début de division par parthénogénèse, ce qui fausse l'expérience. Ce risque écarté, ovocyte et sperme mis en présence dans le tube à essai, la fécondation n'intervient pas toujours. Après une longue série d'échecs, les biologistes français se sont aperçus (Dauzier, Thibault et Winterberg, 1954-1960) que le sperme frais n'avait pas d'action fécondante. La fécondation n'est obtenue que si l'on utilise du sperme « maturé » (« capacited », disent les Anglais), qui a séjourné pendant une dizaine d'heures dans les voies génitales de la femelle.

A partir de cette découverte, on a obtenu des fécondations en tube à essai. Mais les résultats étaient encore très irréguliers. Sur 922 œufs de lapine, Charles Thibault n'avait obtenu que 13,20 % de fécondation *in vitro*, jusqu'à ce qu'avec son équipe il fasse certaines découvertes dont il n'a pas encore donné communication. Il les présentera au Congrès de La Haye sur la fécondation artificielle au mois de juin prochain. La raison des échecs est la présence d'une substance produite par l'œuf, une « fertilizine », qui est répulsive pour les spermatozoïdes. En lavant les ovocytes dans une minuscule machine à laver les œufs (dont la mise au point a exigé des mois de travail), on obtient alors, avec le sperme maturé, près de 70 % de fécondations *in vitro*.

Des photos absurdes

On voit les obstacles qu'il a fallu franchir pour réussir (et dans 66 % des cas seulement) la fécondation *in vitro* chez les mammifères. On comprend donc avec quelle impatience les spécialistes attendaient des détails sur l'expérience du professeur Petrucci. Quand l'hebdomadaire « Epoca » est sorti avec « le film en couleurs de l'expérience Petrucci », j'étais à Rome. Je suis allée voir, la revue en main, un embryologiste romain, spécialiste mondialement connu.

— *Ces photos ne signifient absolument rien,* me dit-il, *on voit un œuf et des spermatozoïdes. Et après ?*

Déjà en Italie certains journaux faisaient marche arrière : dans « L'Unita », journal communiste du matin, qui avait mis l'affaire en relief à la suite de « Paese Sera », le journal communiste du soir, le professeur Aloisi, professeur de pathologie générale de la Faculté de Padoue, critiquait la valeur scientifique de l'expérience. Deux jours plus tard, la revue catholique « La Vita » publiait une interview du même professeur Aloisi parlant *« d'énormités et d'aberrations scientifiques »*.

On voit dans quelles dispositions d'esprit j'attendais dimanche soir à Bologne le professeur Petrucci qui était à Lausanne depuis trois jours. Il me reçut très courtoisement comme il avait reçu tous les journalistes, et me montra d'abord le film de la fécondation : une extraordinaire danse de spermatozoïdes, minuscules têtards autour de la masse énorme de l'ovule. Tout à coup, on voit l'un deux piquer une tête à travers la paroi de l'ovule. On dirait qu'il la vrille. Il pénètre dans le protoplasme. Une fois dedans, il se couche parallèlement à la paroi.

— Comment avez-vous pu

→

CROISIÈRES AÉRIENNES

SICILE	10 jours	1.270 N.F.
EGYPTE	7 jours	1.720 N.F.
MOYEN-ORIENT	14 jours	3.550 N.F.

TOUS FRAIS COMPRIS
(Transport par avion, hôtels, restaurants, excursions, guides)
Renseignements et inscriptions à l'Agence de voyages

LE TOURISME FRANÇAIS
96, rue de la Victoire - PARIS 9e - TRI. 15-43

→

filmer cette fécondation sans en interrompre le déroulement ? ai-je demandé à Petrucci.

— *Par une technique que j'ai mise au point moi-même. J'utilise trois sources de lumière avec des infrarouges (d'une longueur d'ondes de 7.200 angström) qui donnent 600 fois la lumière du soleil et que je peux faire chaude, froide ou tiède à volonté, invisible aussi. Je coupe l'œuf avec des lames de lumière, ce qui me permet d'en voir tous les détails.*

Le professeur Petrucci me donne les brochures qu'il a publiées sur sa technique sous le titre « Cinematografia All'Infrarosso » (Turin, octobre 1959), tandis que j'essaie d'obtenir les détails du déroulement de l'expérience sur le plan biologie.

— Comment vous procurez-vous les ovules ?

— *Au cours des opérations d'hystérectomies (le plus souvent des cancers). Nous demandons à la malade l'autorisation d'utiliser ses ovaires pour des recherches biologiques. Voici comment nous ouvrons le follicule mûr pour en extraire l'ovule* (nouveau film en couleurs cette fois.)

— Et le sperme ?

— *Nous utilisons une partie des échantillons de sperme qu'on nous adresse pour examen de stérilité. Quelquefois, nous ponctionnons le sperme dans les vésicules séminales elles-mêmes. C'est très facile : il faut une incision minuscule ; ce n'est pas douloureux* (photo en couleurs de cette intervention : le professeur filme tout ce qu'il fait, avec un remarquable talent).

20.000 mètres de film

— Mais ce sperme n'est pas « maturé », comment la fécondation peut-elle intervenir ?

— *Je l'ignore. Peut-être parce que la fécondation chez la femme est différente de ce qu'elle est chez les autres mammifères ; peut-être parce qu'il s'agit d'ovules prélevés chez des cancéreuses. Voici comment je procède : d'abord je lave les ovules. Ensuite j'ajoute de l'hyaluronidase (elle remplace celle que, je suppose, les spermatozoïdes fabriquent naturellement lors de la maturation), parfois de la trypsine. Je mets les œufs, l'hyaluronidase et la semence dans du liquide amniotique* (nouvelle série de photos pour me montrer comment on prélève ce liquide lors d'une césarienne). *Et la fécondation se fait.*

— Toujours ?

— *Presque toujours. Je l'ai réussie des centaines de fois. J'ai vingt mille mètres de film qui reproduisent cette fécondation.*

Bon, la fécondation je l'ai vue se dérouler sur l'écran ; c'est un fait acquis. Mais deux questions me préoccupent. Pourquoi les photos publiées dans les journaux sont-elles sans aucun intérêt ? Où est le film du développement après la fécondation ?

Je m'informe.

— *Les photos que j'ai données sont bien suffisantes pour les journaux. Les autres, je les garde pour les spécialistes. Je veux faire des communications aux Académies des Sciences et de Médecine des différents pays.*

— Mais savez-vous que les spécialistes pensent que ce que vous faites n'est pas sérieux ? Ils croient que c'est une « histoire de journalistes ».

Cette fois j'ai frappé juste. Le professeur Petrucci devient très rouge. Puis, presque avec rage, il sort un morceau de film et le projette.

— *Bien. Regardez. Mais ceci, je ne vous le donnerai pas. Vous êtes censée ne l'avoir pas vu. C'est pour illustrer ma communication officielle.*

Et je vois vivre sous mes yeux le bouleversant petit embryon. Le professeur Petrucci a franchi le Rubicon. Dès lors, il me montre tous les stades intermédiaires. Je vois les cellules se multiplier sous mes yeux. Au stade morula, je compte six blastomères, huit, dix, douze (1)...

Un choc

— *Alors, vous êtes convaincue ?* me dit le professeur Petrucci.

On dirait qu'il se mesure à travers moi avec tous les savants officiels dont je lui ai présenté les questions.

(Dalmas.)

LE PROFESSEUR PETRUCCI PRÉSENTANT SON EXPÉRIENCE.
Les spécialistes jugeront.

Il a un extraordinaire regard noir, qui semble passer à travers le corps de celui qu'il regarde. Oui, je suis convaincue. Les spécialistes jugeront de la valeur des techniques, tant cinématographique que biologique, que je ne suis pas en mesure d'apprécier, mais dont j'ai vu les résultats. Reste à demander au professeur Petrucci pourquoi il a entrepris de telles expériences et depuis quand.

— *Je travaille là-dessus depuis des années. Pourquoi ? Pour des recherches d'ordre immunologique qu'il est trop difficile d'expliquer.*

— Tendent-elles à résoudre le problème des greffes ?

Le professeur Petrucci me lance encore un de ses terribles regards.

— *Bon, dit-il, j'explique. L'œuf non fécondé d'une part et les spermatozoïdes de l'autre ont des propriétés antigéniques, c'est-à-dire que si on les injecte à un animal, ils provoquent un choc et suscitent la formation d'anticorps. Sitôt fécondé, l'œuf perd ses propriétés antigéniques. (Injecté, il ne provoque ni choc, ni formation d'anticorps). Dans les conditions normales, il ne les retrouvera plus au cours de la vie embryonnaire* (2). *Or l'œuf fécondé* in vitro *recouvre ses propriétés antigéniques à partir du huitième ou neuvième jour. Broyé et injecté à l'animal, il entraîne le choc. Dans l'œuf qui se développe dans des conditions normales, je pense que le placenta empêche le retour de ce pouvoir antigénique. Je cherche à savoir comment, et à préciser grâce à quelle substance.*

— Que faites-vous de l'embryon arrivé au vingt-neuvième jour ?

— *Je le broie et je l'injecte dans le cadre de ces expériences. Je n'ai jamais cherché à reconstituer la « grossesse en bocal ». D'ailleurs, je ne peux pas aller plus loin que le vingt-neuvième jour.*

La stérilité

— Pourquoi ?

— *Parce qu'à partir de ce moment, le milieu nutritif que j'assure à l'embryon* in vitro *ne suffit plus à sa croissance. Il lui faut des globules rouges. Et puis, je n'ai pas besoin de poursuivre au-delà pour suivre ces expériences.*

— On a dit que vous avez trouvé une méthode pour étudier la stérilité ?

— *Oui. C'est une des applications secondaires évidentes de ces expériences. Il y en a beaucoup d'autres. Par exemple, on pourrait avec ma méthode vérifier les théories de Shettles selon lesquelles les spermatozoïdes les plus petits donneraient des filles et les plus gros des garçons. Avec le film, je peux savoir si la fécondation a été assurée par un gros spermatozoïde ou par un petit et, au stade de la morula, on peut déjà connaître le sexe de l'embryon par l'étude de la chromatine. D'autre part, je suis arrivé à mettre au point une méthode absolument sûre de recherche de paternité dans laquelle jusqu'ici l'étude des groupes sanguins n'apportait les réponses que dans certains cas déterminés. J'ai présenté cette technique, qui repose sur des tests particuliers de sensibilisation, au Congrès de médecine légale de Bologne le 15 octobre dernier. Le texte de ma communication va paraître prochainement dans la « Revue de Médecine légale ». J'ai refait aussi les expériences russes d'électrophorèse pour « trier » les spermatozoïdes. Regardez.*

Au Vatican

Le professeur Petrucci me montre sur une fine plaque de verre deux électrodes faites de ruban de plomb. On met du sperme au milieu. On fait passer le courant. Les spermatozoïdes se précipitent vers le pôle positif ou négatif selon qu'ils sont chargés d'un caractère X ou Y, c'est-à-dire qu'ils donneront un garçon ou une fille.

Le professeur et moi sommes maintenant dans les meilleurs termes.

— *Je veux écrire un article pour une revue médicale française,* me dit-il. *Voulez-vous m'y aider ?*

J'accepte. Nous commençons à travailler quand le téléphone sonne : une urgence. Le professeur Petrucci revient de la clinique, l'opération faite, quelques minutes avant l'heure de départ de mon train pour Milan.

— *Ne vous inquiétez pas pour mon article, dit-il, je viens à Paris le 30. Nous le ferons à ce moment-là. Je serais très heureux de rencontrer des spécialistes français et de leur projeter des films.*

Le professeur Petrucci passé au crible des spécialistes gagnera-t-il la partie comme il l'a fait à mes yeux ? Nous le saurons bientôt.

Mais quel que soit le verdict sur le plan scientifique, l'affaire fera encore couler beaucoup d'encre car elle a soulevé un problème moral d'un caractère exceptionnel. Sitôt qu'on sut par la presse les expériences de Petrucci, « L'Osservatore Romano », organe du Vatican, a pris la parole pour les condamner. J'ai pu avoir, grâce à des relations personnelles, un entretien avec une des plus éminentes personnalités de l'Eglise dont je me suis engagée à taire le nom, mais qu'on peut considérer comme le porte-parole du Vatican en ces matières, et j'en ai recueilli la déclaration suivante :

Le droit canonique

— *Le Pape avait déjà condamné la fécondation artificielle dès le 29 septembre 1949 au 4e Congrès des médecins catholiques. Il a formellement condamné la fécondation* in vitro *le 19 mai 1955 lors du Congrès de la fécondation artificielle. En ce qui concerne le cas particulier du professeur Petrucci, celui-ci n'avait absolument pas le droit de se livrer à ces expériences. Il a commis un acte immoral. Mais une fois cette faute commise, il était absolument obligé de continuer. Il avait créé artificiellement un être humain, il devait lui assurer les conditions artificielles nécessaires à sa croissance : oxygène, milieu nutritif, chaleur, etc. (S'il arrêtait volontairement l'expérience, par exemple s'il tuait l'embryon avec un acide ou le mettait dans du formol, il commettait un homicide.*

On peut comparer le cas de Petrucci à celui d'une fille mère qui a commencé à créer la vie par un acte immoral. Elle n'a pas le droit pour autant d'arrêter cette vie.

Et comme je n'étais pas sûre d'avoir bien compris, mon interlocuteur a poursuivi :

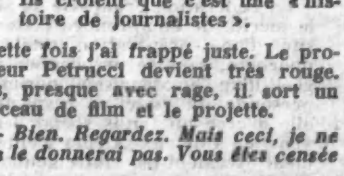
— *J'ai consulté sur la question les moralistes du Vatican. Je suis formel : Petrucci devait continuer en vertu de la règle fixée par le droit canonique dès 1918. Bien que nous ne puissions pas dire absolument à quel moment précis Dieu met l'âme dans le corps, nous avons toutes les raisons de supposer, en nous basant sur les phénomènes purement biologiques, que c'est dès le tout premier stade de la fécondation, au moment où la fusion des deux noyaux crée le nouvel être humain avec tous ses caractères héréditaires.*

ROSIE MAUREL.

(1) Les blastomères sont les cellules embryonnaires.

(2) On sait que les greffes des tissus embryonnaires n'entraînent pas de phénomènes d'intolérance.

25 ANNEES D'EXPERIENCE DANS LE POSTE A PILES



Le POCKET-MARTIAL
dernier éclos des POUSSINETS Martial, vrai modèle de poche : poids 350 grammes. Dim. : 14×7,5×4 cm., étui cuir, prise pour écouteur, 5 combinaisons de coloris : tilleul, corail, gris, jaune, bleu
Démonstration chez tous nos agents
Documentation sur demande
Constr. C.E.R.T.
34, rue des Bourdonnais, 34
PARIS (1er) LOU. 86-47

SKI

Les victoires de Guy Périllat

● ***Comment les Français sont redevenus les meilleurs skieurs du monde.***

KITZBUHEL 1960, descente : 1er Duvillard, France. Jeux Olympiques 1960 à Squaw Valley, descente : 1er Vuarnet, France. Kandahar 1960, descente : 1er Duvillard, France. Lauberhorn 1961, descente : 1er Périllat, France. Kitzbuhel 1961, descente : 1er Périllat, France.

La boucle est bouclée. En un an, toutes les grandes descentes, épreuves-reines des compétitions de ski, ont été remportées par un Français.

Il y eut une ère Toni Sailer. De 1955 à 1958, le jeune et beau skieur autrichien domina de loin tous ses concurrents. Quand, menacé de disqualification pour faits de professionnalisme, il décida d'abandonner le sport pour se consacrer au cinéma, on pensa que sa succession allait échoir à d'autres skieurs autrichiens. Pendant un an, c'est ce qui arriva. Et puis, subitement, on vit des Français gagner des descentes. Depuis un an, ils les gagnent toutes.

Duvillard, Vuarnet et surtout Guy Périllat. Déjà champion du monde, (vainqueur du combiné des Jeux Olympiques), il a suffi à Périllat d'une semaine pour apparaître, à moins de vingt et un ans, comme le seul skieur digne de reprendre la couronne de Toni Sailer. Le 14 janvier, il a remporté la descente du Lauberhorn avec 4" 1/2 d'avance sur le deuxième, l'Autrichien Nenning, et cet exploit, à lui seul, permit de dire qu'il avait atteint le grand Sailer. Le lendemain, s'étant prudemment classé sixième du slalom, il enleva également le combiné. Une semaine plus tard, à Kitzbuhel, berceau du ski autrichien, en présence de l'enfant du pays, Toni Sailer, Périllat se classa premier de la descente et deuxième du slalom, remportant le combiné du Hahnenkamm, officieux championnat du monde de ski alpin 1961. Les meilleurs skieurs d'Europe étaient tous là.

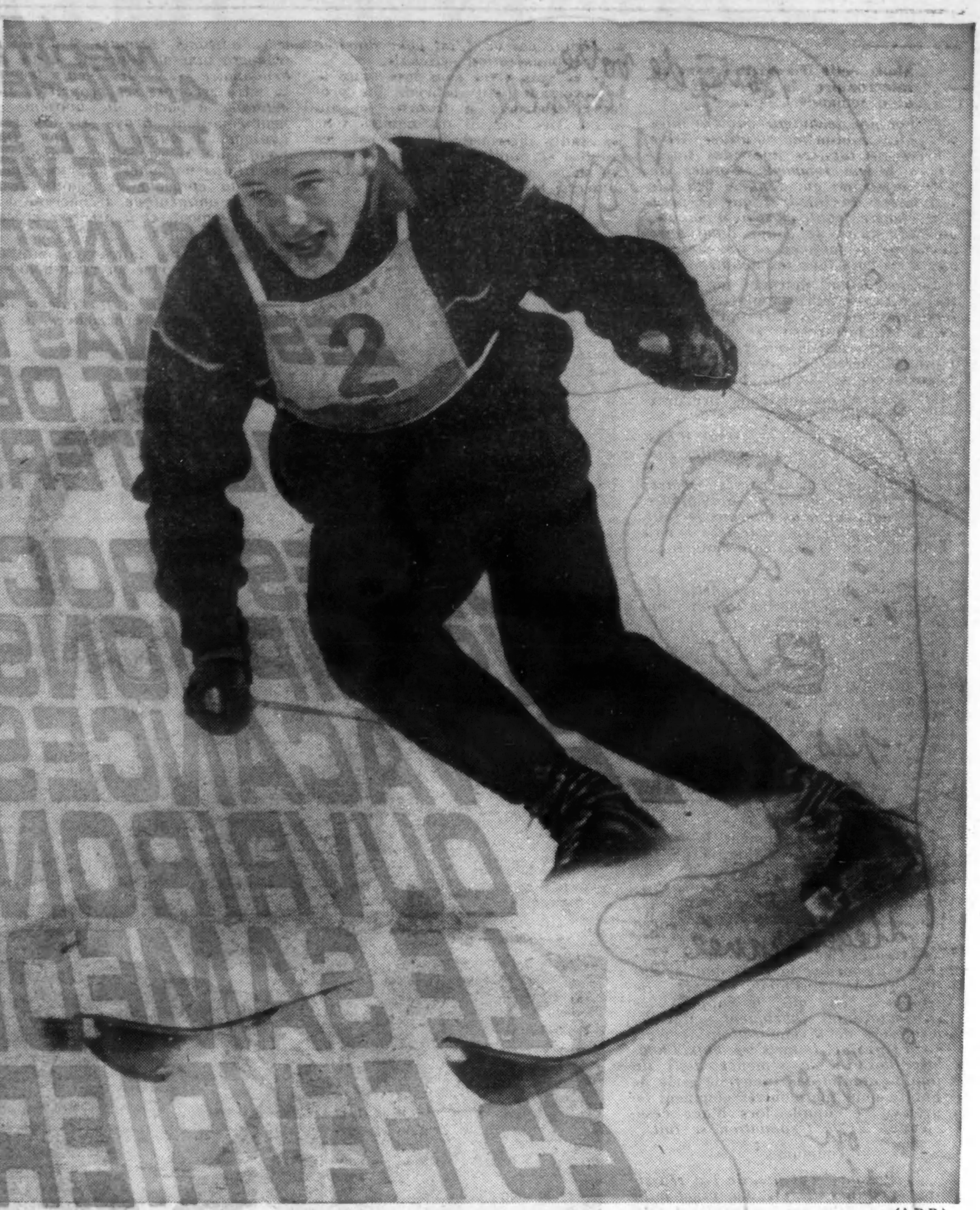
Un style « pensé »

Guy Périllat, 1,72 m, 72 kg, adroit, vif, audacieux, tranquille, doté du même regard d'aigle que Toni Sailer, est un champion de la lignée des Emile Allais, James Couttet, Henri Oreiller. Mais il n'est pas le seul skieur français de classe internationale. Si Vuarnet a abandonné la compétition pour se consacrer à une station de sports d'hiver, il reste Duvillard, Lacroix, Bozon, Viollat, Gacon, Arpin, Killy. La France serait en tête d'un classement par nations établi sur les descentes du Lauberhorn et du Hahnenkamm. Dans cette dernière course, les huit concurrents français se sont classés parmi les vingt-cinq premiers.

Cela paraît surprenant quand on songe aux bases extrêmement solides sur lesquelles paraissait reposer, voici quelques années, la suprématie autrichienne. Nul ne paraissait pouvoir menacer sérieusement un pays où le ski fait figure de sport national. En France, certes, le nombre de skieurs augmentait d'hiver en hiver, mais on aurait tort de croire qu'il puisse y avoir une relation entre le ski de tourisme et le ski de compétition. C'est comme si l'on disait que le nombre de baigneurs sur nos plages a une influence sur la rapidité de nos nageurs de compétition.

Si les Français se sont hissés au premier rang du ski mondial, c'est à des raisons sportives qu'ils le doivent. Raisons de technique, de matériel et de préparation.

● 1) TECHNIQUE. L'école française de ski a toujours été réputée pour la clarté et l'efficacité de ses méthodes. Après Gignoux, Allais, Couttet, le dernier champion qui ait cherché à améliorer la technique des skieurs de compétition est le champion olympique Jean Vuarnet. Les Autrichiens ont prétendu qu'il n'avait rien inventé et qu'il n'avait fait qu'observer Sailer. La question n'est pas là. L'important est d'avoir rationalisé, systématisé, codifié un ensemble d'attitudes, même empruntées à d'autres. Sailer agissait d'instinct. Vuarnet, son complice Joubert, co-auteur du « Ski moderne » (1), et l'entraîneur de l'équipe de France, Honoré Bonnet, ont « pensé » un style, ou plus exactement une position qu'on appelle « en œuf », ou V.J. (Vuarnet Jean).



GUY PÉRILLAT.
Son secret : la désobéissance...

(A.D.P.)

La trace large

La position V.J. consiste essentiellement à ramener le corps le plus bas possible pour rechercher la vitesse la plus grande, partout où cette position difficile peut être conservée. Voici en quels termes l'entraîneur des tricolores, Honoré Bonnet, analyse cette position-type :

Corps. Dos légèrement arrondi, sensiblement parallèle aux skis. Tête (compte tenu des lunettes) le plus relevée possible, surtout sur une pente assez faible. Genoux, de fléchis à très fléchis, sans jamais amener les segments cuisses parallèles aux skis.

Bras. Coudes en avant des cuisses (position haute) ou devant les genoux (position basse).

Jean Vuarnet précise, de son côté, que la trace large (écartement des skis) permet un mouvement indépendant des deux jambes qui évite au skieur d'être secoué et freiné par les légers reliefs et, d'autre part, permet à chaque ski de rester à plat sur la neige, condition essentielle d'un bon glissement.

Cette position aérodynamique de recherche de vitesse, adoptée par tous les skieurs de l'équipe de France, leur a demandé un travail assidu pendant de longs mois. Elle exige, d'autre part, une condition physique très poussée et un moral à toute épreuve, car il est épuisant de la maintenir longtemps. Cela explique pourquoi certains skieurs étrangers, qui désirent imiter les Français sur ce point, n'y sont pas encore parvenus. Les Autrichiens eux-mêmes n'ont pas encore eu le temps de se convertir au « style en œuf » et expliquent leurs médiocres résultats depuis un an par l'abus du style « godille » (permettant de freiner et de contrôler constamment sa course par de très légers dérapages avec les skis toujours parallèles).

Ces améliorations techniques ont pour limite la personnalité du champion hors série. Ce qui fait la valeur exceptionnelle d'un Périllat, c'est aussi sa désobéissance aux règles apprises, son audace et son esprit de lutte. Périllat aime les grands « schuss », les difficultés à la limite de l'acrobatie, les bosses en série et la neige glacée. Les journaux autrichiens l'ont comparé avec sa crânerie superbe à « un faucon qui plonge vers l'abîme ».

Des stages d'été

● 2) MATÉRIEL. Les skis métalliques, mis au point par Emile Allais et Adrien Duvillard, semblent avoir gagné la partie et viennent d'être adoptés par les Autrichiens eux-mêmes. Les skis en bois sont de plus en plus rares. Déjà, on parle d'un ski en fibre de verre, imaginé par un ingénieur suisse, construit par un fabricant français et qui portera le nom de Jean Vuarnet. Dans ce domaine aussi, le ski français reste à la pointe du progrès.

● 3) PRÉPARATION. Le ski français doit beaucoup à l'entraîneur de l'équipe de France, Honoré Bonnet. Méridional, domicilié à Chamonix, quarante ans, guide de haute montagne, H. Bonnet a su redonner un esprit de corps à une équipe de France naguère divisée et découragée. Il a compris essentiellement le rôle que devait tenir la condition athlétique dans la préparation d'un skieur. C'est pourquoi nos internationaux suivent en plein été des stages d'entraînement au cours desquels ils entretiennent et améliorent leur forme physique.

La Fédération Française de Ski a eu le mérite de comprendre cette nécessité d'une préparation totale. C'est pourquoi, sans se préoccuper des règles d'un amateurisme périmé, que personne du reste ne respecte plus, elle a créé un fonds social destiné à venir en aide aux skieurs d'élite. Comment feraient-ils autrement ? C'est H. Bonnet, lui-même, qui déclarait récemment : *« Je n'ai pas un seul de mes garçons qui puisse travailler normalement en dehors du « travail » qu'il effectue dans l'équipe de France ».*

Partout où le sport remporte des succès, on trouve un animateur doué d'autorité, de psychologie et de compétence : un Busnel en basket, un Nicolas en football, un Minville en natation, un Mias en rugby. Honoré Bonnet fait partie de ces hommes. La démonstration qu'est en train de faire le ski français est particulièrement importante au moment où, après les déceptions de Rome, le sport français s'interroge sur son avenir.

JEAN MEUNIER.

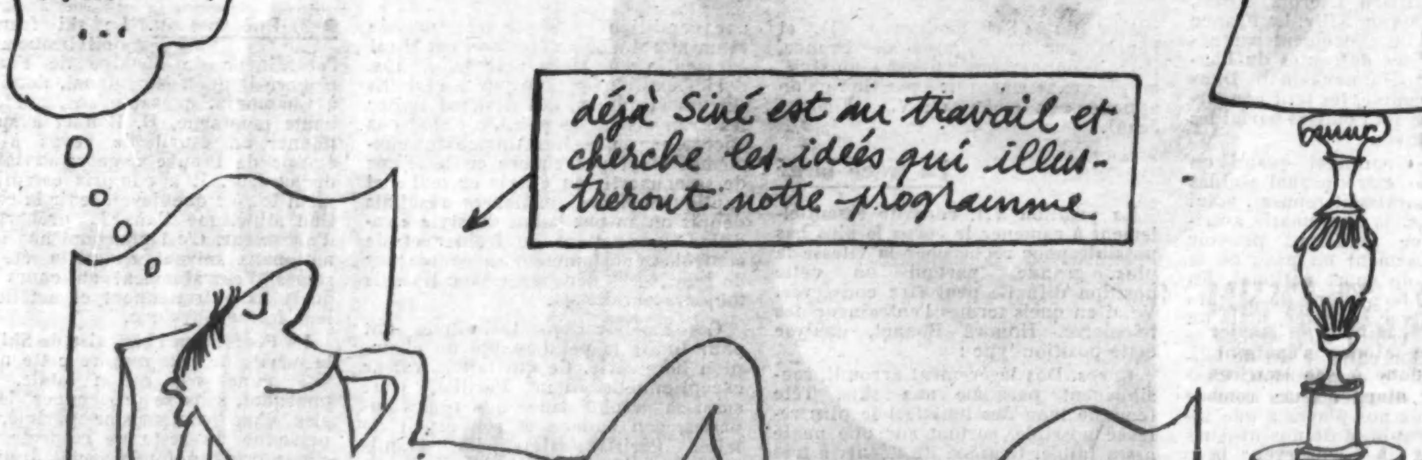
(1) Editions Arthaud, 144 pages.

LE CLUB MEDITERRANEE AFFICHE COMPLET

TOUTE SA NEIGE EST VENDUE

AUSSI INFORME-T-IL A L'AVANCE LES FANAS DU CLUB ET DE LA MEDITERRANEE

QUE LES PROCHAINES INSCRIPTIONS POUR LES VACANCES D'ETE OUVRIRONT LE SAMEDI 25 FEVRIER



MADAME EXPRESS

Cette semaine Mme Express a :

● ***Assisté,*** en début de semaine, aux premières collections de printemps 1961. Trois créateurs de la nouvelle vague : Pierre Cardin, Michel Goma et Jules-François Crahay (chez Ricci) se détachent. Ils proposent une même silhouette nonchalante, libérée de toute contrainte (et de toutes formes), et enveloppent ce fantôme des « Années Folles » de crêpe, de mousseline, de lainages décontractés.

Jusqu'à présent, il semble que les matières et les coloris (rose, grège, gris, blanc, tous les tons doux) soient plus importants cette saison que les formes.

Comme les corps ont perdu leur taille, les visages ont perdu leurs couleurs. Les mannequins sont hâves de la tête (sans rouge à lèvres) aux jambes (gainées de bas ultra-clairs).

Mais Dior, Chanel et plusieurs autres n'ont pas encore abattu leurs cartes. (Suite au prochain numéro.)

● ***Relevé*** des chiffres inquiétants dans les comptes rendus de la VIe Quinzaine internationale d'éclairage et de signalisation. On y voit notamment, à propos des accidents de la route, que :

— un accident sur trois se produit la nuit ;

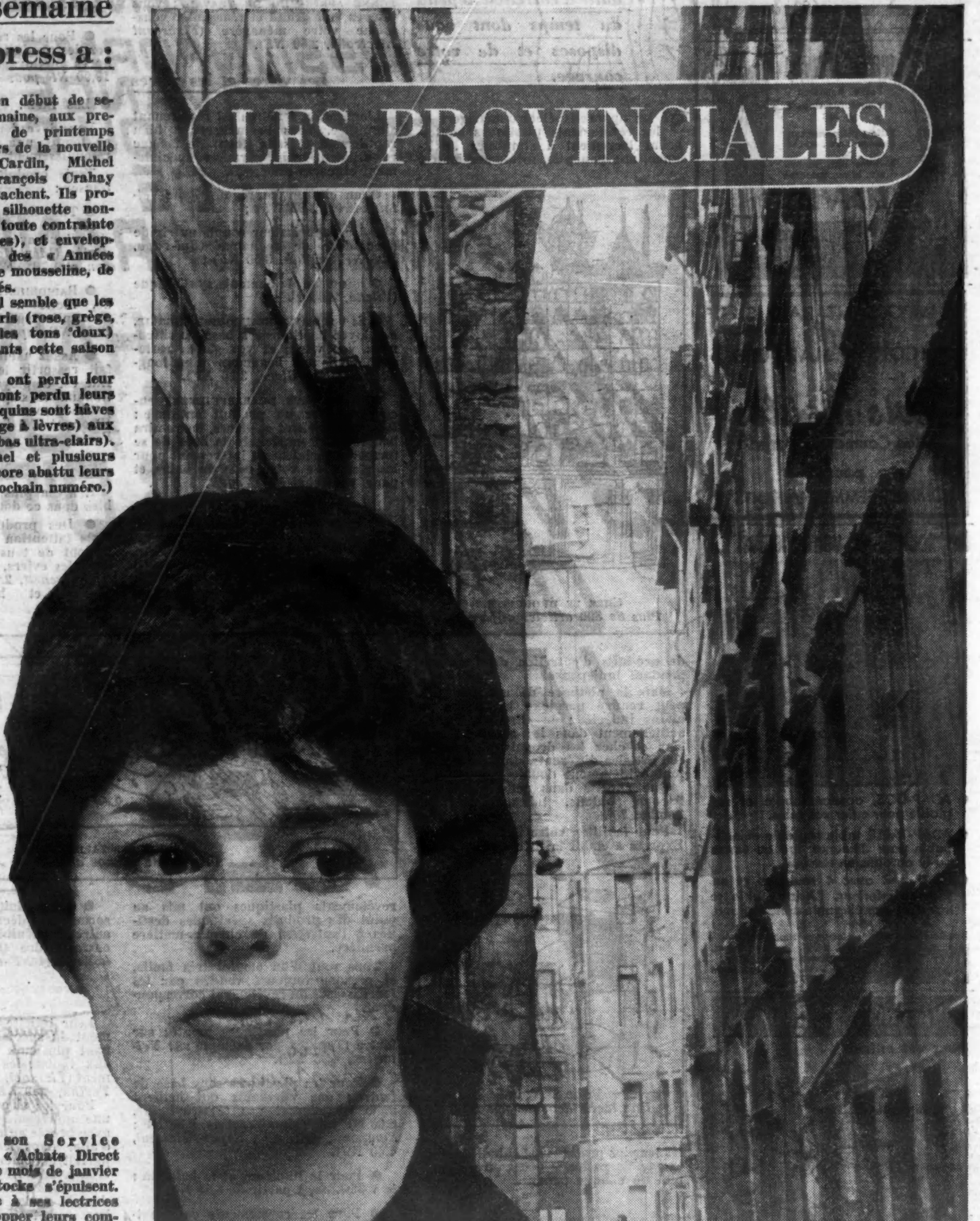
— les accidents mortels (45 pour 1.000 dans la journée) passent à 81 pour 1.000 la nuit, soit presque au double ;

— 27 % des piétons et 21 % des usagers des deux roues tués sur la route le sont après le coucher du soleil. Motorisé ou non, faut-il redire qu'il est indispensable d'être encore plus prudent la nuit que le jour ?

● ***Fermé*** son Service « Achats Direct Blanc ». En effet, le mois de janvier s'achève, et les stocks s'épuisent. Elle demande donc à ses lectrices de bien vouloir stopper leurs commandes.

● ***Réussi*** à conserver la tête... ronde malgré le bonnet de laine qu'elle n'a pas quitté la semaine dernière. Cette arme antifroid a généralement pour effet d'aplatir : 1° les cheveux, 2° le crâne ; pour redonner de la hauteur à la coiffure, il suffit de bourrer le bonnet avec une boule de papier de soie.

● ***Applaudi*** une décision de John Hare, le ministre britannique de l'Agriculture qui vient de demander aux fabricants de bonbons de s'efforcer de mettre au point un emballage silencieux afin que les gourmands puissent sacrifier à leur vice au théâtre ou au cinéma.



L'enquête de Dominique Desanti : pp. III, IV, V.

MAISON

Tout ce qui brille...

Le choix de vos produits d'entretien dépend du temps dont vous disposez et de votre courage.

Si les appareils électro-ménagers et les revêtements plastiques contribuent largement à simplifier l'existence, une panoplie, même sommaire, de produits d'entretien demeure cependant indispensable.

CHEZ LE DROGUISTE.
Plus de 800 articles différents.

Mais la pléthore de ces produits peut rendre perplexe la femme la moins indécise ; en effet, on trouve actuellement dans les grands magasins et chez les droguistes près de 800 articles différents, dont beaucoup font évidemment double emploi.

Que choisir dans cette jungle de flacons, bidons, tubes, boîtes et bombes ?

Pour faciliter votre tâche, Madame Express a établi la liste des nouveautés les plus pratiques et calculé la dose exacte de patience nécessaire à l'emploi de chaque produit.

POUR LE FOUR.
Une tâche devenue possible.

L'argenterie

● SI VOUS DISPOSEZ DE 3 MINUTES. Au moment de mettre le couvert vous vous apercevez que votre argenterie est ternie. Solution ultra-rapide :

— Un coup de chiffon spécial (*Chiffon Cadie-Métaux, 3,95 NF*, ou *Christela, 3 NF*).

● VOUS AVEZ 10 MINUTES DEVANT VOUS, DES COUVERTS NOIRCIS ET PEU DE COURAGE :

— Laissez tremper fourchettes et cuillers dans un bain rendu efficace par la présence d'un disque spécial (*plaque Electra, 3,60 NF*).

— Ou frottez-les légèrement avec un liquide détergent très actif (à ne pas employer trop souvent) (*Céfé, 2,40 NF*).

● VOUS DISPOSEZ D'UNE HEURE POUR POLIR ET ASTIQUER.

Dans ce cas, votre œuvre pourra être durable. Utilisez les tampons à base de silicones. Ils donnent un brillant garanti quatre semaines (au moins) (*Silico-Chrome, 2,50 NF*).

Il existe aussi des produits spécialement destinés au métal inoxydable (*Inoxnett, 1,92 NF ; Zip-Inox, 2,10 NF; Prim-Verre, 2,75 NF*).

● ENFIN, SI VOUS PRÉVOYEZ UNE BONNE APRÈS-MIDI DE TRAVAIL : vous pouvez voir grand et réargenter vous-même votre ménagère (*Fixargent Electrolis, 2,50 NF*).

Les vitres et les glaces

L'opération fenêtres est maintenant simplifiée. Vous la mènerez à bien rapidement et sans (trop) de fatigue en utilisant trois « armes » spécialement efficaces :

● un chiffon imprégné (*Cadie-Nettoie-vitres, 3,95 NF*) ;

● Un vaporisateur souple ou rigide avec dose de rechange (*Bul-Vapo, 3,25 NF*, ou *Bib, 3,50 NF*) ;

● une peau de chamois synthétique (*Vileda, 4,35 NF*).

● SI VOUS AVEZ BEAUCOUP D'ÉNERGIE, employez un liquide à base de silicones : vos vitres et vos glaces resteront brillantes beaucoup plus longtemps (*Silico Glace, 3,35 NF*).

● POUR PLUS DE RAFFINEMENT encore, utilisez un produit antibuée : il nettoiera vitres et glaces, les rendra brillantes et empêchera la buée de se former (spécialement intéressant pour les glaces de votre salle de bains et pour vos lunettes) (*Veyvit, 5 NF*).

Les sols

● REVÊTEMENTS SYNTHÉTIQUES.

Vous vous demandez peut-être s'il est préférable de les laver ou de les encaustiquer. En fait, il n'y a pas de règle générale et les fabricants de revêtements plastiques ont mis au point des produits spécifiques destinés à l'entretien de chaque matière première.

Tous sont d'un emploi très facile, et presque toujours vendus par les fournisseurs du revêtement correspondant.

● Pour les plastiques montés sur feutre (Tapiflex par exemple : le *Nettoiflex, 4,95 NF*).

● Pour les plastiques sans base de feutre : des vitrifiants qui brillent mais ne glissent pas (*Plastic-Brille*, 6,60 NF ; *Selfglass-Veraline*, 8,35 NF ; *Sympasol*, 4,45 NF ; *Super-Reluiseul*, 4.50 NF).

● Pour le linoléum et le balatum : le *V 33-Lino*, à partir de 3,50 NF.

● Pour les revêtements en caoutchouc : le *Linoclair*, 4,75 NF.

● LES PLANCHERS.

Ils ne seront pas plus difficiles à entretenir qu'un lino si vous les vitrifiez vous-même. L'opération est beaucoup moins compliquée et beaucoup moins coûteuse que lorsqu'elle est exécutée par un spécialiste. Elle permet d'obtenir un brillant semblable à celui donné par les encaustiques courantes et se fait en trois phases :

— le shampooing,

— le blanchiment (si le bois n'a pas été entretenu depuis très longtemps),

— l'application du liquide (plusieurs couches sont nécessaires).

(*Shampooing V 33, 5,05 NF* et *V 33 vitrificateur, 19,95 NF* pour 5 m2, ou *Wip-décapant, 7,15 NF* et *Wip-Nidon, 18,75 NF*.)

● LES CARRELAGES.

Ici, la patience est encore nécessaire si vous voulez obtenir des résultats éclatants.

● Pour les nettoyer et les rendre brillants, choisissez des produits vitrifiants. Ils agissent comme des encaustiques permanentes. (*Sympasol, 4,45 NF ; Super-Reluiseul, 4.50 NF ; Sympacire rhodorsillée à base de silicones, en pâte ou liquide, à partir de 7,90 NF*).

● Pour les recolorer, vous trouverez des produits spéciaux à appliquer après nettoyage (*Verline carrelage, 19,90 NF pour 8 m2 environ*).

● LES TAPIS.

Vous devez leur faire faire, de temps en temps, une cure de beauté et de rajeunissement.

Trois produits pour les métamorphoser :

● TRÈS RAPIDEMENT : la mousse miracle, qui rend le rinçage inutile et s'applique avec une grosse éponge alvéolée (*Idéal-Mousse, 2,80 NF le flacon et 1,70 NF l'éponge*).

● RAPIDEMENT : le traitement liquide, facile à administrer grâce à un applicateur spécial (*Bissel-Caresse, 19,50 NF l'appareil complet*).

● ASSEZ RAPIDEMENT : la crème qui fait ressortir les couleurs d'origine. Elle est employée par les musées nationaux et s'applique à l'aide d'une petite brosse type brosse à dents (*Propnet, Ets Propria, 57, rue Letort, Paris*).

POUR LES TAPIS.
Une grosse éponge alvéolée.

La cuisine

Il n'y a plus de problèmes insolubles dans ce domaine :

● Des produits détartrants assez forts (attention aux mains) viennent à bout de tous les dépôts calcaires dans les éviers, lavabos et baignoires (*Détartrenett, 2.75 NF*), dans les casseroles et bouilloires (*Sancalc, 1.45 NF*).

● Un produit caustique permet désormais de décrasser les fours, tâche autrefois pénible sinon impossible à entreprendre (*Fournet, 2,85 NF en boîte, 1,44 NF en flacon*).

Les sièges

Leur toilette ne relève plus forcément du spécialiste. Il existe maintenant plusieurs shampooings destinés aux tapisseries et tissus d'ameublement (*Tissunet, 1.55 NF; Idéal-Mousse; Torino, 4,50 NF le 1/4 de litre*).

Pour les sièges recouverts de cuir, une nouveauté : le tube applicateur avec brosse en caoutchouc qui permet d'aller dans les coins. Il assure un parfait étalement de la crème (*Mello-crème, 2,70 NF*).

Si tous ces produits vous ont donné envie de prendre en main brosses et chiffons, choisissez les trucs qui vous rendront la corvée plus douce et les mains moins noires :

● EN SOIE NATURELLE, des petits coussinets flexibles vous permettront d'étaler facilement toutes les pâtes et tous les liquides (*Polysoie, 2 NF les quatre, au Printemps*).

● RÉVERSIBLES (un côté éponge, un côté papier de verre fin), des carrés nettoyeurs rendront à vos casseroles un fond impeccable, qu'elles soient en aluminium ou en émail (*Pad, 1,95 NF les deux*).

● EN FORME DE GANT, un chiffon à chaussures pratique, utilisable pour tous les objets en cuir (sacs, fauteuils, etc.) vous fera battre tous les records d'astiquage. (*Cadie-Chaussures, 5,95 NF*.)

● MUNIS DE VENTOUSES MINUSCULES, des gants en caoutchouc dernier cri laisseront à vos doigts leur sensibilité et leur adresse (*Tienbon, 2,70 NF la paire*).

Selon formule inédite
BRADLEY'S furs
18, Av. de l'Opéra
solde
toute sa collection fourrure 1960
vison, castor, astrakan, etc.

SPORTS D'HIVER

Votre pantalon sur mesures depuis 69 NF
Ville : pli permanent
Fuseau : ski, après-ski
Elastiss uni, fantaisie, lamé, sporsize
DAVIS
17, rue de la BANQUE
MÉTRO BOURSE

IMPORTANT RABAIS sur TRICOTS DÉMARQUÉS aux
Trois Mailles
58, Rue Caumartin - Paris 9e
pour
HOMMES-FEMMES-ENFANTS

les secrets de votre confort ...

● ADAP-DOS, dossier souple et réglable pour caler vos reins.
● ADAP-TABLE, table réglable et inclinable pour déjeuner, lire ou écrire au lit ou dans un fauteuil.
● ADAP-BAR avec 4 roulettes et un plateau inférieur, l'Adap-table se transforme en élégante table roulante
Productions de L'ADAPTABLE
Documentation sur dem. : Ets KOLL 13, R. d'Alsace Toulouse - tél. 22-73-81
A Paris : 17, r. de Marignan ELY. 78-73

VACANCES STUDIEUSES
Pour vos enfants

pendant les mois d'été :
★ Dans des familles sélectionnées.
★ Sous la responsabilité de professeurs expérimentés.
★ En vue d'une pratique intensive de la langue.
★ Pour réussir dans les études et aux examens.
NOMBRE DE PLACES LIMITÉ
Renseignements (préciser le pays choisi) et inscriptions aux :
VACANCES STUDIEUSES
3, rue du Fg St-Honoré - PARIS (8e) ANJou 59-25 et 19-14
6, Avenue Van Dyck - PARIS (8e) WAGram 28-33 CARnot 26-66
Séjours à Noël, Pâques et toutes époques de l'année : documentation sur demande.

LES PROVINCIALES

Une grande enquête de DOMINIQUE DESANTI

Notre courrier comporte beaucoup de lettres de lectrices qui n'habitent pas Paris, et il arrive à certaines de ces « provinciales », comme elles se nomment elles-mêmes, de nous dire ceci : « Je lis avec plaisir Mme Express, mais il semble que quelques-uns de vos conseils ne s'adressent pas tout à fait à nous, que vous ne voyiez pas parfaitement nos problèmes tels qu'ils se posent... »

Est-ce vrai ? Vivre à Paris, est-ce se trouver dans une situation irrégulière — avec ses avantages et ses inconvénients — qui nous met un peu à l'écart de l'ensemble des femmes ?

Pour tenter de mesurer la largeur du fossé, ce qui nous permettra par la suite de le combler, nous avons demandé à Dominique Desanti de bien vouloir « descendre » en province et aller s'informer directement auprès d'une quarantaine de femmes, choisies dans deux départements, à la fois industriels et agricoles, sur la façon dont elles mènent et subissent leur vie.

Ce reportage n'a rien d'une étude complète sur la province. Il s'agit de quelques portraits individuels. Certaines s'y reconnaîtront peut-être. Ils permettront, en tout cas, de mieux dégager les grands traits de la condition féminine en 1961 (1).

« *ELLE a d'assez beaux yeux pour des yeux de province.* »

L'absurdité de ce vers du XVIII[e] siècle enchantait en moi la Parisienne élevée sur la colline de Chaillot, mariée à un provincial — sur la montagne Sainte-Geneviève. Entourée de parents et d'amis « montés » vers la capitale après la fin des études secondaires, je connais le poids des familles terriennes et des petites villes cérémonieuses où l'on trouve le temps de bien lire et de bien médire.

Mais, fière de Paris comme s'il m'appartenait, à moi qui n'y possède pas même un appartement — sur la demande de Madame Express — je suis descendue voir comment vivent les provinciales. Car on « descend » toujours en province, fût-ce à Lille, et on « monte » toujours à Paris, fût-ce d'Arras !

Je m'apprêtais donc à trouver les provinciales « différentes ». Tout livre digne de ce nom ne décrit-il pas la nostalgie de la provinciale pour Paris ?

J'imaginais trouver des femmes plus libres de leur temps et le passant à rêver des bords de la Seine, à s'occuper plus de leurs enfants, à entretenir des amitiés plus fécondes, à pratiquer mieux le sport, et la lecture avec plus d'assiduité. J'imaginais des femmes prisonnières, du qu'en-dira-t-on, préoccupées les unes des autres, coulant une existence au rythme alangui...

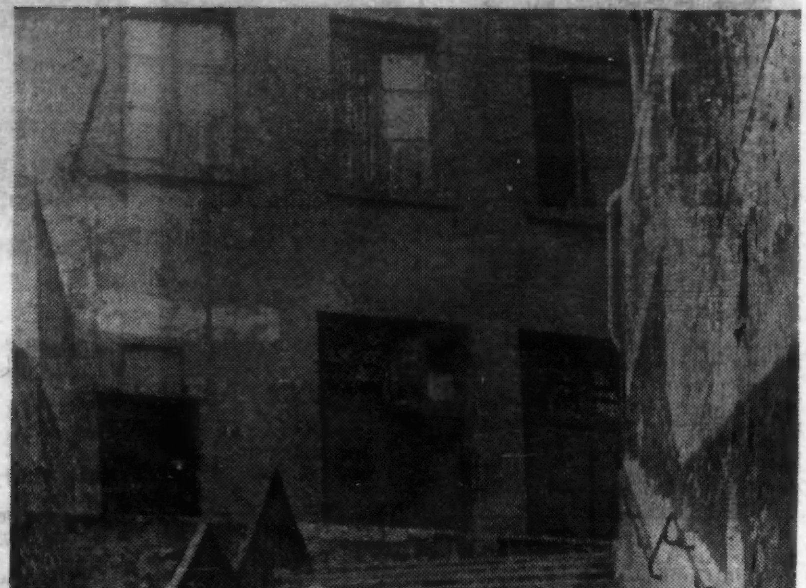
La réalité a démenti ce rêve : au cours de mon enquête, je me suis trouvée face à des femmes tout autant insérées dans le temps précipité, le mouvement de transformation de l'époque, que peuvent l'être des Parisiennes. A part moi, je les ai nommées les « femmes-pilotes ». Certaines provinciales, bien sûr, s'attardent encore dans la conservation de modes de vie et de pensées qui appartiennent déjà au passé et correspondaient à l'image que je m'en faisais. Mais est-ce seulement le fait de la province ? C'est ce que je me suis demandé, moi la Parisienne, en « remontant » vers ma ville : ne trouve-t-on pas dans la capitale des femmes qui sont aussi des « traditionnelles », qui continuent de respecter des principes lézardés et prennent le temps de vivre ? Mais est-ce vivre ?

Il me semble maintenant que c'est à vous, provinciales, Parisiennes, de vous reconnaître dans ces portraits, de les compléter et les rectifier s'il y a lieu et selon votre expérience. Voici la mienne :

La vie de château

Agathe de M... est restée la châtelaine. Elle a quatre enfants, dépense 300.000 francs par mois. Pas de loyer, mais une bonne et une voiture. La gare d'intérêt local est à 20 kilomètres de la propriété.

La famille d'Aghate est implantée dans la région depuis l'An Mil. Tous les hobereaux voisins sont plus ou moins parents ou alliés. Le beau-père vivait encore en touchant ses fermages dans son château refait « récemment » (au XVIII[e] siècle). Le mari d'Agathe, 43 ans, a délogé ses fermiers — en trois ans — et conduit lui-même son tracteur, aidé d'un maître-valet. Cent hectares, dont 70 de prés à bétail, 30 de « blé » et de betteraves fourragères. M... se tient dans l'étable quand les vaches vêlent. Il n'est pas mécontent du gouvernement : le



(Roustan.)

LA RUE SALLA A LYON.
« On monte toujours à Paris, fût-ce d'Arras. »

bœuf se vend bien. Il est constamment présent sur le domaine. Grand, large, rouge, gentilhomme campagnard à l'anglaise, comme il y en a de plus en plus en France depuis 15 ans. Il chasse beaucoup, voyage peu, parle moins encore.

Agathe, à 32 ans, en paraît 25. Quatre maternités et des repas soignés ont épargné sa ligne. Vêtue d'un ensemble de tricot acheté faubourg Saint-Honoré, elle a ce charme enjoué des manières que donnent les pensionnats bien cotés. Elle a été élevée à Sainte-Marie-de-Neuilly. Ses filles, 11 et 10 ans, sont internes dans un couvent du même genre et son fils, 8 ans, chez les Jésuites. Seul « bébé », qui a un an, vit au château.

— Sa naissance, bien sûr, a dérangé mes habitudes. Heureusement la petite bonne, fille d'un ancien fermier, est de toute confiance : je peux le laisser avec elle tant que je veux. Aussi ai-je accepté ce dernier enfant avec joie. D'ailleurs, sans enfants, il me semble que je n'aurais jamais été moi-même : j'en voulais dès l'adolescence.

— Les aînés sont en pension ?

— Oui, à partir d'un certain âge, comment les garder à la campagne ? On sacrifierait leur éducation...

Je suis arrivée chez Agathe avec un ancien admirateur. Introduits dans son boudoir sobrement Louis XVI, nous nous asseyons sur les jolis sièges parfaitement inconfortables.

Mon introducteur demande à Agathe de me raconter l'aventure des débuts de son mariage.

— Pourquoi me faire parler de ce temps ? Je suis heureuse d'avoir fait l'expérience ; je ne la recommencerais pour rien au monde. Mon mari et son frère exploitaient eux-même une ferme, plus au sud. Mon fiancé m'avait prévenue de l'existence qui m'attendait : mais on croit toujours qu'on vous décrit les choses en noir pour éprouver votre « cran ». Bref, je me suis trouvée, seule femme, entre mon mari, mon beau-frère et trois ouvriers. Je disais « mes hommes ». Les jours de grande presse, il fallait non seulement les nourrir, mais les aider aux champs. Un inconfort total. Singulier rodage pour une pensionnaire de Sainte-Marie-de-Neuilly ! Bah, 20 ans, c'est l'âge du camping et du sport difficile...

« Auteuil ? La province »

Elle a un rire ravissant, à peine un peu « voulu ».

— Mes journées maintenant ? Mais c'est affreux ! J'ai l'impression d'être un des nègres de mon frère autrefois, à Dakar, quand les Blancs voulaient connaître la vie des Noirs...

Mon introducteur, Parisien depuis un quart de siècle, ne recule pas devant le reniement.

— Si vous croyez que je ne me sens pas métis... Voilà la citadine tenue à distance ! Je me venge.

— Vous allez souvent à Paris ?

— Le plus possible, environ deux fois l'an. J'essaye d'arriver au moment des soldes des grandes maisons. La bousculade, le bruit ? Que voulez-vous, moi, je m'en amuse ! Pour moi, Paris, c'est entre l'Etoile et Saint-Philippe-du-Roule ; je descends à l'hôtel. Ma famille habite le fin fond d'Auteuil et Saint-Cloud, des quartiers incroyablement province. Avouez qu'ici je ne risque pas de me lasser ni de la foule ni du bruit...

Par la fenêtre à petits carreaux nous voyons tomber des flocons de neige gros comme dans les contes d'Andersen : nous sommes à 1.000 mètres d'altitude.

— Mes journées ? petit déjeuner au lit.. puisque je le peux, n'est-ce pas ? A 7 h. 30 : c'est l'heure de celui de mon mari et ensuite la bonne aurait trop de travail. Je participe aux travaux du ménage ; une seule domestique, avec cette grande maison et un enfant, n'est-ce pas !

Elle a l'expression et le ton de la bonne conscience : par-dessus ma tête, elle doit parler à toutes ses aïeules mieux servies. Sa belle-mère encore avait quatre domestiques.

— Ensuite, m'étant occupée de « bébé » et de moi, la matinée est passée. Si j'ai la voiture, je fais des

→

(1) Il y avait, au recensement de 1954, une population totale de 22.252.800 femmes en France, dont 3.424.340 à Paris. Sur le total national, 6.646.300 femmes travaillent, tant à la ville qu'aux champs.

courses ; la boulangerie est à 2 km, le bourg à 15. Autrefois j'y allais beaucoup, on se rejoignait entre amis de la région pour boire un verre à l'auberge. Maintenant je deviens paresseuse, téléphone mes commandes et demande à mon mari de les rapporter s'il va au marché du bétail.

— Et le sport ?

— Ici, c'est le cheval et la chasse ; moi, j'ai un peu abandonné. J'adore voyager, même seule, surtout seule. Je reste tant que j'ai un centime. Mais je me contente toujours de l'argent alloué.

— Faites-vous la cuisine ?

— Je sais la faire : la petite bonne a très bien appris. Je trouve inhospitalier de ne rien offrir de bon à ceux qu'on invite et, à la campagne, on s'invite beaucoup. Mais j'aime pouvoir ne pas les voir un certain temps. A midi, nous déjeunons rapidement quand nous sommes seuls. Le soir aussi : il y a les informations à 20 h. 15. Elle hausse une épaule ; ce besoin « d'informations » doit être une idée, pour elle bizarre, de son mari.

Un symbole : le coiffeur

La température glaciale de l'immense maison où la chaudière du chauffage central n'est pas allumée et où le grand salon XVIIIe éclairé par des baies parallèles est plus froid que le parc m'explique la rapidité des repas : le boudoir est agréablement tiède. Un certain inconfort semble ici faire partie du décor.

— Mes après-midi ? Puisque la bonne à son jour de congé hebdomadaire je trouve que j'ai bien droit à deux ou trois après-midi en ville. Non ? D'abord si je trouve absurde de mettre 60.000 à 80.000 francs dans une robe, j'aime aller une fois par semaine chez le coiffeur.

— Mais si, le jour où vous avez rendez-vous, votre mari a subitement besoin de la voiture ?

Son sourire me montre que le « coiffeur » est ici un symbole.

— Eh bien ! je téléphone que je viendrai le lendemain.

Décidément le téléphone n'a pas dans les romans la place qui lui est due. Plus tard, je devais apprendre combien l'usage de la voiture représentait de conflits conjugaux.

— Quand je reste ici ? Mon électrophone : nous échangeons des disques avec des amis. Je brode, même la lingerie : les chemises de nuit, c'est si important. Je « bouquine » beaucoup.

Du coin de l'œil elle surveille l'effet de ce « bouquiner », hardiesse de pensionnaire c o n s e r v é e depuis Neuilly.

— En ce moment je lis « Le Guépard » : merveilleux. Et « Les Centurions » de Larteguy : c'est si vrai. Françoise Sagan ? J'ai aimé le premier, ensuite, c'est devenu banal. Elle montre mal les hommes. Pour un homme, la profession compte pour 80 %, la femme, si elle compte, pour 20 % pas plus. Vous ne pensez pas ?

— Pour beaucoup de femmes aussi, le travail joue un rôle essentiel.

Elle réfléchit, sincèrement surprise ; avec un air d'écolière studieuse.

— La femme ? N'est-elle pas toujours tributaire de l'homme ?

— Pas toujours, pas nécessairement...

Elle lève les sourcils, parle d'un dispensaire qu'elle avait songé à fonder au village : la venue de bébé l'a détournée de ce souci.

L'argent ou la campagne

Nous parlons des nombreuses visites qu'on se fait à la campagne : leur plus proche voisin, un cousin germain, habite à 1.500 mètres.

— Les milieux sont-ils aussi fermés qu'autrefois ?

— Oh non ! tenez, j'ai invité l'autre jour le quincaillier à déjeuner. Résultat : ma cheminée est enfin replâtrée. Mon mari chasse souvent avec des gens très simples ; pourquoi pas, s'ils sont bons fusils.

J'abandonne. Elle me confie, l'air soudain intéressé, tendu :

— Il faut avoir un but dans la vie. En dehors de son idéal religieux, je veux dire. Un but temporel.

J'attends l'ouverture sur l'humain, la révélation de quelque chose qui vibrerait chez cette piaffante pouliche de sang. J'obtiens :

— La vie devient ce qu'on veut en faire. J'arriverai à mes fins : un appartement dans le Midi pour y vivre la moitié de l'année et revenir ici juste pour les travaux. J'ai d'abord pensé à Paris. Mais combien faut-il à un couple avec quatre enfants pour y vivre ?

Exprès, je calcule au plus juste :

— Trois cent mille francs sans sorties, ni voyages.

— C'est à peu près ce que nous dépensons ici avec les pensions si chères des enfants. Alors non. Vivre étroitement à Paris, ce n'est pas supportable. Trop de tentations, de spectacles, de possibilités d'amusement. Vivre pour se priver, se refuser les choses, n'a aucun sens. Et je détesterais habiter une petite ville où les gens vous regardent entrer et sortir. Paris avec beaucoup d'argent. Ou la campagne. Ce sont les seuls endroits où l'on préserve sa liberté.

Je pars, disant à mon introducteur :

— D'après vos récits, j'attendais une pur-sang ruant des quatre fers dans le conformisme imposé. Je trouve une sage adaptée qui a réduit sa révolte à un diplomatique aménagement de la loi du milieu...

— *En dix ans*, dit-il, *le milieu a eu raison d'elle. Une cousine à elle s'est échappée par le travail.*

« Mais Agathe, avec son enthousiasme non blasé par la vie parisienne, Agathe avec la voiture à la porte, le téléphone dans sa chambre, une salle de bains, les nouvelles à la radio et un électrophone, reste la « dame du château », « tributaire de l'homme », c'est-à-dire, malgré les ruses et les détours, une « dépendante ».

Dernière surprise : perdue en pleins champs, Agathe ne possède ni ne désire la télévision.

A Paris, le mari d'Agathe serait — grâce à sa particule — démarcheur dans une banque ou agent d'assurances. Elle se sentirait « déclassée ». A M... elle demeure la châtelaine.

« Alors quoi ? Christiane Rastignac ? »

« Je voudrais m'essayer. »

« Paris ? Oh ! non »

Mme Harry-Dufour, dans sa grande ville, règne sur un petit milieu. Elle a un valet de chambre, une cuisinière, un hôtel particulier et deux voitures.

C'est ma deuxième « traditionnelle ». Elle habite une capitale du textile français, ville historique et en plein essor, dans une avenue peuplée d'industriels ayant réussi ; son mari, chef d'entreprise prospère, au plus commun des noms français, accola un diminutif britannique comme les négociants en vins bordelais de Mauriac. Mettons : Harry-Dufour.

Un valet en gants blancs nous introduit dans un [...] XVIIIe siècle n'e[...] humanisé. Ici, des[...] canapé, des table[...] de se vautrer [...] rêve. C'est l'ava[...] acquis, et non h[...]

Il fait chaud, [...] Mme Harry-Dufou[...] la quarantaine, [...] jolie femme.

— Mais que [...] vous dise ? Je [...] sant. Vraiment, [...] donne des ordres [...] la cuisinière.. [...] courses moi-même [...] marché sur le qu[...]

Une femme [...] même ville me [...] *marché du quai, [...] salon ! Nous avon[...] danités de dame[...]*

« Mon fils, 17 [...] dans un collège [...] ici, ses fréquent[...] taient ; là-haut, le[...] de lui. Mes filles [...] naires au Sacré-C[...] amies avec moi ! [...] vre pas leurs lett[...] une par erreur [...] Généralement, elle[...] correspondance [...] ont 16 et 14 ans [...] leur âge. Non, [...] encore ; elles ne [...]

Un h[...]

— Et si l'aîn[...] Après tout, à 16 [...]

— Je refuserai[...] jeune ; je tiens [...] droit à une ou [...] an.

— A quel âge [...]

— Beaucoup [...] ans. C'était très d[...] était mort, j'avais [...] modeste, ma mè[...] n'ai pas fait d'é[...]

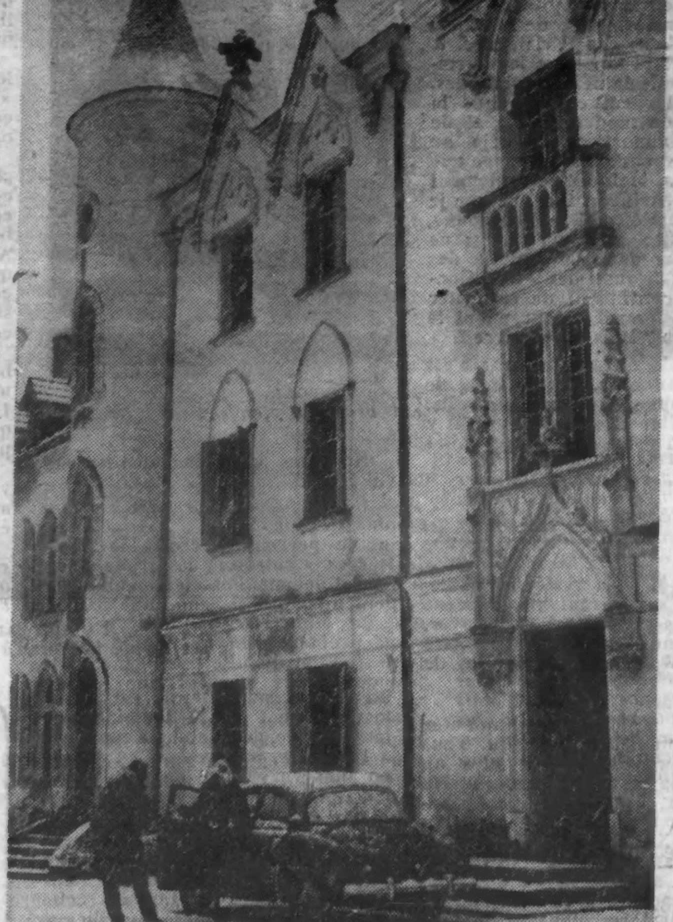
Un temps, puis [...] un gentil demi-[...]

« Et puis j'ai ép[...] tuné.

— Vous faites [...] je crois.

— Pas tellement. [...] golf, mais moins [...] belle saison, je [...] en fin d'après-mi[...] sons un mois à l'[...] nous allons faire [...] Le dimanche, nou[...] nos filles aux co[...] la région. Evidem[...] ments du retour, [...] n'ont rien à voir [...]

« L'après-midi [...] se donne rendez-[...] traîne. Le soir [...] un verre avec de[...] eux au bistrot p[...]



LA GENTILHOMMIÈRE D'AGATHE DE M...
« J'ai invité l'autre jour le quincaillier à déjeuner. »

Christiane R..., 21 ans, institutrice suppléante.
« Vous me trouvez province ? »

« Ce que j'attends, ne se trouve qu'à Paris. »

les uns ou les autres, souvent ici, pour faire un bridge. Ou bien on va au cinéma. Pas tant voir tel film que pour aller au cinéma...

— Y a-t-il un film que vous ayez aimé dernièrement ?

— *Oui, mais personne ne l'aime autour de moi : « Moderato Cantabile ».*

Elle a un charmant rire d'excuse comme si elle s'était trahie, elle, sa nostalgie, son rêve.

« Les livres ? Oui, je lis pas mal, conseillée par la bibliothécaire du cabinet de lecture. Sagan ? C'est toujours un peu pareil. Simone de Beauvoir ? Oui. Je me rappelle toujours si mal les noms d'auteur. C'était d'elle « Les Mémoires d'une jeune fille » ? J'ai bien aimé... Je lis « Justine » : dur d'y entrer, mais après on y est bien. « La Fête » de Vailland... Vous savez, je ne suis pas une intellectuelle.

— Et Paris ?

— *J'y vais souvent : je m'y habille. Mes filles aussi. Comment, vous aimez ce qu'il y a dans nos vitrines ? Mais à Paris pour le même prix il y a plus de choses, et plus belles ! Enfin, remarquez, c'est peut-être un snobisme. A Paris nous allons beaucoup au spectacle...*

Le salon de Mme Harry-Dufour.
« Je ne fais rien d'intéressant, vraiment rien !... »

Une note bovaryque

Phénomène bizarre, mais assez répandu, il existe dans la ville un centre d'art dramatique, Mme Harry-Dufour est allée voir son spectacle... à Paris. Sans doute parce que les soirées parisiennes sont prévues pour les spectacles, ou parce que nul n'est prophète en son pays ?

— *Vivre à Paris ? Oh ! non ; c'est trop usant. Il me semble que les femmes y vieillissent plus vite ; c'est loin de tout pour le sport...*

Je prends congé ; nous parlons encore des enfants :

— *En grandissant ils vous échappent. C'est ainsi. Si mes amies parisiennes ont de moins bons rapports avec leurs filles que moi ? Je ne vois pas. Pour les enfants, on ne peut qu'être philosophe... Presque fataliste...*

— Ne l'êtes vous pas ausi envers la vie ?

— *Comment la prendre, sinon comme elle vient ?*

Sur le perron, je croise le mari. L'air très « patron », les traits durs, le regard défiant. J'essaie de composer le personnage de la jeune fille pauvre que fut Mme Harry-Dufour, ce mariage probablement qualifié d' « inespéré ». Elle dispose visiblement de beaucoup plus d'argent que les diverses Agathe de M... Mais c'est sur elles, les « filles bien nées », qu'elle règle à coup sûr son comportement, son ameublement (en partie venu de leurs châteaux), les institutions où sont élevés ses enfants. Dans la ville, Mme Harry-Dufour tient son rang, les yeux fixés sur le rang, immédiatement supérieur, des familles à particule qui n'ont pas besoin de débanaliser leur nom avec un prénom. Et dans cette vie soumise aux normes des villégiatures « où l'on va », des spectacles « que l'on voit », des livres « qu'il faut avoir lus », la note discordante, bovaryque et désenchantée de son goût pour un film incompris par son milieu : « Moderato Cantabile ». L'histoire d'une bourgeoise richement mariée qu'attire la vie des gens ordinaires, les vies où se passent des choses nommées la passion, la folie et la mort.

Dans cette grande ville, elle règne sur un petit milieu. A Paris, les rues d'Auteuil, de Passy, des alentours du Bois regorgent de Harry-Dufour. Elle ne serait plus un point de mire. Elle se fondrait dans l'anonymat.

La joie de vivre

Christiane R..., 21 ans, est une jeune mariée. Elle dispose de 100.000 francs pour deux, paie 20.000 francs de loyer. Paris est à 8.000 francs par le rapide.

« Qu'a donc de traditionnel cette institutrice suppléante, cette mariée de 15 jours qui rêve de devenir réalisateur de film à l'I.D.H.E.C. ? », m'a-t-on demandé.

Christiane, c'est vrai, pourrait facilement entrer dans la catégorie des « femmes-pilotes » puisqu'elle veut conquérir une profession où les femmes sont encore minoritaires.

Elle demeure traditionnelle par son rêve de « Paris soleil de la culture », ce quelque chose qui l'apparente, elle, enthousiaste et sans calcul, aux Rubempré, aux Rastignac de Balzac. Avec, signe des temps, la différence qu'elle est femme et veut pourtant conquérir la capitale non par les salons ou le mariage, mais par un concours scolaire.

Je la trouve, avec son jeune mari, beau comédien qui va partir à l'armée en mars, dans un meublé, type 1900, tout en haut d'une maison du quartier autrefois aristocratiquement poussiéreux de la ville.

Ils débordent tous deux de joie de vivre, de force, de naïve ouverture aux idées, aux dévouements, aux êtres.

— *Je suis cette année institutrice suppléante. L'an dernier, j'ai été reçue à l'écrit de l'I.D.H.E.C., collée à l'oral ; les provinciaux y réussissent rarement : forcément, nous avons si peu de culture cinématographique, ici, sans cinémathèque. Songez que je n'ai même pas encore vu « L'Avventura » !*

A chaque tournant de phrase, elle regarde son jeune mari à la tête de pâtre grec.

— *Pour le théâtre aussi, les débouchés sont faibles en province. Moins de concurrence ? Certes, mais tellement moins d'occasions aussi. J'ai tenté de jouer, moi aussi. Je ne dois pas être faite pour ça. Et même dans les plus cotés des centres d'art dramatique de province, peu à peu, à mesure que vient la renommée, priorité est donnée à des comédiens qui ne sont pas du cru.*

— Vous en êtes, du cru ?

— *Vous savez que dans cette ville on « en est » après la troisième génération ? J'en « suis ». Mon père a une petite entreprise de bâtiment ; ma mère enseigne dans une école commerciale. S'ils approuvent le métier que j'ai choisi ? Comme pour mon mariage, ils m'ont laissée libre, m'ont fait confiance. Mes parents font partie d'une petite Eglise, le « culte antoiniste » ; ils sont presque mystiques et croient que chacun doit suivre sa vocation. Ils trouvaient mon mariage déraisonnable avant les trois ans de service militaire, et l'Algérie. Maintenant que c'est fait, ils adorent mon mari.*

Rayonnants, ils se regardent l'un, l'autre.

— Vous vous connaissez depuis longtemps ?

— *Oui, dans un groupe de jeunes qui s'intéressaient au théâtre, au cinéma, au centre d'art dramatique. Il y a un an, nous avons commencé à sortir ensemble. Cet été, nous sommes partis en vacances tous les deux. Moi je l'ai dit à ma famille ; lui l'a caché à la sienne : elle en aurait été choquée : ils sont d'une petite ville.*

Le même morceau de rue

Ce renversement de la situation habituelle les amuse aux éclats.

— Les étudiantes, ici, forment des groupes avec des étudiants ?

— *Oui, mais les facultés sont dispersées ; nous manquons d'un vrai Quartier Latin. C'est sur le même bout de trottoir de l'éternelle rue centrale que tous les soirs à six heures on voit les mêmes têtes arpenter le même morceau de rue.*

— Au Quartier Latin aussi, les étudiants « font le Boul' Mich' » toujours sur le même trottoir.

Ils secouent la tête, refusant de laisser détruire leur mythe qu'à Paris, tout est, toujours, beaucoup mieux.

— *Mon rêve, c'est l'I.D.H.E.C. et du travail à Paris. Je sais, pour les 20.000 francs que nous coûte le « deux pièces, cuisine », je n'aurai pas une chambre d'hôtel. Bon. Je mangerai au restaurant universitaire. Ce que j'attends de la vie ne se trouve qu'à Paris : là seulement une vie de créateur peut prendre un sens. Je voudrais au moins essayer. M'essayer.*

— Alors quoi ? Christiane Rastignac ? « A nous deux Paris » ?

— *Vous me trouvez province ?* (Ils rient en se regardant.) *Dans un certain sens, oui.*

Nous sortons. Pessimiste, le photographe, philosophe : « *Vous vous rendez compte : pour lui l'Armée et l'Algérie et pour elle, si elle réussit, Paris ! Comment se retrouveront-ils dans trois ans ?* »

Je me dis avec surprise que la moins conformiste de mes trois « demi-traditionnelles » était la seule à dire encore : « *Je ne peux vivre qu'à Paris.* » Est-ce un snobisme pour la hobereaute et la grande bourgeoise citadine ? A Paris elles n'accordent plus que le rang de fournisseur ou de lieu de plaisir.

DOMINIQUE DESANTI.

La semaine prochaine :

Arlette Z., mari plombier, 40 ans, 3 filles, tient son ménage, s'occupe de son mari, de ses enfants, lit des magazines. Mais elle ne sort jamais.

RECETTES

● CORDON BLANC

Filets de limande à la charentaise

4 limandes (16 fillets).
8 canapés de pain de mie.
2 cuillerées à bouche de farine.
1 petit verre de cognac.
100 gr. de beurre.
Sel, poivre, noix muscade.

Lavez les filets de limande, passez-les dans le cognac et flambez-les. Ensuite roulez-les dans la farine, puis jetez-les dans la poêle, dans le beurre très chaud. Salez, poivrez, ajoutez une pincée de noix muscade. Posez deux filets, sur chaque tranche de mie de pain préalablement passée au beurre chaud sur les deux faces.

● CORDON BLEU

Gâteau de pommes de terre

800 gr. de pommes de terre.
150 gr. de gruyère râpé.
50 gr. de beurre.
Sel, poivre.

Vous pelez les pommes de terre et vous les coupez en rondelles minces.

Vous tapissez avec du gruyère râpé le fond d'une cocotte, vous mettez quelques noisettes de beurre, puis une couche de pommes de terre, sel, poivre, une couche de gruyère râpé, une couche de pommes de terre et ainsi de suite. Terminez par une couche de pommes de terre.

Couvrez la cocotte et faites cuire à feu modéré pendant environ 40 minutes. Renversez sur un plat. Vous avez un gâteau doré et onctueux.

SUZANNE ET HENRIETTE.

FEMMES

Jackie à la Maison Blanche

● ***Une jeune Américaine de 31 ans devient une institution nationale.***

CETTE semaine, suivie de ses deux enfants, de son mobilier Louis XV et d'un fort fumet de cuisine française (senteur à la fois diabolique et troublante aux narines américaines), est entrée à la Maison Blanche (Washington) une jeune femme de trente et un ans, presque aussi célèbre que si elle avait accompli le premier voyage dans la Lune : Jacqueline Bouvier-Kennedy, dite « Jackie ».

— Il y a déjà eu des présidents des Etats-Unis, et par conséquent des présidentes, mais Jacqueline Kennedy entre en scène à une période où jamais la curiosité pour les faits et gestes des célébrités — particulièrement lorsqu'elles sont femmes — n'a été autant entretenue et comblée par la presse, la radio et la télévision. Nous connaissons des phénomènes analogues : Brigitte Bardot, Farah Diba, la princesse Margaret, Grace de Monaco. Mais en quelques mois, Jacqueline Kennedy a déjà été tournée et retournée du bout de la plume de centaines de journalistes, et considérée sous la loupe magnifiante de milliers de caméras, comme chacune de ces dames au meilleur moment de leur gloire. D'elle, un Américain moyennement intéressé à la vie nationale sait à peu près tout.

— Qu'elle est née le 28 juillet 1929 au « South Hospital » de Long Island de parents catholiques, républicains, « socialement irréprochables », descendants d'une famille française, les Bouvier, dont 24 membres se rendirent en Amérique pour lutter aux côtés de La Fayette dans la guerre américaine pour l'indépendance et qui tous repartirent avec lui pour l'Europe, moins un : Michel Bouvier, lequel vint s'installer à Philadelphie en 1814, où il fit fortune comme importateur.

(Holmes.)

JACQUELINE KENNEDY.
« Il faudrait que mes dessous soient en zibeline... »

« L'Orchidée noire »

— Qu'entre ce pionnier et l'apparition de Jacqueline, il y eut quelques autres Bouvier célèbres : l'un fit un discours au moment de l'inauguration du splendide « George Washington Bridge » qui, depuis lors, n'est plus nommé dans la famille Bouvier que « notre pont ». Un autre, financier à New York, au teint perpétuellement bronzé, était connu sous les sobriquets divers de « Black Jack », « L'Orchidée noire » ou « le Sheik »...

On sait surtout que Jacqueline eut une enfance luxueuse dans un appartement de Park Avenue (l'avenue Foch de New York) où elle entretenait des lapins apprivoisés dans la baignoire.

— Elle monta sur un poney à six ans, participa à des concours hippiques à douze, dansa au Plazza et au San-Régis à seize, passa deux ans à Vassar (l'université américaine pour filles de milliardaires), vint à Paris suivre quelques cours en Sorbonne...

— On sait — du moins ses connaissances l'affirment-elles désormais — qu'elle était aussi intelligente que belle, et croyait utile, délicate ruse féminine, de le dissimuler en jouant les naïves. « *Une fois*, dit un ancien flirt, *je l'ai emmenée au football et elle m'a demandé : « Mais pourquoi donnent-ils des coups de pied dans le ballon ? » Je lui ai répondu : « Allons, Jackie, pas d'histoires... » Elle en savait probablement plus que moi sur le jeu !* »

— Le magazine « Time » a fait d'elle la semaine dernière un portrait qui trahit un certain respect pour le luxe qui entoura cette adolescence dorée : « *Des valets de chambre à la voix feutrée glissaient sur des moquettes lie de vin, tandis que la télévision se trouvait reléguée dans un minuscule emplacement en retrait de la cheminée...* » Ce ne sont pas là manières de petit-bourgeois ! Manifestement, Jacqueline Kennedy appartient à un autre niveau social que ces bonnes Mrs Truman et Eisenhower, et même que Mrs Roosevelt. On ne lui en veut pas, en Amérique on n'en veut à personne d'être riche, mais ce qu'on ne pardonne pas aux gens, c'est de ne pas avoir les goûts des autres.

Surtout lorsqu'il s'agit de la « First Lady », une personne que toutes les femmes américaines vont rêver d'imiter. Jacqueline Kennedy a déjà fait quelques concessions : renoncé à s'habiller à Paris tout le temps que durera le mandat de son mari. Déjà elle avait consenti, pour lui plaire à lui, à apprendre le golf (sport populaire) alors qu'elle ne pratiquait que le tennis, et à boire un cocktail avant le dîner. (Elle préfère les vins français, bien sûr...). Mes ses goûts littéraires continuent d'inquiéter : de Colette à Jack Kerouac (chef de file de la « Beat Generation », mouvement littéraire antisocial). Et à une question posée par le magazine « Vogue » : « *Citez trois grands hommes du passé que vous aimeriez rencontrer* », elle aurait répondu : *Baudelaire, Oscar Wilde et Diaghilev !*

Jamais de vison

Sa façon de s'habiller n'est pas non plus assez conventionnelle : elle n'a jamais porté de vison, or comme elle en a les moyens, c'est probablement parce qu'elle le dédaigne ; ce qui, dans un pays où l'accession au vison, comme ici à la Légion d'honneur, est une dignité nationale, ne peut que troubler.

Jacqueline Kennedy a conscience de cette situation « exposée » : « *J'ai le sentiment d'être devenue propriété nationale* ». Elle sait qu'elle va être disséquée et coupée en deux : d'un côté ce qui est copiable, de l'autre ce qui ne l'est pas...

Son aspect physique, par exemple, entre dans la catégorie des traits de sa personne tout de suite adoptés : déjà des milliers d'Américaines font exagérément, comme elle, gonfler leur coiffure. D'ailleurs, une assemblée de coiffeurs réunie en comité a très sérieusement conclu que sa coiffure ne lui allait pas, diminuant excessivement son visage. On cherche, pour les magazines, des mannequins qui lui ressemblent, l'un, dont c'est le cas et qui était sur le retour, a déclaré qu'elle se sentait repartie pour une nouvelle carrière d'au moins quatre ans...

En fait, l'Amérique n'est pas l'Angleterre, et la famille présidentielle ne se trouve pas soumise, comme la famille régnante, aux impératifs immémoriaux du protocole. Jacqueline Kennedy peut innover : à condition que cela plaise, que ce ne soit pas trop « exotique ».

Toutes ses initiatives, ses façons d'agir seront pesées, analysées, surveillées, commentées, et on ne se gênera pas pour le lui dire. Cela a déjà commencé pendant la période électorale au cours de la fameuse émission de télévision : « *Thé avec Mrs Kennedy* ». Déjà la guerre était ouverte. Tantôt Jacqueline attaquait : lorsqu'on l'accusa, ainsi que sa belle-mère, de dépenser 30.000 dollars par an pour sa lingerie, elle eut cette réponse audacieuse à la Marilyn Monroe : « *Il faudrait que mes dessous soient en zibeline !* » Tantôt elle se réfugie dans la tactique de sa jeunesse : jouer les innocentes. « *Que pensez-vous de Quemoy et Matsu, Mrs Kennedy ?* » « *Il est préférable de poser cette question-là à Jack* (1), *il en sait plus long que moi là-dessus et il sait bien mieux l'expliquer...* »

Entre Dufy et Grand Ma Moses

Mais à partir de cette semaine un nouvel épisode de la bataille s'amorce : Jacqueline Kennedy occupe la Maison Blanche. Comment va-t-elle s'en tirer ? Mamie Eisenhower n'avait pratiquement rien touché, se contentant de faire repeindre en vert les murs de sa chambre, pour mettre en valeur ses meubles roses... On sait déjà que Jacqueline Kennedy, fervente de peinture (elle fait elle-même des peintures naïves, compromis entre Dufy et Grand Ma Moses), entend se faire prêter des tableaux par les musées nationaux. Très bien, et ensuite ? Y aura-t-il des plats français à la Maison Blanche, le vin rouge va-t-il couler à flots ? Là-dessus, il n'est pas question de laisser la parole à Jack : c'est à Jacqueline toute seule de jouer.

Et l'Amérique — voire le monde entier — regarde.

(1) Diminutif familier de John, son mari.

NOUVEAU
BRUMAIRE un atomiseur indéfiniment rechargeable
Marcel Franck

C. T. (Courbe Thermique) Dr Sacha Geller
La température, guide de la femme
COLL. MAPPEMONDE
Une méthode sûre de régulation des naissances qui concilie la liberté de l'individu et les impératifs de la morale.
1 vol. 7.80 NF
dans toutes les librairies et Editions Julliard, 30, rue de l'Université - Paris 7e

CHANEL A TRAVERS LES AGES

vue par TIM

Vendredi 27 à 15 h. 30, Chanel clôturera la semaine des collections haute-couture pour le printemps 1961. Depuis des années, au centre de la mode, en marge de la mode, Coco Chanel présente, et impose, au monde entier une femme toujours pareille et chaque fois différente. Séduit par le style Chanel, Tim a voulu le confronter à l'éternel féminin. Voici Nefertiti, la Vénus de Milo, celle de Botticelli, la Source d'Ingres, Gabrielle d'Estrées et sa sœur (Ecole de Fontainebleau), une femme de Giacometti et un modèle de Picasso, habillées — grâce à Tim — par Chanel.

LES SOLDES

MEN SPORT
avant fermeture
pour travaux
valent un détour
MEN SPORT
hommes et dames
16 rue de Sèvres LIT 20-21
Parking gratuit, garage de l'Abbaye
30 bd Raspail

ONGLES AMÉRICAINS
Faux ongles
fins, résistants, incolores,
faciles à poser et à vernir.
Facilitent la repousse.
EN VENTE PARTOUT
Ongles et colle 6 NF.
Dissolvant surgras pour vernis 2,10 NF.
Docteur ARION
33 Faubourg Montmartre PARIS.

PLEINS ET VIDES

LES hommes du XXe siècle sont de curieux personnages : ils admirent les cathédrales gothiques et rêvent de vivre dans un immeuble de Le Corbusier.

Qu'il s'agisse des nouveaux bâtiments de Brasilia, du palais de l'U.N.E.S.C.O. ou de celui de la Défense, il est évident qu'un style est né. Il « marquera » comme ont marqué les styles des grandes époques architecturales.

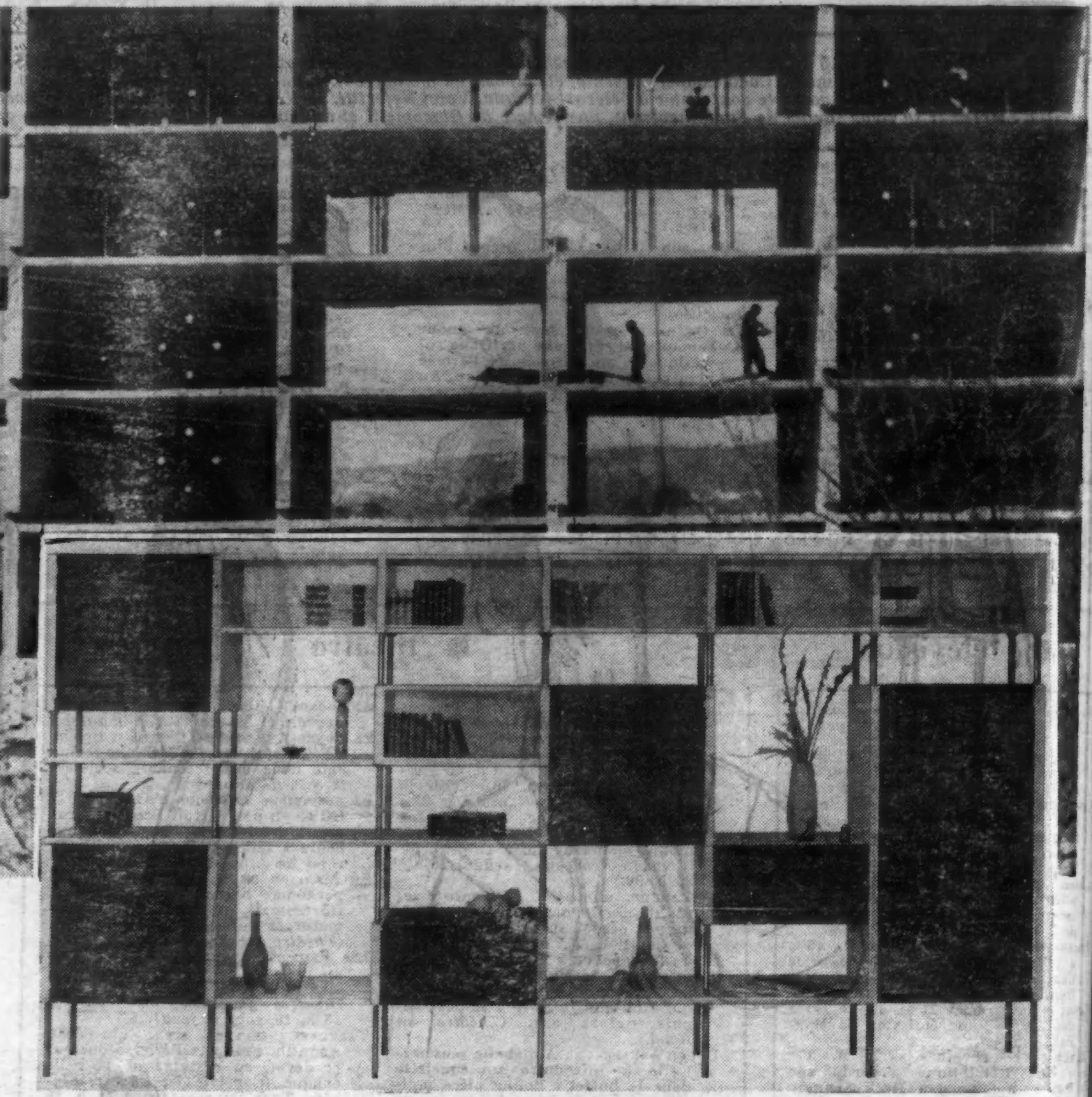
Comme ces derniers, il consacre une place importante *au vide* : à travers les colonnes des temples grecs, les arcs gothiques et les façades de verre des palais modernes, la lumière passe et allège l'édifice.

L'architecture contemporaine fait naître une esthétique nouvelle à partir d'un souci d'adaptation fonctionnelle à l'homme.

En quelques années, des méthodes de construction se sont complètement transformées. Les architectes semblent n'avoir plus qu'un but : préserver de l'espace, on pourrait presque dire construire « du vide ». Il y a trente an, on construisait des murs de façade, puis on y pratiquait des ouvertures. Aujourd'hui, on « bâtit » des ouvertures, puis on leur donne des cadres. Il suffit de regarder un immeuble en construction pour s'en convaincre. Le système dit « en ruche d'abeilles » s'est généralisé.

L'art mobilier suit peu à peu cette évolution de l'art architectural, mais la révolution réelle reste encore à accomplir. Poser, comme le faisaient nos grand-mères, un buffet ou une desserte dans une salle de séjour tout en longueur devient une hérésie (même si ce buffet ou cette desserte prennent des allures modernes).

Et pourtant il faut bien trouver une place pour la vaisselle, l'argenterie, le linge, etc.



(Marquis.)

ARCHITECTURE ET AMEUBLEMENT FONCTIONNELS.
Une esthétique nouvelle est née.

Adopter ou adapter

La première solution est entre les mains des constructeurs. Elle consiste à ménager des placards dans les murs. Mais cette solution (qui n'est valable qu'au stade de la construction) n'en est finalement pas une. Si elle permet de résoudre (partiellement) le problème rangement, elle ne permet pas de venir à bout du problème « ameublement » considéré sous son aspect « décoration ». Imagine-t-on une pièce aux murs dénudés comme ceux d'une cellule ?

Depuis cinquante ans déjà, les Etats-Unis ont résolu le problème en créant les meubles par éléments.

La formule a mis assez longtemps à nous parvenir, maintenant elle est adoptée par beaucoup de Français. Mais les Européens en général et les Français en particulier ont une manière bien à eux « d'adopter » les découvertes. En fait, ils les « adaptent ». Non pas tant à un *usage* européen, mais à un *goût*.

C'est ainsi qu'un fabricant français de meubles par éléments a adopté l'esprit des méthodes américaines quant aux principes mêmes de rangement, puis s'est tourné vers l'art moderne et surtout vers l'architecture.

Suivant l'exemple des bâtisseurs de temples grecs, de cathédrales gothiques ou... de cités radieuses, il a réservé une grande place *au vide*.

Ces éléments (les éléments ROCHEBRUNE) sont donc actuellement les seuls à être parfaitement fonctionnels dans leur utilisation et leur aspect :

Une certaine science

● *Matériellement* : ils rendent possibles toutes les formules de rangement. A partir de quatre éléments de base : la penderie - la librairie (ou tiroirs) - le bl. . rangement (équipé en bar, discothèque ou secrétaire) et l'étagère, un nombre infini de combinaisons peut être obtenu. Le système de montage est simple et permet de juxtaposer ou de superposer les éléments tout en conservant des espaces vides. Les ensembles obtenus sont à la fois légers, élégants et d'une solidité à toute épreuve.

● *Esthétiquement :* Les éléments ROCHEBRUNE s'intègrent parfaitement à n'importe quel intérieur, qu'il soit moderne ou ancien. Les vides qui allègent les compositions d'ensemble facilitent les effets décoratifs et permettent des réalisations très personnelles. Vos besoins, vos possibilités financières et votre goût dirigeront les opérations. A partir des quatre éléments standard, vous composerez :

● Une armoire de rangement et une penderie pour votre chambre à coucher.

● Un bar, une vitrine ou une discothèque pour votre salle de séjour.

● Un secrétaire, une bibliothèque ou un bureau pour votre coin de travail.

Vous pourrez les construire petit à petit, c'est-à-dire additionner ou soustraire des éléments selon l'évolution de vos besoins ou de vos possibilités financières. Vous pourrez aussi créer de grands ensembles couvrant tout un mur, séparant en deux une longue pièce, isolant un coin repas ou un coin salon (des éléments à double face sont prévus pour des ensembles en épis).

Pour vous aider dans l'expression de votre goût, il vous sera facile de faire appel à un guide qualifié. En effet, les compositions d'éléments ROCHEBRUNE, parce qu'elles ressemblent à des ensembles architecturaux, doivent être conçues avec une certaine science. Une science qui a ses principes et ses lois.

ROCHEBRUNE a donc décidé de mettre des spécialistes à la disposition du public en confiant l'animation de son « show-room » parisien (Magasins ROCHEBRUNE, 79, rue de Rennes et 74, boulevard Magenta) au bureau d'étude Gérard et Pierre. Ainsi, vous posséderez « tous les éléments » pour bien construire un meuble par éléments Rochebrune s'intégrant parfaitement au cadre qui vous entoure.

A ses clients « hors Paris », ROCHEBRUNE envoie la liste des dépositaires de province et une documentation détaillée. Il suffit d'en faire la demande en écrivant aux Eléments ROCHEBRUNE, B.P. 1010, PARIS (10e).

(Rapho.)

ENTRE LES COLONNES DES TEMPLES GRECS.

(Rapho.)

A TRAVERS LES ARCS GOTHIQUES.

La lumière passe et allège l'édifice.

Cette page spéciale d'annonce est présentée par les Eléments Rochebrune.

A voir, à écouter, à savoir

cinéma

NOUVEAU

Le Farceur : une famille à la Capra dans une comédie farfelue de Ph. de Broca. Jeune cinéma ou vieux théâtre ? (Voir la critique de Morvan Lebesque, p. 32.) (*Monte-Carlo, BAL.* 09-83.)

Les Garçons : des « Tricheurs », romains obsédés par l'argent. Faut-il prendre Bolognini au sérieux ? (Voir la critique de Morvan Lebesque, p. 33.) (*Normandie, ELY.* 41-18. *Rex, CEN.* 83-93.)

Ça s'est passé à Rome : un « Voleur de bicyclette » 1960, qui s'en prend au système avec une verve impitoyable. (*Paris, ELY.* 53-99.)

20.000 lieues sur la terre : aux quatre coins de l'U.R.S.S. avec Tatiana Samoilova, sous la conduite de Marcello Pagliero. (*Berlitz, RIC.* 60-33 ; *Wepler-Pathé, EUR.* 50-70.)

La Vérité : Clouzot fait passer Brigitte Bardot aux Assises. Le meilleur Clouzot et le meilleur Bardot. Mais, disent les « modernes », c'est du cinéma d'autrefois. (*Marivaux, RIC.* 83-90 ; *Colisée, ELY.* 29-46.)

Kamikaze : un montage d'actualités : le pendant japonais de « Mein Kampf », sinistre et grandiose. (*Capri, LOU.* 11-69 ; *George-V, BAL.* 41-46 ; *Cinémonde-Opéra, PRO.* 01-90.)

Le Héron blanc : l'histoire d'une geisha. Mais le véritable sujet est le décor. Un film pour l'œil. (*Studio de l'Etoile, ETO.* 19-93.)

La dame au petit chien : la Russie de Tchékov vue par un jeune Soviétique. Primé à Cannes. (*Pagode, INV.* 12-15.)

RECENT

Zazie dans le métro : le roman de Queneau adapté par Louis Malle. Une gageure tenue. (*Royal-Haussmann, PRO.* 47-55 ; *Atlas, MON.* 11-88.)

Tirez sur le pianiste : le second film de Truffaut, avec Aznavour. Désinvolte et déconcertant. Prix de la Nouvelle Critique. (*Ciné-Panthéon, ODE.* 15-04.)

Le Quarante et unième : un amour romantique entre une partisane soviétique et un officier de l'armée blanche pendant la Révolution. Au même programme : « Trois heures dix pour Yuma ». (*Floride, PRO.* 63-40.)

La chute d'un caïd : du prince de la « série B », Budd Boetticher, un petit « Scarface » qui réjouira les amateurs. (*Studio Parnasse, DAN.* 58-00.)

L'Homme qui en savait trop : un remake de Hitchcock par Hitchcock. Espionnage et suspense : un enfant sauvé par « Que sera sera ». (*Champollion, ODE.* 51-60.)

Règlement de comptes à O. K. Corral : Burt Lancaster et Kirk Douglas ennemis amis dans un très bon western de John Sturges. (*Cinéma Champs-Elysées, ELY.* 61-70.)

Les Sorcières de Salem : Simone Signoret et Yves Montand dans l'adaptation, faite par Sartre et Rouleau, de la pièce d'Arthur Miller. (*Mambo, MEN.* 98-53.)

La Porte de l'Enfer : un film du Japon médiéval aux superbes couleurs, grand prix du Festival de Cannes 1956. (*Saint-Lambert, LEC.* 91-68.)

ANCIEN

La splendeur des Amberson : 1942. Le deuxième film d'Orson Welles. (*Studio Publicis, BAL.* 76-23 ; *Plaza, OPE.* 74-55.)

Les Enfants du Paradis : 1945. Carné-Prévert sur le boulevard du Crime. (*Marbeuf, BAL.* 47-19.)

Les Portes de la Nuit : 1946. Le dernier Carné-Prévert. Des enfants qui s'aiment dans un univers vieilli mais encore touchant. (*Celtic, ODE.* 47-62.)

Madame de... : 1953. Danielle Darrieux, Charles Boyer et Vittorio de Sica admirablement dirigés par Max Ophüls dans une adaptation du roman de Louise de Vilmorin. (*Club, PRO.* 81-47.)

expositions

MODERNE

Dechanet : première grande exposition d'un jeune qui, hors des sentiers battus du réalisme et de l'abstraction, apparaît comme un des rares peintres originaux de sa génération. (*Galerie de Paris, 14, place François-1er.*)

Henri Goetz : il était déjà non figuratif en 1936. Cette nouvelle exposition confirme sa singularité : « abstrait », il peint dans l'esprit et avec le métier des maîtres anciens. (*Ariel, 1, avenue de Messine.*)

Dufour : comment, à partir de l'abstraction systématique, revenir à l'humain ? Expressionniste d'un nouveau genre, Dufour répond en partie à cette question dans ses dernières toiles. (*Pierre, 2, rue des Beaux-Arts.*)

Gillet : un tempérament classique malgré l'aspect « romantico-abstrait » de ses toiles. (*Galerie de France, 3, faubourg Saint-Honoré.*)

Korompay : héritier du « futurisme » italien, il a su maintenir cette tradition dans le mouvement de la peinture actuelle. Voir ses gravures aussi qui lui valurent le prix de la Biennale de Venise. (*Galerie Hautefeuille, 3, rue Hautefeuille.*)

Lapoujade : des dessins, gravures et pastels d'une grande liberté, mais dont la fantaisie n'exclut ni le « métier », ni la rigueur. (*La Hune, 170, bd Saint-Germain.*).

Towas : un nouveau venu d'Argentine. Beaucoup de fougue et de dons dans l'exercice du « lyrisme gestuel ». (*Belfond, 29, bd Raspail.*)

(Pour ces 7 expositions, voir page 34 la chronique de Jean-François Chabrun.)

Dubuffet : vingt ans de scandale et de « réalisme sarcastique ». (*Musée des Arts Décoratifs, 107, rue de Rivoli.*)

CLASSIQUE

Arts italiens du XVIIIe : un beau voyage à travers un siècle facile mais tourmenté, heureux mais déjà tragiquement moderne. (*Musée du Petit-Palais, jusqu'au 31 janvier.*)

Hokusai : pour le 200e anniversaire de sa mort, quelques œuvres parmi les plus importantes du « maître du mont Fuji ». (*Musée Guimet, place d'Iéna.*)

Gislebertus : des photographies grandeur nature nous permettent de mieux comprendre l'œuvre du « maître de la cathédrale d'Autun », le seul sculpteur roman dont nous connaissions le nom. (*Musée des Monuments français, place du Trocadéro.*)

télévision

Jeudi 26 janvier, à 21 h. 15 : numéro spécial : « Le mois du désespoir ». Les événements de novembre 1940 à février 1941 et le visage de la France occupée. Emission de Frédéric Rossif commentée par J. Perrot.

Vendredi 27 janvier, à 22 h. : « En direct de notre passé » ; rétrospective sur 25 ans de télévision française. Emission de Jean Thévenot, Bernard Gensous et Claude Dagues.

Samedi 28 janvier, à 20 h. 30 : « L'Histoire dépasse la fiction ». De l'assassinat de Henri IV aux intrigues de la cour de Louis XIII.

Dimanche 29 janvier, à 20 h. 45 : « L'Exécution », pièce de Maurice Cazeneuve d'après une nouvelle de Dominique Ponchardier.

Lundi 30 janvier, à 21 h. 30 : « Terre des Arts », une émission de Max-Pol Fouchet,

Mercredi 1er février, à 20 h. 30 : « Une République a perdu son Roi », hommage à Mack Sennett. Emission de Frédéric Rossif et François Chalais.

théâtre

Britannicus : on est plutôt à Byzance qu'à Rome, mais Robert Hirsch fait tout comprendre de Néron, monstre naissant. (*Comédie-Française, vendredi 27, mardi 31, à 20 h. 45 ; dimanche 29, à 14 h. 30.*) (Voir la critique de Robert Kanters, p. 33.)

Ruy Blas : Victor Hugo mis en scène par Raymond Rouleau. Une cérémonie pleine de faste et de goût. (*Comédie-Française, jeudi 26, à 20 h. 30.*)

Turcaret : une pièce grinçante d'actualité écrite par Lesage en 1708, un peu perdue sur le grand plateau de Chaillot. (*T.N.P. Chaillot.*)

Le Fleuve rouge : le métier des armes est-il possible quand on croit au prix de la vie humaine ? Une question que Jules Roy se pose depuis quinze ans. (*Théâtre en Rond.*)

Douce Annabelle : Annabelle réussira-t-elle à introduire un squelette dans le buffet ? Bonne pièce policière qui joue la règle du jeu et est jouée dans les règles. (*Ambigu.*)

Antigone : de Sophocle. Tout n'est qu'ordre et beauté. (*T.N.P.-Chaillot.*)

La Bonne Ame de Se-Tchouan : Brecht à l'état pur. Peut-on être une bonne âme dans une méchante société ? (*T.N.P. Récamier.*)

La résistible ascension d'Arturo Ui : Hitler vu par Bertolt Brecht, à travers l'histoire d'un gang des chouxfleurs à Chicago. Un des meilleurs rôles de J. Vilar. (*T.N.P.-Chaillot.*)

Le Mariage de M. Mississippi : une parabole baroque de Friedrich Dürrenmatt, un des très rares dramaturges européens d'aujourd'hui. (*Théâtre La Bruyère*).

Les Femmes Savantes : Molière joué au présent. Belise traverse les siècles grâce à Jacqueline Maillan. (*Bouffes Parisiens, le jeudi, à 15 h. 10, sauf le jeudi 26.*)

Tartuffe : mis en scène par Jean Anouilh. François Périer séducteur et dévot, en costume de la belle époque. (*Comédie des Champs-Elysées. Tous les samedis, à 14 h. 30 et les lundis, à 21 heures.*)

Galerie GAVEAU 45, rue La Boétie - ELY. 54-24
Les eaux-fortes de GOYA
4e ET DERNIER MOIS
Tous les jours, même dim., de 14 h. 30 à 19 heures

GALERIE MARCEL GUIOT
7, rue La Boétie - ANJ. 58-20
GUASTALLA
PEINTURES RECENTES
24 janvier - 18 février

GALERIE DE PARIS
14, place François-Ier - ELY. 82-20
Déchanet
Jusqu'au 14 février

GALERIE JEANNE BUCHER
9 ter, boulevard Montparnasse
PEHR
53, rue de Seine
AGUAYO - BYZANTIOS - CHELIMSKY
FIORINI - LOUTTRE - MIHAILOVITCH
MOSER - NALLARD

GALERIE PIERRE BELFOND
29, boulevard Raspail - PARIS (7e)
TOWAS
Peintures récentes - Jusqu'au 7 février 1961

GALERIE EUROPE
22, RUE DE SEINE (6e) - ODE. 44-75
DUBUFFET, FAUTRIER, KANDINSKY,
KLEE, LÉGER, LANSKOY, MATISSE,
MIRO, PICASSO, WOLS, WEICHBERGER

GALERIE LA ROUE
14, rue Grégoire-de-Tours
LEPPIEN
AQUARELLES

Galerie Dina VIERNY 36, rue Jacob, PARIS-VIe
NIKIFOR
du 30 décembre 1960 au 31 janvier 1961

LUCY KROHG
10 bis, place Saint-Augustin - LAB. 89-78
Du 31 janvier au 16 février
MADELEINE GUIBERTEAU

Galerie Art du Faubourg Etienne PEPIN
47, Faubourg-Saint-Honoré - ANJ. 05-66
LOPUSZNIAK - PEINTURES
Vern. jeudi 26 janvier à partir de 18 h.

GALERIE COARD
34, avenue Matignon
RASMUSSEN
ŒUVRES RECENTES
Du 18 janvier au 3 février

GALERIE ANDRE WEIL
BONAMY
26, avenue Matignon - ELY. 58-11

Galerie ARIEL
1, avenue de Messine (8e)
GOETZ
17 janvier - 4 février

La Liberté des mers

par
P. Reverdy
G. Braque
ET LIVRES ILLUSTRES RECENTS
GALERIE MAEGHT
13, RUE DE TÉHÉRAN, PARIS-VIII

MUSEE DES ARTS DECORATIFS
PAVILLON DE MARSAN - 107, rue de Rivoli
RÉTROSPECTIVE J. DUBUFFET
Tous les jours de 10 heures à 17 heures sauf mardi
Jusqu'au 25 février

Galerie de France
3, Faubourg-Saint-Honoré - PARIS (8e)
GILLET

GALERIE CHARPENTIER
ÉCOLE DE PARIS
1960
Clôture de l'Exposition le 29 janvier au soir
76, FG SAINT-HONORÉ, PARIS

2.200 m2 d'exposition
800 modèles
METAL et BOIS
Meubles AIGLE
51, rue VIVIENNE
PARIS 2e GUT.44.26.
Angle des boulevards
PARKING FACILE
AIGLE
Spécialiste des mobiliers de bureau, AIGLE apporte une solution à chaque problème.
Création nouvelle "AIGLON" ensembles décoratifs et fonctionnels

EUROPE AUTO
DANS LE NUMERO DE FEVRIER
3-4 CV RENAULT L'OPINION DE D. MERLIN
BANC D'ESSAI : RUSH A 5 PALIERS
SPORT, TECHNIQUE, TOURISME, ETC.
LE PÉRIODIQUE AUTOMOBILE EUROPÉEN, DANS TOUS LES KIOSQUES 0,75 NF

MISE en VENTE
de TAPIS PERSANS provenant des DOUANES CENTRALES
grand choix de carpettes ayant été saisies par mesure de justice, de toutes origines et de toutes provenance, ainsi que :
UNE COLLECTION D'IVOIRES SCULPTES, DEFENSES D'ELEPHANTS, JADES, CORAUX, PIERRES DURES et divers objets de Chine
TAPIS de 4 à 5 m2 à partir de 85 NF ; 10 à 12 m2 : 225 NF ; draps de lit jours Venise, la pièce : 20 NF
Service de table toile d'Italie : 40 NF ; mouchoirs chinois, la douzaine : 15 NF
CETTE VENTE AURA LIEU TOUS LES JOURS SANS INTERRUPTION ET LE DIMANCHE de 10 h. à 19 h. du jeudi 26 janvier au samedi 11 février sous la surveillance de la S.M.T.
L'achat est formellement interdit pour la revente
A LA SALLE DE VENTE
11, rue de Mézières
PARIS - VIe - METROS : SAINT-SULPICE SAINT-PLACIDE

Avec le Sérieux et l'Honnêteté des Maisons de Qualité
NICOLL
La Tradition Anglaise du Vêtement
Maison de confiance fondée en 1820
29, RUE TRONCHET
présente ses
SOLDES ANNUELS
VÊTEMENTS DE HAUTE QUALITÉ
PRIX SENSATIONNELS
APERÇU DE QUELQUES PRIX
PARDESSUS raglans ou manches montées, en très belle draperie pure laine, richement doublés, fins de série, garantie NICOLL .... 187 NF
PARDESSUS sport 7/8e en très belle draperie pure laine, dispositions anglaises, coupe et façon mode, qualité NICOLL.. 224 NF
PARDESSUS ville et sport coloris classiques gris et bleu ou hautes fantaisies en tissus irlandais ou français premier ordre, exécutés dans nos ateliers coupe et qualité NICOLL............ 288 NF
PARDESSUS de très grand luxe coupés dans les plus nobles draperies d'importation britannique dont « Crombie » et françaises exclusives. Coupe qualité finition NICOLL, à 30 % de leur valeur.
COSTUMES DE VILLE, en très beau peigné ou retors pure laine, coloris unis et fantaisie, fin de séries forme droite ou croisée, façon NICOLL......... 197 NF
COSTUMES DE VILLE en peigné couvert ou rasé très habillés, coloris sobres coupe et façon NICOLL Même qualité en retors pur peigné............ 256 NF
COSTUMES DE VILLE en serge tergal ou en draperies « Tailleur » fil à fil et rayures établis dans nos ateliers avec la garantie traditionnelle NICOLL. Très recommandés .... 284 NF
COSTUMES de très haute qualité établis dans les plus beaux tissus peignés français et anglais garantis d'origine, coupe et façon ateliers NICOLL à 30 % de leur valeur.
NICOLL n'est pas seulement une marque, c'est une garantie absolue. Ses soldes sont composés exclusivement de vêtements de haute qualité.
VESTONS sport en très beau tissu français tweed et fantaisies diverses, fins de séries, grand choix de coloris. Depuis 98 NF
VESTONS sport exécutés dans un très grand choix de tweed français pure laine. Gamme de coloris variés, dispositions anglaises. Depuis......... 137 NF
VESTONS sports de grande classe, confectionnés dans toute la gamme des tissus anglais, harris tweed, tweed irlandais et écossais, Crombie, Shetland et retors français à 30 % de leur valeur.
PANTALONS en flanelle foulée ou serge couverte française pure laine, avec la garantie totale NICOLL....... 58 et 48 NF
PANTALONS serge Tergal et granité laine coloris gris, marron et divers, coupe, finition NICOLL .... 79 et 69 NF
PANTALONS Tergal de luxe et PANTALONS flanelle et serge françaises et anglaises, coupés dans les plus belles qualités fabriquées, faits dans nos ateliers. Depuis .... 99 NF
UN LOT TRÈS IMPORTANT DE COUPONS de tissus de 1 à 3 m provenant de nos ateliers, hommes et dames, sacrifiés depuis le m 9 NF
Tout notre stock, a été entièrement inventorié et dévalué. Les experts ont marqué les prix de solde au crayon bleu.
Magasins ouverts tous les jours de 9 h 30 à 12 h 45 et 13 h 15 à 19 h, lundi compris

SCIENCES

Un espoir : l'interféron

● ***Un des adversaires les plus têtus de la science médicale : le coryza, est sur le point d'être, sinon vaincu, du moins identifié.***

LES auteurs d'outre-Atlantique estiment que le rhume coûte un milliard de dollars par an à l'économie des Etats-Unis; et les Anglais restent enrhumés pendant un cinquième de leur vie ! Rien d'étonnant à ce que les spécialistes du monde entier, et des îles Britanniques tout particulièrement, soient partis à l'assaut de ce véritable fléau social.

Une clinique a été installée à Salisbury, qui se consacre depuis quinze ans, sous la direction de C.H. Andrewes, et en liaison avec les spécialistes étrangers, à l'étude du rhume banal. Plus de 6.600 volontaires ont prêté leur nez à l'avancement de la science. Et si une drogue-miracle n'est pas encore venue couronner ces travaux, la solution semble en vue.

Il semble certain que la très grande majorité des rhumes de cerveau courants est due à l'action d'un virus — ou plutôt d'une famille de virus, puisqu'une vingtaine de souches différentes sont connues actuellement.

Cette famille semble n'entrer dans aucun des six grands groupes qui permettent de classer la plupart des quelque 300 variétés de virus actuellement dénombrées. Les virus du rhume s'apparentent par certains côtés aux myxovirus (famille dont certains membres sont responsables de l'influenza), aux adenovirus (groupe qui comprend les virus des pharyngites) et aux entérovirus (parmi lesquels on trouve les agents de la poliomyélite). Mais malgré quelques analogies, les différences sont suffisamment nettes pour qu'on classe les virus du coryza dans un septième groupe distinct des précédents.

Leur étude, cependant, n'est pas encore achevée. Ainsi on ne connaît pas la variété de leur acide nucléique, et on ne les a pas photographiés sous le microscope électronique. En revanche, leurs dimensions ne dépassent pas 40 millimicrons, ce qui les range parmi les « petits » virus.

L'étude du coryza banal fournit un exemple de la difficulté dans la recherche médicale. Pendant des années, tout travail sérieux à ce sujet était impossible. Depuis les expériences de W. Kruse, il y a quarante-sept ans, on sait que l'agent du rhume est un virus, mais les choses ont peu progressé tant qu'on n'a pas su le cultiver en dehors de l'organisme humain. Malgré quelques essais (dans les années 1930) de culture de ces virus sur l'œuf embryonné, la technique « in vitro » du rhume a pris son véritable départ après la publication en 1949 par J.F. Enders des résultats de ses travaux sur la culture des virus de la poliomyélite. Les chercheurs de Salisbury ont réussi à faire prospérer plusieurs souches de coryza dans les tissus rénaux des singes.

Dans un courant d'air

L'absence d'un test simple qui montrerait la présence du virus dans une culture a également constitué une difficulté majeure. Pendant longtemps, le seul moyen de se rendre compte si le virus avait survécu et s'était multiplié dans un tube à essais était d'inoculer quelques gouttes de cet échantillon à un volontaire, qui n'attrapait pas de rhume quand le tube ne contenait pas de virus... et qui n'en attrapait pas toujours lorsque le virus était là. Il apparaît, en effet, que lorsqu'on fait tout pour contracter un rhume, celui-ci refuse de se manifester dans la majorité des cas ; on n'enregistre que trente à quarante pour cent de « succès ».

Les amateurs experts en rhumes seront surpris d'apprendre que ce pourcentage n'a pu être amélioré même lorsque la victime, après l'inoculation du rhume, était invitée à prendre un bain chaud pour rester ensuite, ruisselante d'eau, dans un courant d'air pendant une demi-heure. Le pourcentage des rhumes développés chez les volontaires ayant subi ce traitement était même inférieur, parfois, à celui des groupes ayant subi l'inoculation seule.

Ainsi, le moindre essai de culture d'une souche de virus demandait une cohorte de volontaires pour être interprété, et cette interprétation était souvent hasardeuse. Comme, d'autre part, il est apparu que les virus du coryza ne pouvaient être transmis à aucune espèce animale hormis les chimpanzés, et que l'entretien de ceux-ci était plus délicat et plus coûteux que celui des volontaires humains, la nécessité de trouver un test simple et sûr est apparue d'une façon pressante.

Après des années de travail, deux tests ont été retenus. Le premier consiste en un examen miscroscopique du tissu embryonnaire sur lequel le virus est cultivé. Dans certaines conditions favorables, les cellules de ce tissu montrent des signes de dégénérescence. C'est « l'effet cytopathique » qui a servi déjà dans d'autres cas à caractériser la présence de virus dans une préparation.

Le deuxième test est plus curieux. Il utilise un phénomène assez général, connu des virologues sous le nom d'interférence, et qui voit un virus se comporter comme un chien de garde et défendre l'accès de sa propriété contre ses semblables. A une culture présumée de virus du coryza, on ajoute un peu d'un virus doué de pouvoir agglutinant. Après quelques jours, on introduit dans le tube une suspension de cellules rouges. Si celles-ci s'agglutinent, c'est que le virus agglutineur a pu prospérer, donc la culture initiale était vierge de virus de rhume. Dans le cas contraire, on peut affirmer que le coryza occupait déjà la place.

Des mutation[s]

Grâce à ces moyens d'investigation, l'équipe de C.H. Andrewes a pu aboutir, déjà, à quelques conclusions sûres.

La protection classique par vaccin semble très improbable. Tout d'abord l'immunité que la maladie confère à l'homme semble de courte durée — quelques semaines à peine, et un vaccin ne saurait mieux faire. D'autre part, un vaccin est généralement sélectif, et n'agit que sur un seul virus. Etant donné la grande diversité des souches du coryza, un vaccin efficace contre l'une d'elles peut être parfaitement inopérant à l'égard d'une souche différente. Il serait très difficile et coûteux d'élaborer un vaccin efficace contre toutes les souches connues.

D'ailleurs, le succès serait là encore illusoire : comme pour les virus de l'influenza, des mutations ont lieu d'une année sur l'autre et les souches se modifient avec une grande facilité. Un vaccin n'a que peu de chances de garder son activité d'une année sur l'autre. Ces considérations semblent condamner le vaccin spécifique.

Cependant, une voie intéressante semble s'ouvrir dans le sens d'une immunisation non sélective. Le fait est que, dans la vie collective, nous sommes constamment au contact des différents virus et que l'organisme développe un certain niveau de résistance à l'invasion par ceux-ci. La preuve en est donnée par le fait que les individus soustraits au contact des virus, par exemple les membres des expéditions polaires, voient cette résistance s'atténuer et attrapent régulièrement des rhumes après leur retour dans nos régions, plus clémentes mais pullulant d'agents pathologiques.

Il semble que dans cette résistance à l'invasion par virus, véritable immunité non spécifique, un grand rôle soit joué par une substance nommée interféron. Cette substance est une protéine formée normalement en très petites quantités par les cellules vivantes. Sa production augmente quand la cellule se trouve en présence de virus. Elle semble avoir la particularité d'arrêter la prolifération des virus. Si la sécrétion de l'interféron est suffisamment abondante, il peut bloquer le progrès de l'infection avant même que l'organisme ait eu le temps d'élaborer des anticorps spécifiques. L'interféron produit sous l'influence d'une souche particulière de virus est actif à l'égard d'autres espèces, même très différentes.

On a pu extraire, purifier et concentrer l'interféron des cultures de virus sur des tissus et éprouver l'efficacité du produit obtenu sur d'autres échantillons de culture. Il semble que son introduction dans les organismes vivants donne des résultats positifs, mais les essais sont encore en cours.

S'ils aboutissent, les spécialistes tiendront probablement là les clés d'une nouvelle thérapeutique applicable en particulier au rhume banal, mais dont la portée risque de dépasser rapidement le problème initialement posé.

JACQUES BURMAN[N]

ROMANS

« Comment c'est » par Samuel Beckett

● *A plat ventre, la face à demi enterrée dans la boue, progressant en rampant : le dernier personnage de Samuel Beckett présenté par Maurice Nadeau.*

APRES « L'Innommable », je me figurais naïvement que Samuel Beckett ne pourrait pousser plus loin sa quête, descendre plus bas dans le gouffre de néant et de solitude que quelque génie impérieux l'a obligé d'explorer. « Il est condamné à se taire, ou à se répéter », écrivais-je. Après « L'Innommable », il y eut « Textes pour rien », « Fin de partie », « Tous ceux qui tombent », « Cendres » et, aujourd'hui, paraît ce « Comment c'est » (1), après lequel je serais tenté — si je n'étais averti par l'expérience — de refaire la même aventureuse prophétie. C'est que, chaque fois, Samuel Beckett, réduisant la part de la fiction, ruinant les supports habituels du récit ou du jeu dramatique, donne l'illusion d'être allé jusqu'au bout de cette singulière ascèse après quoi, une dernière voix s'étant tue, il n'y a plus que silence, mort, néant sans phrases. Est-il possible de progresser dans le néant ? Il faut le croire puisque, partant toujours d'un point situé plus bas que ses bases de départ antérieures, il aboutit à un « no man's land » encore plus désert.

Dans « Comment c'est », la part du récit, des personnages, de leurs rapports entre eux, ou encore de ce qu'on appelle la progression de l'histoire (généralement faite d'événements dans lesquels sont impliqués les personnages) est presque inexistante. Il ne s'y passe à peu près rien. Mais cet « à peu près rien » possède une telle force de déflagration qu'on peut y voir, comme dans les ouvrages précédents de Beckett, l'image entière et désespérée de notre condition. On se souvient du personnage de Mahood dans « L'Innommable », cet homme-tronc emprisonné dans une jarre et dont la tête seule dépassait, l'œil fixe et perpétuellement ouvert, le visage ruisselant de larmes : on croyait avoir atteint l'absolu de la dérision et de la souffrance. On se trompait.

Jambe droite bras droit

Le narrateur de « Comment c'est », s'il possède encore tous ses membres, a perdu l'habitude de la station verticale, même par l'artifice d'une jarre. Il est allongé dans la boue, la face à demi enterrée, et s'il parvient à se mouvoir en rampant, « *jambe droite bras droit pousse tire dix mètres quinze mètres halte* », il a perdu la faculté d'une voix audible : ses « remuements du bas du visage » lui donnent la vague conscience d'un murmure qu'il est seul à entendre, d'une voix intérieure (il n'est pas sûr que ce soit la sienne) qui se fraie un passage, toutes les dix ou quinze secondes, à travers un halètement sans fin, celui d'une agonie qui durerait. Cette voix, qui se déroule comme une mécanique impossible à arrêter, coupée de trous, de silences et de repos par le halètement, Beckett nous en donne le tracé sismographique en une seule longue phrase qui constitue l'ouvrage ; phrase dépourvue de syntaxe, de signes de ponctuation, de mots de relation et qui se coagule en gros ou petits paquets de vocables séparés par des blancs : « *Je la dis comme elle vient dans l'ordre mes lèvres remuent je les sens elle sort dans la boue ma vie ce qu'il en reste mal dite mal entendue mal retrouvée quand ça cesse de haleter mal murmurée à la boue au présent tout ça des choses si anciennes l'ordre naturel le voyage le couple l'abandon tout ça présent tout bas des bribes* ». Sans prétendre que cette unique phrase soit facilement lisible de bout en bout, il suffit de se la murmurer, soi-même, dans le rythme du halètement, pour s'apercevoir que tout ce que l'auteur a laissé tomber du langage communicable était en effet de peu d'importance. En revanche, ce qu'il en reste et qui vous oblige, pour la seule intelligibilité, de coller aux mots dans le rythme voulu par l'écrivain, subjugue et envoûte. L'écran du langage que tout grand artiste se donne pour tâche de crever, par le langage même, afin de communiquer directement la réalité qu'il veut montrer, est ici pulvérisé.

Les bons moments

Le récit se partage en trois parties, constamment évoquées, jusqu'au ressassement, et la voix doit venir à bout de les exprimer, non pour gagner le repos, le sommeil ou la mort, ce serait trop beau, mais pour accomplir un absurde pensum. Malone, dans « Malone meurt », Mahood et Worm dans « L'Innommable » y étaient pareillement condamnés, mais l'espoir de mourir les soutenait. Dans « Comment c'est », cet espoir disparaît. Après que sera bouclé le cycle : « Avant Pim », « Pendant Pim », « Après Pim », le narrateur sera revenu à son point de départ et, sans transition, devra repartir.

« Avant Pim », c'est « le voyage ». Rampant sur le ventre, angoissé et seul, à l'aide de la main et du pied droits, la main gauche tirant un ancien sac à charbon rempli de boîtes de conserves comme provisions, le narrateur progresse pendant des mois, des années, des siècles peut-être, toujours vers l'est. Il décrit ses gestes, réduits au minimum et toujours les mêmes, exprime ses sensations : « *Ferme les yeux pas les bleus les autres derrière et me vois sur le ventre j'ouvre la bouche la langue sort va dans la boue une minute deux minutes et de soif non plus pas question de mourir pendant ce temps un temps énorme.* »

Son esprit fonctionnant au ralenti, sa mémoire ne lui donnant que des bribes de son passé « là-haut, dans la lumière », il passe d'une sensation à un souvenir dans le méli-mélo des images. Il se raconte des histoires, absurdes et qui n'aboutissent jamais, revit de « petites scènes » sans signification ; c'est sa façon de passer le temps. Sont-ce ses histoires à lui, les invente-t-il, lui sont-elles soufflées par la voix qu'il entend et dont il ignore si elle est bien la sienne, on ne sait. Le temps passe, un temps qui n'en finit pas. « *Des siècles je me vois tout petit tel à peu près que déjà mais encore plus petit tout petit plus d'objets plus de vivres et je vis l'air me nourrit la boue je vis toujours.* »

Deuxième partie : « Avec Pim », ou « Le couple ». Dans son voyage, le narrateur rencontre un être comme lui, pareillement couché dans la boue, tenant lui aussi son sac à provisions dans la main gauche. Il l'arraisonne de flanc, prend ses mesures en le tâtant, se couche à moitié sur lui, l'enfonçant un peu plus dans la boue, leurs deux visages l'un contre l'autre. Désormais, le murmure viendra d'une bouche ou de l'autre après une curieuse gymnastique.

Comme pour le dressage d'un animal et en vue de créer des réflexes conditionnés, le narrateur enfonce son ouvre-boîte dans la fesse droite de son semblable : celui-ci parle. Il lui tape sur le crâne : l'autre se tait. Il lui pique les reins : Pim chante. De ses ongles démesurément longs il lui griffe le dos, y imprimant de longues lettres sanglantes : Pim répond aux questions ainsi posées. Il tente de lui faire raconter des histoires, de le faire se souvenir de scènes qu'il aurait lui aussi vécues « *là-haut, dans la lumière* ». Les histoires se mêlent, les souvenirs en font lever d'autres dans la mémoire du narrateur ; on ne sait plus à qui appartiennent les uns et les autres. C'est sans importance. Tous les hommes ont les mêmes histoires, dérisoires et désespérées, à raconter.

C'est la partie heureuse de la vie du narrateur, ses « *bons moments* ». Il n'est plus seul, en effet, ayant trouvé son semblable, son frère, qu'il peut à loisir martyriser, traiter comme un objet, manipuler à son gré. Il est le « bourreau » qui forme avec sa victime un couple amoureux. Il l'entend, le comprend, partage avec lui provisions, vie et souvenirs ; il l'aime. Grâce à Pim, il a la sensation d'exister : « *En somme plus vivant c'est là où je voulais en venir m'y en en voilà venu je le dis comme je l'entends plus comment dire plus vivant il n'y a pas mieux...* »

A peine un souffle

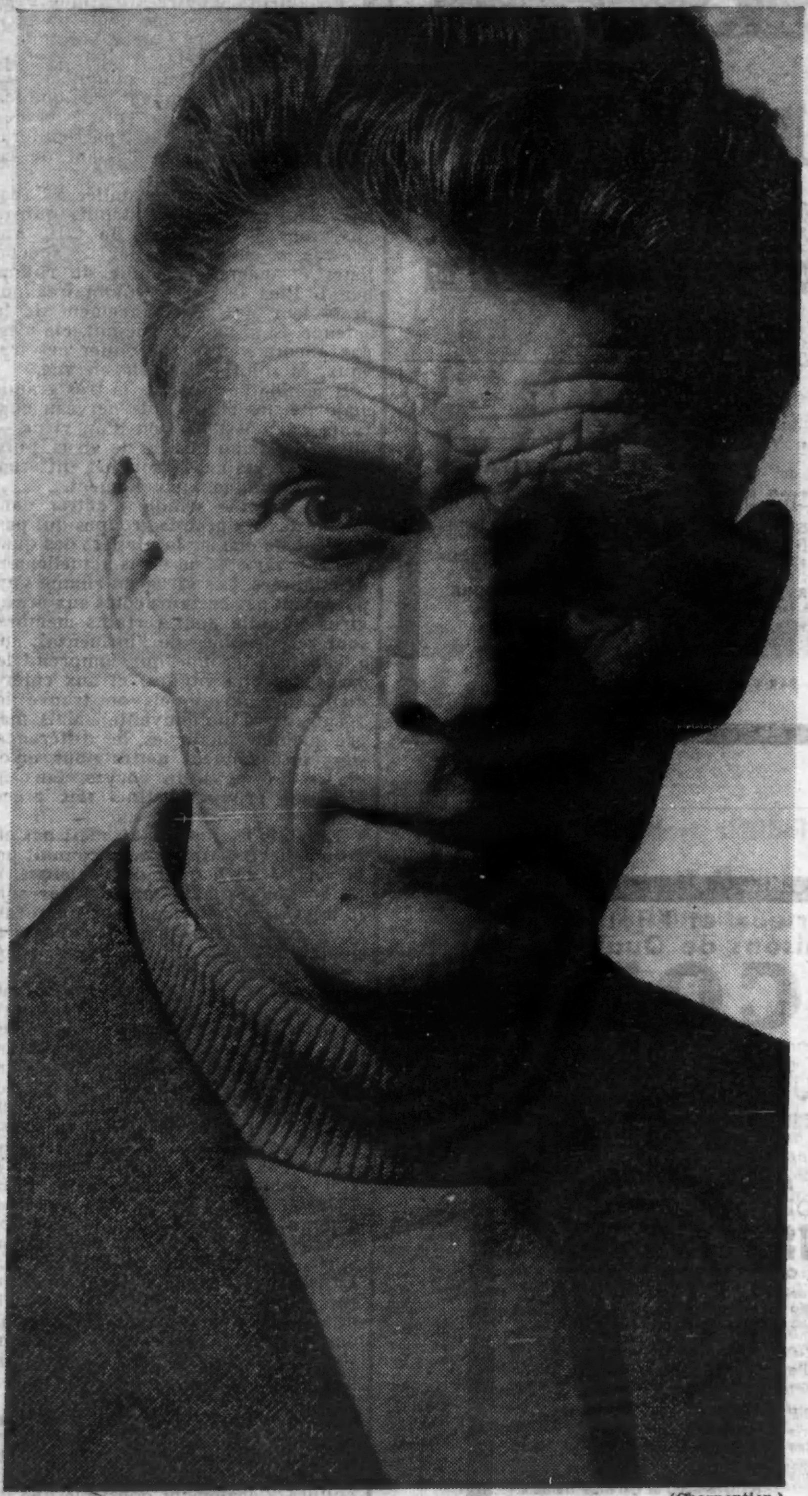
Troisième partie : « Après Pim », l'abandon. Le tropisme qui entraîne le narrateur vers l'est l'oblige à quitter Pim, « *jambe droite bras droit pousse tire dix mètres quinze mètres halte* », pour retrouver le premier état du voyage, avec la nostalgie d'avoir quitté Pim en plus, avant de devenir à son tour victime d'un autre, c'est la loi, Bom, qu'il attend et qui lui fera subir exactement et selon le même cérémonial les sévices qu'il a dû exercer sur Pim.

Son esprit s'élève un peu au-dessus de son propre sort : il voit la terre couverte de millions d'êtres rampants comme lui, couchés dans la boue, seuls dans l'état du « voyage » ou de « l'abandon », accouplés dans l'état de « bourreaux » ou de « victimes ». C'est une vaste constellation géométrique où les lois mathématiques sont strictement respectées, les bourreaux retombant sur les mêmes victimes et devenant à leur tour victimes des mêmes bourreaux, si bien, ajoute le narrateur, dans un mouvement d'ironie amère, qu'il n'y a jamais moyen de connaître plus d'un nombre limité d'êtres.

On pourrait se réfugier facilement dans le symbole, tenter de traduire cette histoire en concepts si le narrateur était sûr de son fait, s'il ne l'avait pas imaginée tout entière jusque dans ses prolongements mathématiques délirants, si Pim avait vraiment existé. Il semble que la situation soit pire : le narrateur est seul, indéfectiblement seul, et il aurait pu (l'ambiguïté est savamment respectée par l'auteur) construire cette fantasmagorie pour tromper sa solitude et le temps de son agonie : « *Jamais eu de Pim jamais de Bom jamais de voyage que le noir la boue le sac peut-être il semble constant aussi et cette voix qui ne sait pas ce qu'elle dit ou que j'entends mal que si j'en avais une un peu de tête un peu de cœur je pourrais croire la mienne d'abord dehors quaqua de toutes parts puis en moi quand ça cesse de haleter bas maintenant à*

→

(1) Editions de Minuit, 180 p., 9 NF.



(Charpentier.)

SAMUEL BECKETT.
Avant Pim Pendant Pim Avec Pim.

→

peine un souffle ». Rien n'est sûr, hormis le hurlement : *« C'est ça ma vie ici »* et cet autre, coloré d'un espoir improbable, sans doute impossible : *« Je pourrais crever hurlements je vais crever hurlements bon. »* Dernier état, le plus vraisemblable, et le plus constamment vraisemblable du *« comment c'est »*.

Le difficile est d'en user avec cet ouvrage comme avec n'importe quel autre, avec Samuel Beckett comme avec n'importe quel auteur. Sommes-nous dans la littérature ? Sommes-nous hors d'elle ? Certains écrivains qui brisent ainsi toutes les barrières (les conventions) de l'art, pour se loger en vous, ravir votre conscience et faire voir toutes choses par leurs yeux, désarment le jugement, annihilent tout désir de commentaire.

Un génie impérieux

Ainsi d'Antonin Artaud ou d'Henri Michaux qui, eux aussi, ont passé certaines frontières. Ainsi de Samuel Beckett. Il n'y a qu'à lire et relire, se déprendre si on le peut des visions d'une délirante exactitude qu'ils vous communiquent. Les connaissances qu'ils ont acquises au terme d'expériences qu'ils ont été seuls à pouvoir pratiquer, non sans dommage ni souffrances, il ne nous reste guère qu'à en faire notre profit.

Le « génie impérieux » de Beckett (je reprends cette expression) le mène toujours plus près du silence. Depuis « Murphy », son premier récit, combien d'impedimenta n'a-t-il pas abandonnés le long de sa route ! Dans « Molloy », il s'amusait encore à « raconter », à faire s'entrecroiser, sur les routes de la forêt où Moran et Molloy se perdaient, de vagues destins.

Dans « Malone meurt », nous étions invités à contempler un homme qui mourait. Il s'agissait là d'un fait simple. Mais c'est encore trop que, comme dans « En attendant Godot » ou « Fin de partie », ses couples de clochards (a-t-on remarqué qu'ils vont toujours deux par deux, l'un jouant le bourreau, l'autre la victime ?) soient animés, fût-ce pour la mort, d'une tension vitale qui les rattache à notre espèce. L' « innommable » n'avait déjà plus grand-chose de commun avec nous, si ce n'est, comme le voulait Beckett, sa capacité de souffrir.

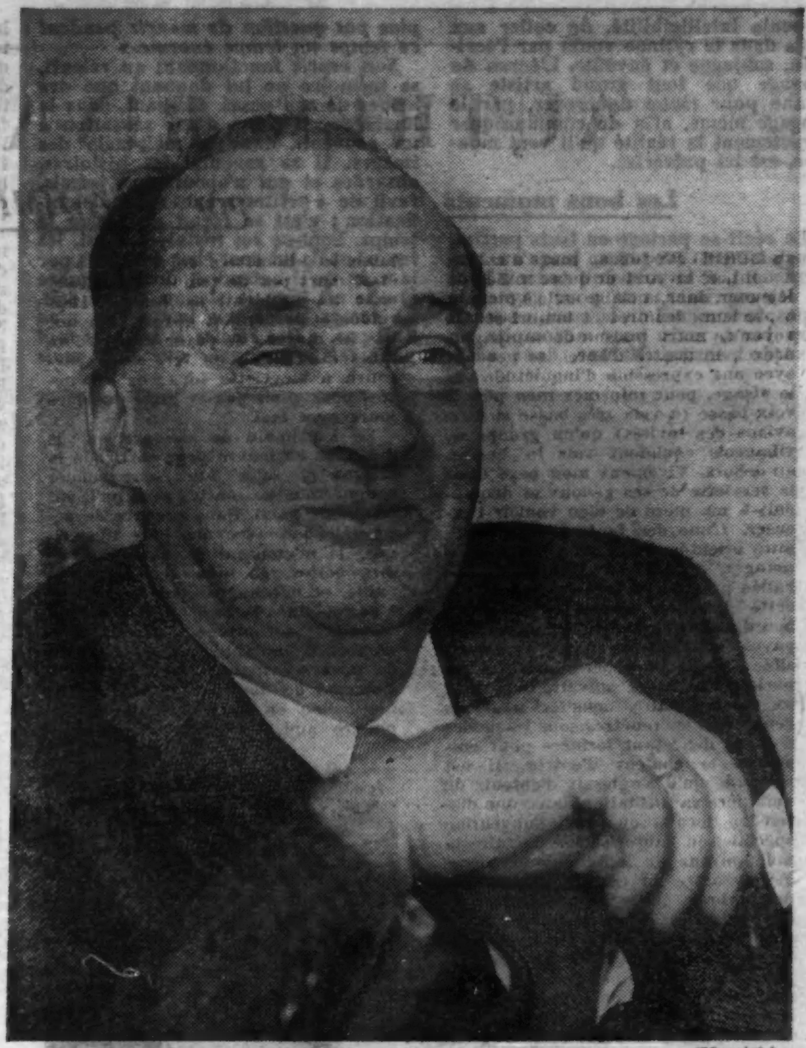
Hors cette voix qui, dans « Comment c'est », signale quelque part la présence d'une conscience, il n'y a plus ici, dans cette vaste étendue de boue (Beckett suggère qu'elle pourrait bien n'être que l'ensemble des déjections humaines) où rampent des vers humains, rien qui rappelle les parades superbes et dérisoires du monde où nous vivons. Tombés d'un monde de « lumière » (le monde de l'enfance ? Un ancien « âge d'or » ? Un quelconque monde divin ? Toutes les interprétations sont libres), les Pim, les Bom, les Krim, les Kram parcourent un enfer gris et désert qui paraît plus vraisemblable que celui de toutes les religions. Silence, solitude, écrasement, souffrance et ce, pour des siècles, pour l'éternité. Beckett veut-il dire que c'est cela notre condition, que c'est cela le « comment c'est » où nous vivons ? Qui en douterait ?

Humour sec

Regrettons les braves clowns d' « En attendant Godot ». Regrettons les vieux parents dans les poubelles de « Fin de partie ». L'excès de dérision du sort où ils étaient réduits parvenait à nous faire rire, oh ! d'un rire, certes, assez particulier. Et le jeu des « pierres à sucer », dans « Molloy », et la valse des chapeaux melon ! Ou Malone faisant, avant de mourir, l'inventaire de ses richesses ridicules.

Bien sûr, ce n'étaient là que façons de passer le temps. Mais tout ce cirque mettait une gaieté amère, une gaieté tout de même, dans le récit. Beckett, je le crains, en a fini avec ces plaisanteries à la Jarry, avec cet *« humour sec, un peu »* par lequel Jacques Vaché répondait à *« l'inutilité théâtrale et sans joie de tout ».* Outre qu'il n'a jamais jeté ce regard d'en haut sur ses créatures, nous laissant au contraire entendre qu'elles le regardaient de près, toute espèce de parodie lui paraît sans doute désormais superflue. *« Le nez dans la boue »*, avec tout ce qui s'ensuit, voilà le *« comment c'est »*. Décrire cet état, dans tous ses prolongements, c'est sans doute encore faire de la littérature ; c'est peut-être également, pour Beckett, une façon de passer le temps en se racontant, lui aussi, des histoires.

MAURICE NADEAU.



(Manciet.)

VLADIMIR NABOKOV.
La bicyclette sans roues, c'est plus intéressant.

ENTRETIEN

Vladimir Nabokov

● ***Il aime l'humour, le tennis et Proust. Il n'aime ni les communistes, ni Sade, ni Freud.***

Vladimir Nabokov a aujourd'hui 61 *ans. C'est le père littéraire d'une très célèbre nymphette nommée Lolita. Vladimir Nobokov vit en Amérique depuis dix-neufs ans. « J'y suis venu en* 1940, *sur le « Champlain », le dernier bateau français qui ait fait cette traversée avant la guerre, il a été coulé juste après. » Auparavant, il avait vécu à Londres, à Paris et dans quelques autres villes européennes où il revient souvent (il a une sœur à Genève et un frère à Bruxelles). Mais il ne retourne jamais en Russie où il est né. « Jamais Pas en Russie. La Russie, c'est fini. C'est un rêve que j'ai rêvé. J'ai inventé la Russie. Depuis, ça a très mal tourné. »*

La Russie est devenue pour lui une terre désormais intérieure où un petit garçon élevé comme un prince (cinq gouvernantes, un précepteur) ne quittait la main très douce d'une belle et adorée mère que pour se rendre à la chasse... aux papillons. « Alors » dit-il, quand je commence à démonter un papillon, je développe soudain des mains très délicates, des doigts effilés et je puis tout faire. Autrement, je suis comme disent les Anglais, « all thumbs ».

Ce n'est pas seulement avec les papillons que Vladimir Nabokov peut tout faire : il sait écrire, admirablement, en anglais, en français et en russe. Et dans « Autres Rivages », traduit de l'anglais par Yvonne Davet, récit de ses premières années d'enfance, dont « L'Express » donne ci-contre en prépublication, deux extraits, Vladimir Nabokov continue de révéler la variété de son grand talent d'écrivain.
Pour l'instant, Vladimir Nabokov passe l'hiver à Nice, avec sa femme, où Anne Guérin est allée bavarder et rire avec lui.

NICE, hivernale et chaude, s'étale paresseusement contre la mer. C'est dimanche sur la promenade des Anglais. Derrière une de ces navrantes façades (pâtisserie 1900), dans un salon princier mais sobre, siège Vladimir Nabokov, *pater familias* (un grand flandrin de fils, Dmitri, basse à Milan ; une femme discrètement élégante, couronnée de cheveux blancs) ; ex-professeur de littérature européenne (Harvard, etc.) ; célèbre romancier (« Lolita ») ; à présent mémorialiste (« Autres Rivages »).

Pour l'instant, il rit. Il porte un binocle d'où pend une cordelette noire. Et il rit. Avec chaque rire sa voix grimpe une octave, tout le visage secoué se plisse et le binocle tombe. Nabokov ramasse et recommence.

« *Je ne sais pas parler,* dit-il en guise de préambule. *Professeur, j'écrivais toutes mes conférences. Sans notes, j'étais perdu. Un jour, je devais parler de Dostoïevski, que je n'aime pas...*

— Pardon ?

— *Que je n'aime pas, dis-je. C'est un journaliste : il ne crée pas, il n'a pas le temps. Il écrit, comme Richardson et Rousseau (dont il s'inspire), une littérature sentimentale destinée aux jeunes filles* (sic)... *mais qui plaît aussi aux jeunes garçons* » (rire).

Faut-il poser ici la traditionnelle question : « ...l'élément russe dans votre œuvre... » ? Mais Nabokov n'écrit-il pas dans ses Mémoires qu'il n'est lié à la grande ligne de la littérature russe que par un chien qu'il posséda : *« le petit-fils des chiens d'Anton Tchékov »* ?

« ...Bref, je voulais démolir Dostoïevski. Mais j'avais emporté par erreur une conférence sur Tchékov. Alors j'ai bredouillé, bafouillé... et parlé de Tchékov.

— Que vous aimez ?

— *Ah ! oui. Lui, au moins, ne sécrète pas d'idées générales. Je déteste les idées générales. Aussi je n'ai jamais de ma vie signé un manifeste ni appartenu à un club. Sauf de tennis.* (Ce matin encore, il a gagné un match, en bras-de chemise.) *Et de collectionneurs de papillons. ».*

Il fut maître dans cet art dès l'enfance. Puis vint la révolution : *« A part un petit nombre de bijoux astucieusement enfouis dans le contenu normal d'une boîte de talc, nous étions complètement ruinés,* écrit Nabokov. *Mais c'était là chose très secondaire. »*

Cette révolution qui a déterminé sa vie, Nabokov n'en parle que brièvement (mais férocement) dans ses Mémoires. Veut-il l'ignorer ?

« Il n'y a eu qu'une révolution russe, dit-il, *celle de février, qui a porté Kerensky au pouvoir.* (Le père de Nabokov fut ministre — sans portefeuille — de ce gouvernement libéral.) *Le communisme, que nous a-t-il donné ? Une police bien organisée. Mais déjà les tsars faisaient fort bien les choses : les domestiques de mon père étaient des policiers. L'un d'eux, qui écoutait derrière la porte, fut démasqué. Il se jeta aux pieds de mon père en sanglotant.*

L'âme slave clochait

— Et qu'a dit votre père ?

— *« Donne-lui tout de même à boire », ou quelque chose d'approchant... »*

Nabokov parle lentement, dans un français impeccable appris à Saint-Pétersbourg et à Paris. C'est là qu'il écrivit (*« sur une valise posée sur le bidet d'une immense salle de bains — la seule pièce habitable de notre appartement »*) un roman ; « La vie inconnue de Sebastian Knight ».

— En changeant si souvent de pays, avez-vous changé vous-même ?

— *D'idées, non. Ni même de style.* (J'écrivais correctement en plusieurs langues, même si, parfois, lâme slave clochait.) *De dictionnaire seulement. Un seul passage très difficile : du Littré au Webster's.*

— Ce mélange de cultures n'a-t-il pas modifié votre œuvre ?

— *A peine. Déjà ma culture russe était un mélange de plusieurs autres : la française surtout. Non, je n'ai pas eu de maîtres, mais je me reconnais certaines affinités : avec Proust, par exemple... »*

Mais ces problèmes n'intéressent guère mon interlocuteur. Son hilarité renouvelée menace de mettre fin à l'entretien. Cherchons ailleurs.

« Ce titre, « Autres Rivages »...

— *... est le commencement d'un poème de Pouchkine — romantique, genre Lamartine — où le poète revoit le lac de sa jeunesse. »*

Nabokov écrit : *« La nostalgie que j'ai nourrie toutes ces dernières années est le sentiment hypertrophié d'avoir perdu mon enfance. »* (C'est pour cela surtout qu'il en veut aux

(Manciet)

M. ET MME NABOKOV.
Une carte du Tendre des Etats-Unis.

Bolchéviks.) Dans ses Mémoires, il divise sa vie en trois parties, de vingt ans chacune : thèse (enfance), antithèse (exil en Angleterre, France et Allemagne), synthèse (Etats-Unis).

Victime de nombreux déracinements, Nabokov ne semble attacher d'importance qu'à leur conséquence sur son art. Ou plutôt sa technique : langues, style, mots, et jusqu'aux lettres — on y revient toujours :

« Le titre original de ces Mémoires est « Conclusive Evidence ». Non qu'elles soient concluantes. Mais ces deux « v » me plaisai nt. »

D'abord un linguiste, ce Nabokov, et un sensuel. Avec son acuité visuelle extraordinaire, il a remarqué à la couleur (jaune) de mon carnet qu'il avait séjourné au soleil. Pour « Lolita », il a *« trouvé un livre introuvable »* sur « Les Mesures des fillettes »...

« Je ne pouvais tout de même pas en déshabiller une pour mesurer son tour de hanches !

— Comment ? Vous ne connaissiez pas de Lolita ?

— Quand j'ai écrit le livre, elles n'existaient même pas, les Lolitas. (Maintenant, on en voit partout.) L'intéressant pour moi, c'était l'obsession. (D'ailleurs, le cas Humbert, que j'inventai aussi, a sa place dans les statistiques, que j'ai consultées.) Et puis ce problème presque scientifique : comment s'arranger avec ses amours ?

— Vous auriez pu en trouver d'autres plus normales...

— Bien sûr. C'est intéressant de faire de la bicyclette. Mais d'en faire sans mains, sans pneus, sans roues, c'est encore mieux, parce que plus difficile. »

Une morale très morale

Le scandale « Lolita » ? L'auteur en est... scandalisé. Alors « Lolita », serait-ce avant tout une satire ?

« Mais pas du tout ! C'est un livre très tendre. Une carte du Tendre des Etats-Unis. » (Et il me lit, texte en main, des descriptions dithyrambiques de paysages.) *Une Amérique à moi, imaginaire : une maquette.*

— Pourtant, beaucoup de gens l'ont reconnue.

— Ce n'était pas mon intention. »

Alors, qu'est-ce que « Lolita » ? Un livre amoral ? Nabokov s'en défend.

« Au contraire. Il y a une morale très morale : ne pas faire de mal aux enfants. Or, Humbert fait ce mal. On peut défendre son émotion devant Lolita, mais pas sa perversité...

— Je crois entendre l'Eglise...

— La nature en ceci est du côté de l'Eglise... hélas ! Aussi Lolita est-elle une victime et non une petite garce... Enfin, n'ai-je pas assez indiqué que tout cela est mal, en donnant à Lolita un enfant mort-né ?

— Pourtant, la fin...

— ... montre un Humbert plus pur, n'est-ce pas ? Le bon lecteur devrait avoir un picotement au coin de l'œil (Nabokov essuie une larme hypothétique) *lorsque Humbert donne de l'argent à sa Lolita mûre et infidèle.*

Je prononce le mot « pornographie ». Nabokov est hors de lui :

« Vous avez lu le marquis de Sade ? Les orgies ? Ça commence avec une personne, puis cinq, puis cinquante, puis on invite le jardinier ! (Rire énorme.) *En voilà de la pornographie: la quantité sans qualité. C'est banal, ce n'est pas de la littérature. »*

Un temps. Il reprend : *« L'intention de l'art est toujours pure, toujours morale... Je hais le marquis de Sade. »*

La plus farouche de ces aversions nabokoviennes est réservée à Freud, le *« charlatan de Vienne »*, comme il dit.

« A disgusting racket » (1). *La psychanalyse a quelque chose de bolchévik : la police intérieure. Et les symboles : ces parapluies, ces escaliers ! Bons pour les Viennois peut-être. Mais pour un Américain de nos jours, qui n'a pas de parapluie et n'utilise que l'ascenseur ?... Soyons sérieux : le freudisme est dangereux pour l'art : les symboles tuent la chose, le rêve individuel... Et la sexualité ! Mais elle dépend de l'art, et non l'inverse, voyons : c'est la poésie qui a raffiné l'amour, au cours des siècles... »*

Cette même poésie fera bientôt l'objet d'un... roman de Nabokov !

« Ce sera bien plus difficile que « Lolita » : il s'agit d'expliquer toute la vie d'un homme par un poème — le plus beau qu'on ait jamais écrit... et qui me reste à rédiger. »

Avec ce livre, le scénario de « Lolita » et une étude sur Pouchkine, Nabokov n'a plus le temps de professer ; il passera l'hiver à Nice, *« puis, en avril, nous rentrerons en trombe aux Etats-Unis »*.

ANNE GUERIN.

(1) Un ignoble racket.

INÉDIT

AUTRES RIVAGES

par VLADIMIR NABOKOV

PLUSIEURS fois au cours d'un été, il pouvait arriver qu'au milieu du déjeuner, dans la claire salle à manger à plusieurs fenêtres et lambrissée de noyer de notre maison de campagne, Alexei, le maître d'hôtel, se penchât avec une expression d'inquiétude sur le visage, pour informer mon père à voix basse (à voix très basse si nous avions des invités) qu'un groupe de villageois voulaient voir le barine, au-dehors. Vivement mon père ôtait la serviette de ses genoux et demandait à ma mère de bien vouloir l'excuser. L'une des fenêtres, à l'extrémité orientée vers l'est de la salle à manger, donnait sur une partie de l'allée près de l'entrée principale. De cette direction nous parvenait le bourdonnement courtois d'un accueil paysan, au moment où le groupe invisible saluait mon père invisible. Le parlementage qui suivait, mené sur un ton ordinaire, nous ne pouvions l'entendre, les fenêtres sous lesquelles il avait lieu étant fermées pour empêcher la chaleur d'entrer. Il est probable qu'il s'agissait d'obtenir de mon père sa médiation dans une dissension locale, ou une subvention spéciale, ou l'autorisation de faire la moisson sur un lopin de nos terres ou d'abattre un certain nombre de nos arbres qu'ils convoitaient. Si, comme c'était le cas en général, la requête était aussitôt accordée, le bourdonnement du début se faisait à nouveau entendre, et ensuite, en signe de gratitude, on faisait subir au bon barine le supplice national d'être balancé, lancé en l'air, et solidement saisi par une vingtaine de bras vigoureux.

Dans la salle à manger, on nous disait, à mon frère et à moi, de continuer à manger. Ma mère, un morceau friand entre le pouce et l'index, jetait un coup d'œil sous la table pour voir si son dachshund irritable et revêche était bien là. « Un jour, ils vont le laisser tomber », disait Mlle Golay, vieille dame pessimiste et collet monté, qui avait été la gouvernante de ma mère et continuait à demeurer avec nous (en très mauvais termes avec nos gouvernantes à nous). De ma place à table, je voyais soudain à travers l'une des fenêtres à l'est un merveilleux cas de lévitation. Là, durant un instant, apparaissait la silhouette de mon père, dans son costume d'été blanc que le vent faisait onduler, glorieusement étendu de tout son long, les membres dans une posture curieusement nonchalante, son beau visage imperturbable tourné vers le ciel. Trois fois, au puissant « ô hisse ! » de ses invisibles lanceurs, il s'élevait de cette façon, et la deuxième fois il allait plus haut que la première, pour enfin, dans son dernier et plus haut envol, reposer, comme pour de bon, sur le fond cobalt d'un midi d'été, tel un de ces personnages paradisiaques que l'on voit planer confortablement avec un tel luxe de plis à leurs vêtements, sur le plafond en voûte d'une église, tandis qu'au-dessous, un par un, les cierges de cire tenus par des mains mortelles s'allument et forment un essaim de flammes menues au milieu de l'encens, et que le prêtre psalmodie les chants du repos éternel, et que les lis funéraires cachent le visage de celui qui gît là, parmi les lumières flottantes, dans cette bière ouverte...

Les papillons

J'ai connu, vraiment, peu de choses qui, sous le rapport de l'émotion ou de l'appétit, de l'ambition ou de l'accomplissement, puissent surpasser en richesse et en force la fièvre de la recherche entomologique. Dès le début elle présenta un grand nombre de facettes dont les scintillements s'entrecroisaient. L'une d'elles était le désir aigu d'être seul, sans compagnon aucun, si tranquille fût-il, qui vint s'immiscer dans ma façon de jouir avec concentration de ma passion. Son assouvissement ne souffrait aucun compromis ni aucune exception.

A ce propos, je me souviens de la visite d'un camarade d'école, un jeune garçon que j'aimais beaucoup et avec qui je m'amusais bien. Il arriva un soir d'été d'une ville à une cinquantaine de kilomètres de là. Son père était mort peu de temps auparavant dans un accident, sa famille était ruinée et le vaillant garçon, n'ayant pas les moyens de payer le prix d'un billet de chemin de fer, avait parcouru à bicyclette tous ces kilomètres pour venir passer juste quelques jours avec moi.

Le lendemain de son arrivée, je mis tout en œuvre pour sortir de la maison et m'en aller vagabonder comme tous les matins sans qu'il sût où j'étais parti. Sans prendre de petit déjeuner, avec une hâte hystérique, je m'emparai de mon filet, de mes boîtes, de mon Jean-Bart en paille, et m'échappai par la fenêtre. Une fois dans la forêt, j'étais sauvé ; mais là j'ai continué à marcher, les mollets tremblants, les yeux pleins de larmes brûlantes, tout mon être convulsé de honte et de dégoût de moi-même, en me représentant mon pauvre ami, avec son long visage

(Carl Mydans - Life Magazine. Copyright Time Inc 1959).

À LA CHASSE.
Le désir aigu d'être seul.

pâle et son nœud noir, en train de se morfondre dans la chaleur du jardin — flattant de la main les chiens haletants, faute d'autre chose de mieux à faire, et s'efforçant de justifier à ses propres yeux mon absence.

Considérons objectivement mon démon. A l'exception de mes parents, personne n'a jamais vraiment compris mon obsession, et ce n'est que bien des années plus tard que j'ai rencontré un compagnon d'infortune. L'une des premières choses que j'ai apprises, c'est qu'il ne fallait pas compter sur les autres pour l'accroissement de ma collection. Des tantes, pourtant, me faisaient sans cesse de ridicules présents — tels que des montages Denton d'insectes resplendissants, mais en réalité tout à fait banals. Notre médecin de campagne, chez qui j'avais laissé les chrysalides d'une Noctuelle rare lorsque je partis pour un voyage à l'étranger, m'écrivit que l'éclosion s'était admirablement passée, mais en réalité une souris s'était attaquée aux précieuses chrysalides, et à mon retour ce vieillard fourbe me présenta quelques Vanesses communes qu'il avait, je suppose, en toute hâte, attrapées dans son jardin et fourrées dans le nichoir comme remplaçantes plausibles (du moins à ce que lui croyait !). Il y eut pis : un jeune aide-cuisinier enthousiaste m'empruntait parfois mon équipement et revenait deux heures plus tard en triomphe avec un sac plein de vie invertébrée grouillante et de plusieurs autres choses par-dessus le marché. Desserrant l'ouverture du filet qu'il avait liée avec une ficelle, il déversait le butin de sa corne d'abondance — un magma de sauterelles, un peu de sable, les deux moitiés d'un champignon qu'il avait, en garçon économe, cueilli sur le chemin du retour, encore d'autres sauterelles, encore du sable, et une seule et unique Piéride du chou toute meurtrie.

Je m'aperçus aussi très vite qu'un entomologiste s'adonnant à sa paisible recherche avait le don de provoquer chez d'autres êtres de curieuses réactions. Que de fois, quand on avait organisé un pique-nique et que je m'efforçais gauchement de caser, sans qu'on s'en aperçût, mon modeste attirail dans le char à bancs sentant le goudron (on employait une préparation au goudron pour éloigner les mouches des chevaux) ou dans l'Opel décapotable sentant le thé (l'essence, il y a quarante ans, avait cette odeur-là), telle ou telle cousine ou tante à moi m'a fait cette observation : « Ne peux-tu vraiment pas te passer d'emporter ce filet avec toi ? Ne peux-tu donc pas t'amuser comme tous les autres garçons ? Ne vois-tu pas que tu gâches le plaisir de tout le monde ? » Près d'un écriteau portant Nach Bodenlaube, à Bad Kissingen, en Bavière, juste au moment où j'allais me joindre, pour une longue promenade, à mon père et au majestueux vieux Mouromtsev (qui, quatre ans auparavant, en 1906, avait été président du premier Parlement russe), ce dernier tourna sa tête de marbre vers moi, vulnérable garçonnet de onze ans, et me dit, de son fameux ton solennel : « Mai oui, venez avec nous, mais ne poursuivez pas les papillons, mon enfant. Cela trouble la cadence de la marche. » Sur un sentier surplombant la mer Noire, en Crimée, parmi des arbustes à la floraison cireuse, en mars 1918, une sentinelle bolchevik aux jambes torses voulut m'arrêter parce que je faisais des signaux (avec mon filet, disait-il) à un navire de guerre anglais. Pendant l'été de 1929, chaque fois que je traversais, en me promenant, un village, dans les Pyrénées-Orientales, que j'explorais en lépidoptériste, et qu'il m'arrivait de me retourner pour regarder en arrière, je voyais les villageois dans mon sillage se figer dans les attitudes variées où mon passage les avait surpris, comme si j'étais Sodome et qu'ils fussent la femme de Loth. Une dizaine d'années plus tard, dans les Alpes-Maritimes, je m'aperçus, une fois, que l'herbe ondulait de façon serpentine derrière moi parce qu'un gros garde champêtre me suivait en se tortillant sur le ventre pour savoir si je n'étais pas en train de prendre au piège des oiseaux chanteurs. L'Amérique, plus encore que tous les autres pays, a manifesté cet intérêt morbide à l'égard de mes agissements — peut-être parce que j'avais passé la quarantaine quand je suis venu vivre ici, et que plus l'homme est âgé, plus il a l'air d'un drôle de corps avec un filet à papillons à la main. Des fermiers sévères ont attiré mon attention sur des écriteaux portant : No Fishing (Pêche interdite) ; d'autocars me dépassant sur la route ont jailli de frénétiques huées moqueuses ; des chiens somnolents, qui ne prêtaient pas attention au pire vagabond, ont dressé les oreilles et sont venus à moi, en grondant ; des marmots m'ont montré du doigt à leurs mamans perplexes ; des personnes en vacances à l'esprit large m'ont demandé si j'attrapais des insectes pour en faire des appâts ; et un matin, dans une lande tout illuminée de hauts yuccas en fleur, près de Santa-Fé, une grosse jument noire m'a suivi pendant plus d'un kilomètre.

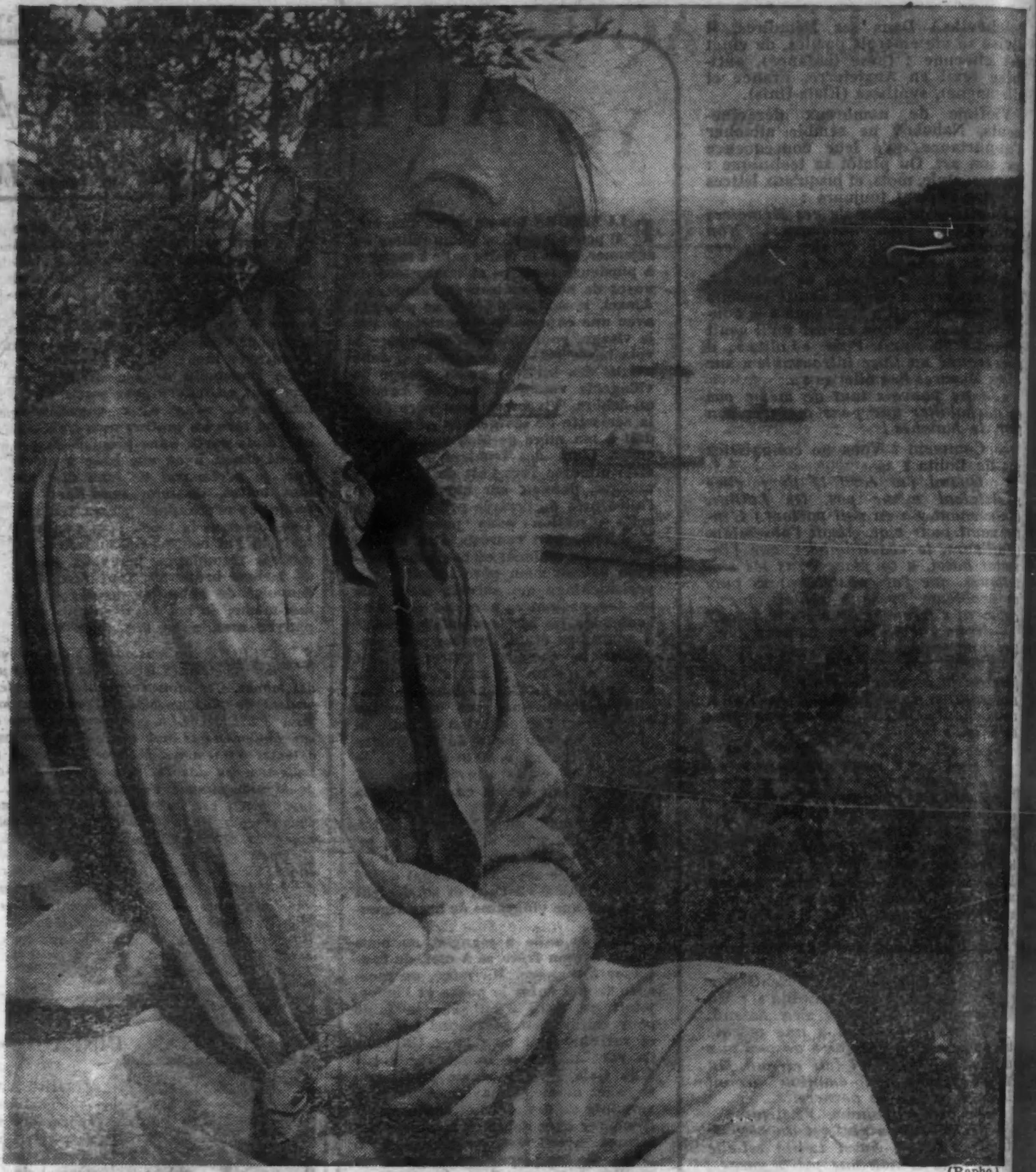
V. N.

(Copyright Gallimard.)

HOMMES

Un brahmane à rebours

● *Mal lu, souvent méconnu, un écrivain qui compte, un grand poète vient de mourir à 74 ans : Blaise Cendrars.*



(Rapho.)

BLAISE CENDRARS DEVANT LA BAIE DE VILLEFRANCHE.
Un frère rugueux de Lafcadio.

AVONS-NOUS été assez attentifs aux dernières années, aux dernières œuvres de Cendrars ? C'est peu sûr. C'est quatre jours avant sa mort qu'il vient d'avoir le Grand Prix de la Ville de Paris. Nous le lisions, certes, nous en parlions, mais comme si cela allait de soi. Le relisait-on ? Pour ma part, non, je l'avoue. Il était une sorte de classique, ou plutôt un écrivain classé, plus vivant par sa personnalité que par ses livres récents, plus important par son passé, lequel était déjà notre passé, que par son présent. Nous lui devions beaucoup, nous n'étions pas ingrats, nous n'éprouvions pas seulement du respect : il y avait en nous une énorme sympathie, voire une tendresse amusée pour le personnage et l'œuvre de celui qui était un personnage. La gouaillerie, la rudesse, la bonhomie, le style à l'emporte-phrase, la phrase à l'emporte-style, la liberté de l'allure, tout cela se résumait dans un visage de boucanier, une silhouette de révolté de la « Bounty » qui aurait remplacé un bandeau noir sur l'œil par la manche vide d'un bras perdu dans la bagarre. Cendrars était là. On publiait ses œuvres complètes (1). Il n'était pas derrière nous, comme Morand. Pas devant nous, non plus. A côté de nous, plutôt, et ce n'était pas mal, si l'on songe à certains risques de vieillissement qu'encouraient tels de ses livres. Justement, son œuvre ressemble à son visage : elle a des rides, mais ce sont de celles qu'on appelle au théâtre « rides d'expression ». Cendrars ne vieillira plus.

Coller aux choses

Homme sans nostalgie, il éveille en nous la nostalgie de la vie dangereuse, dangereuse selon un monde et un temps qui ne sont plus les nôtres. Nous avons trop appris, depuis trente ans, où résident les dangers, le péril. Ils ne sont plus guère dans le fait de se trouver sans un sou dans une ville du bout du monde, d'y exercer n'importe quel métier pour vivre, d'y affronter l'incertitude. Voilà qui paraît appartenir à un temps révolu, au beau temps. Le danger est désormais en de tristes certitudes. Lorsque Cendrars, à quinze ans, abandonne le domicile familial, se sauve par la fenêtre, saute dans le premier train, quitte la Suisse, se retrouve bientôt en Asie, y accompagne un invraisemblable trafiquant, il assume ce que Conrad appelait l'Aventure, mais il n'est, au demeurant, qu'un frère rugueux du Lafcadio de Gide. Qu'engageait-il, sinon Cendrars lui-même, Cendrars seul ? Nul reproche à lui faire, tout au contraire. Ce danger individuel, pourtant, que vaut-il, après ces trente dernières années de danger collectif, où le risque (il demeure) n'était pas la prison pour vagabondage, mais le camp, la torture, le crématoire ? Les frontières se franchissent, non les barbelés électrifiés. Et Cendrars le comprit sans doute, puisque l'invasion hitlérienne d'abord le frappa de mutisme. Sa vie fut difficile, mais le monde était facile, on y pouvait encore choisir « son » danger, décider (relisez « J'ai tué ») de « sa » guerre. L'importance de Cendrars n'en est pas diminuée. En revanche, la nostalgie qu'on éprouve à son œuvre se précise. C'est la nostalgie de la disponibilité.

Je relis, dans « Histoires vraies », l'admirable récit de sa croisière sur l'Amazone : « *Au lendemain d'une crue particulièrement haute, il n'est pas exceptionnel de trouver un cargo américain ou anglais prisonnier de la forêt et juché sur la cime des arbres... On se demande comment un bateau à vapeur a bien pu faire pour aller s'échoner au sommet des arbres, d'autant plus que le lit du fleuve est souvent à plusieurs kilomètres de distance* », etc. Pourquoi pas ? Je n'ai rien vu de semblable dans ces régions. Mais pourquoi en douterais-je... Cendrars le dit. A prendre ou à laisser. On prend. Parce que Cendrars lui-même ne peut être mis en doute, quand ce qu'il conte est contestable. Il y a une vérité de Cendrars, et l'excès, l'affabulation, le mensonge la renforcent, l'exhaussent. « *Plus un papier est vrai*, écrit-il, *plus il doit paraître imaginaire. A force de coller aux choses, il doit déteindre sur elles et non les décalquer.* » Ce que nous lui devons ? Des documents imaginaires, où l'image l'emporte sur le réel sans le détruire. Grande est l'ambiguïté, malgré les apparences d'un parler sans détours, carré, brut. Rêve et réalité y sont complices. Et les contradictions ne se soucient d'aucun masque. « *Je ne suis pas un homme de cabinet... Ecrire est la chose la plus contraire à mon tempérament* », dit-il. Mais ailleurs : « *Comme saint Jérôme, un écrivain doit travailler dans sa cellule. Tourner le dos.* »

Un portulan rabelaisien

A l'en croire, ses poèmes sont nés de la circonstance, inspirés de la réalité, se fondant et reposant sur elle. « Kodak », tel devait être le titre d'un de ses livres, qu'il qualifiait de « documentaire ». Or, il transfigure, et l'objectif du kodak devient, si j'ose dire, un subjectif : les angles de prise de vues, la mise en page, les cadrages, les mouvements d'appareil transforment le monde en monde de Cendrars, situent la vérité non dans ce qui est vu, mais dans celui qui voit. L'œuvre, dans son ensemble, n'est pas une confession, ni un journal intime, car l'application penchée, la comptabilité quotidienne lui font défaut. Ce serait plutôt une biographie lyrique, une manière de portulan rabelaisien, écrit pour un monde où meurt toute mythologie, où il faut rencontrer, avant qu'ils ne disparaissent, ou ne deviennent factices, les derniers héros, les derniers humains d'exception, sur les dernières terres vierges.

Poète, Cendrars l'est dans l'immédiat, non dans l'élaboration ou l'attente de la connaissance. Poète d'emblée. Il est presque vain de rappeler ce que toute une part de la poésie contemporaine lui emprunta. On a déjà montré que sans lui Apollinaire n'aurait pas été ce qu'il fut : « Zone » fut écrite après « Prose du Transsibérien », et porte la marque jusqu'à la réminiscence, mais la rupture de la poésie avec son appareil aristocratique, d'autres la doivent à Cendrars, qui n'en feront pas l'aveu, ou n'en savent rien. Cette poésie a renoué avec le discours. Elle s'y trouve ou s'y perd. C'est selon. Poésie à sujet. Poésie whitmanienne, hugolienne. Pour un peu, la légende du siècle.

« *Comme si la place du poète n'était pas parmi les hommes, ses frères...* » Au vrai, le voyageur Cendrars n'a jamais été un absent, et c'est ce qui donne à son œuvre un ton à la fois plus déchirant et plus apaisé qu'on ne s'y attendrait, un chant plus profond. Il y a un pessimisme de Cendrars : relisez « La Confession de Dan Yack ». Et non moins un optimisme : « *Le seul fait d'exister est un véritable bonheur.* » L'un et l'autre ne s'unissent-ils pas, en fin de compte, dans une sagesse bougonne et fraternelle ? « *La sérénité ne peut être atteinte que par un esprit désespéré, et pour être désespéré, il faut avoir beaucoup aimé et aimer encore le monde.* »

La sérénité ? Le mot est à retenir. Il surprendra ceux qui tiennent l'œuvre pour un cabotage au long cours, de port en port, de bistrot en bistrot, de type en type, comme si bourlinguer excluait l'existence d'un port d'attache. Ecoutez Cendrars : « *De plus en plus, je me rends compte que j'ai toujours pratiqué la vie contemplative. Je suis une espèce de brahmane à rebours qui se contemple dans l'agitation, qui s'entraîne et qui méprise la vie de toutes ses forces.* » Qu'a-t-il cherché, à travers pays, peuples, aventures ? Peut-être la main des hommes, pour y mettre son unique et forte main.

MAX-POL FOUCHET.

(1) Les œuvres complètes de Blaise Cendrars sont publiées aux Editions Denoël. 2 volumes parus. Tome 3, 464 p., 19,80 NF ; Tome 5, 560 p., 23 NF.

LA NEF présente
... dans le tome II de
LA FRANÇAISE AUJOURD'HUI
LA FEMME ET L'AMOUR
des textes de
● Simone de Beauvoir ● Françoise Parturier
● Madeleine Chapsal ● Bertrand Poirot-Delpech
● Maurice Druon ● Dominique Rolin
● François Nourissier ● Marcelle Segal
● Jean d'Ormesson ● Roger Vailland
LA NEF est en vente dans les kiosques et les librairies.
Abonnements : 34, rue de l'Université - Paris VII°

LES PAQUES A NEW YORK

par BLAISE CENDRARS

UN jour d'avril 1912, erre par les rues de New York un homme qui n'a pas mangé de la journée, ni cessé de marcher. Il a vingt-cinq ans, il a été apiculteur, ouvrier agricole, conducteur de tracteur. Il est chômeur. Il s'appelle Blaise Cendrars. Dans « Tropique du Capricorne », un écrivain américain, Henry Miller, décrit ainsi ces mêmes rues. « La nuit, les rues de New York renvoient l'image de la crucifixion et de la mort du Christ. Quand la neige est sur le sol et que règne l'extrême silence, il se dégage de la hideur des édifices de New York une musique d'une solennelle tristesse, d'un désespoir, d'une faillite à vous ratatiner la chair... »

Mais à une telle faillite, il y a toujours une issue : la littérature. Rentré dans sa chambre, Blaise Cendrars s'endort, se réveille au milieu de la nuit et écrit d'un trait « Les Pâques à New York ». Un écrivain moderne est né. Voici des extraits de ce long poème :

Je connais tous les Christs qui pendent dans les musées ;
Mais Vous marchez, Seigneur, ce soir à mes côtés.

Je descends à grands pas vers le bas de la ville.
Le dos voûté, le cœur ridé, l'esprit fébrile.

Votre flanc grand ouvert est comme un grand soleil
Et vos mains tout autour palpitent d'étincelles.

Les vitres des maisons sont toutes pleines de sang
Et les femmes, derrière, sont comme des fleurs de sang.

D'étranges mauvaises fleurs flétries, des orchidées,
Calices renversés ouverts sous vos trois plaies.

Votre sang recueilli, elles ne l'ont jamais bu.
Elles ont du rouge aux lèvres et des dentelles au cul.

.. ..

Seigneur, la foule des pauvres pour qui vous fîtes le Sacrifice
Est ici, parquée, tassée, comme du bétail, dans les hospices.

D'immenses bateaux noirs viennent des horizons
Et les débarquent, pêle-mêle, sur les pontons.

Il y a des Italiens, des Grecs, des Espagnols,
Des Russes, des Bulgares, des Persans, des Mongols.

Ce sont des bêtes de cirque qui sautent les méridiens.
On leur jette un morceau de viande noire, comme à des chiens.

C'est leur bonheur à eux que cette sale pitance.
Seigneur, ayez pitié des peuples en souffrance.

.. ..

Seigneur, les humbles femmes qui vous accompagnèrent à Golgotha,
Se cachent. Au fond des bouges, sur d'immondes sofas,

Elles sont polluées par la misère des hommes.
Des chiens leur ont rongé les os, et dans le rhum

Elles cachent leur vice endurci qui s'écaille.
Seigneur, quand une de ces femmes me parle, je défaille.

Je voudrais être Vous pour aimer les prostituées.
Seigneur, ayez pitié des prostituées.

Seigneur, je suis dans le quartier des bons voleurs,
Des vagabonds, des va-nu-pieds, des recéleurs.

Je pense aux deux larrons qui étaient avec vous à la Potence,
Je sais que vous daignez sourire à leur malchance.

Seigneur, l'un voudrait une corde avec un nœud au bout,
Mais ça n'est pas gratis, la corde, ça coûte vingt sous.

Il raisonnait comme un philosophe, ce vieux bandit.
Je lui ai donné de l'opium pour qu'il aille plus vite en paradis.

Je pense aussi aux musiciens des rues,
Au violoniste aveugle, au manchot qui tourne l'orgue de Barbarie,

A la chanteuse au chapeau de paille avec des roses de papier ;
Je sais que ce sont eux qui chantent durant l'éternité.

Seigneur, faites-leur l'aumône, autre que de la lueur des becs de gaz,
Seigneur, faites-leur l'aumône de gros sous ici-bas.

.. ..

Seigneur, je rentre fatigué, seul et très morne...
Ma chambre est nue comme un tombeau...

Seigneur, je suis tout seul et j'ai la fièvre...
Mon lit est froid comme un cercueil...

Seigneur, je ferme les yeux et je claque des dents...
Je suis trop seul. J'ai froid. Je vous appelle...

Cent mille toupies tournoient devant mes yeux...
Non, cent mille femmes... Non, cent mille violoncelles...

Je pense, Seigneur, à mes heures malheureuses...
Je pense, Seigneur, à mes heures en allées...

Je ne pense plus à Vous. Je ne pense plus à Vous.

(« Du monde entier au cœur du monde ». Editions Denoël, 1957.)

RJ

JOURNAL D'ÉMILE OLLIVIER

Tome I - 1846-1860

Préface de Raymond Dumay

DANS sa préface, Raymond Dumay situe Emile Ollivier comme ayant eu « l'un des destins les plus complexes et les plus tragiques de notre histoire. »

Son journal publié pour la première fois aujourd'hui et rédigé entre 1846 et 1869 retrace un portrait juste et précis de celui qui fut ministre du Second Empire, commissaire de la République en 1848, mais aussi gendre de Marie d'Agoult et de Franz Liszt. C'est un témoignage fidèle sur le drame politique de son époque analysé et jugé par l'orateur célèbre du barreau de Paris, l'ami de Lamartine, de Thiers, de Lamenais et de Michelet. Le journal d'Emile Ollivier révèle non seulement un moraliste généreux, le penseur politique de grande envergure, le lettré, l'artiste passionné par la musique, et les arts ; mais surtout il s'en dégage le portrait d'un homme de grand cœur et de grand talent dont la devise était : « Le scandale de la vérité, c'est de ne pas la dire tout entière. » Emile Ollivier pour qui la postérité fut injuste « a peut-être gagné sa cause alors que dans sa chambre, il n'écrivait que pour la solitude. »

RJ

LAGROUA WEILL-HALLE

La grand'peur d'aimer

Préface de Simone de Beauvoir

CONTROLE des naissances, planning familial : voici des termes qui ne sont plus des tabous. Ces mots évoquent un problème brûlant de plus en plus à l'ordre du jour. Mme WEILL-HALLE cite dans son livre des cas bouleversants qui peuvent se présenter à toutes les femmes. Mais ce livre n'est pas seulement un dossier frappant sur la liberté de la conception : c'est un réquisitoire, un appel lancé par une femme-médecin témoin chaque jour du désespoir et de l'angoisse créés par cette grand'peur d'aimer. Mme de Beauvoir souligne dans sa préface que « la liberté de conception n'est pas seulement revendiquée par des égoïstes mais davantage par des femmes dévouées à des entreprises où elles engagent toute leur raison d'être. » Un livre qui intéresse le couple et que tous les couples doivent lire.

LA PRESSE et

LA TOUR ST-ANDRÉ

par JACQUES BRENNER

COMBAT

"J'ai lu avec beaucoup de plaisir et encore plus d'attention le livre de M. Brenner, dont le ton permet aisément l'accord, la communication, la sympathie." **PHILIPPE SENART**

france Observateur

"La Tour St-André est une chronique familière et narquoise de la vie d'un jeune homme et de ses camarades de classe entre 1939 et 1950. Ce livre, je vous le conseille." **BERNARD FRANK**

ARTS

"La Tour St-André ce sont des mémoires, sans l'ennui qui parfois s'en dégage, sans la fatuité qui souvent les envahit et les étouffe. **MATTHIEU GALEY**

RJ

CHRISTIAN PINEAU - **La simple vérité**

CHRISTIAN PINEAU est certes un des hommes les mieux qualifiés pour écrire cette SIMPLE VERITE sur les années qui vont de 1940 à la Libération. La première partie de ce récit est consacrée à l'activité de Christian Pineau dans la résistance. Il fut l'un des premiers à avoir pu parler au général de Gaulle de la bataille des obscurs. Arrêté, il nous peint sa lutte contre le désespoir et la solitude dans les prisons de l'occupant. Puis, il deviendra le matricule 38.418 et subira pendant plus d'un an le calvaire concentrationnaire, dans un camp où il rencontrera Marcel Paul, Julien Cain, Claude Bourdet, Rémy Roure. LA SIMPLE VERITE est un témoignage humain et juste.

RJ

PAMELA MOORE

Les pigeons de Saint-Marc

ON se souvient du succès, et même du scandale de CHOCOLATES FOR BREAKFAST, le premier roman de cette toute jeune fille. Les lecteurs de ce nouveau livre découvriront une romancière plus tendre : ses héros, les pauvres, osent regarder en face la réalité pour essayer d'être heureux. C'est un hommage que Pamela Moore a su rendre aux habitants de la place Saint-Marc. Les pigeons qui la peuplent ne sont pas, comme on pourrait le croire, ceux de Venise, mais ceux d'une petite place d'un quartier misérable de New-York. Pamela Moore nous introduit dans un petit monde bigarré et nous en relate la chronique intelligente et sensible. Elle nous montre une colonie de jeunes gens turbulents qui « vivent leur vie » et tente de concilier à leur manière leur désir de créer et leur volonté de résister à la civilisation conventionnelle de l'Amérique actuelle.

GROZDANA OLUJIC

Une excursion dans le ciel

Traduit du serbo-croate par Paul Grégor

CE roman, le premier de Grozdana Olujic, lui a valu le Prix du Meilleur Roman de l'Année. C'est l'histoire d'une jeune femme face à l'amour, sujet cent fois traité, mais pourtant entièrement renouvelé ici à cause de l'environnement social et de la nouveauté du cadre. Grozdana Olujic, écrivain d'une sensibilité exceptionnelle mais dont la conscience et l'intelligence annoncent déjà une fine moraliste, fait montre d'un talent lucide, incisif et dépouillé.

Allen Drury

TITANS

ADVISE AND CONSENT

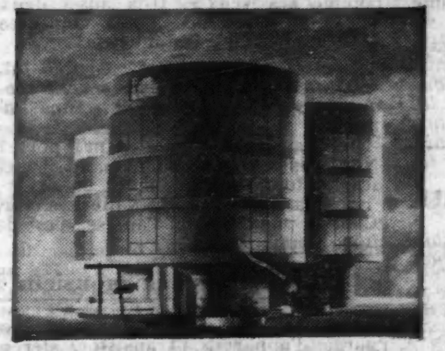
«l'Ame d'un peuple à travers sa geste...
l'Amérique à la loupe...» ROGER STÉPHANE (L'Express)

JULLIARD

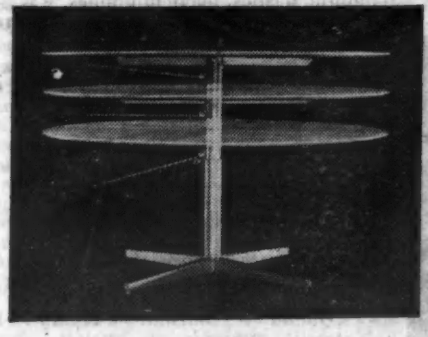
Vous ne connaissez probablement pas Giacomo Ceruti. C'est pourtant un grand « peintre de la réalité » au 18ᵉ siècle.

Il reste encore en Toscane d'admirables petites villes où les touristes vont trop rarement.

Les Romains ont été d'extraordinaires portraitistes. Nous vous présentons quelques-unes de leurs plus éclatantes réussites.



On construit davantage en Italie qu'en France. Comment et pourquoi ?



D'innombrables idées italiennes pour des maisons françaises.

L'ŒIL

numéro spécial :

art, architecture, formes utiles en Italie ***5 NF***

Egalement au sommaire de ce numéro une enquête sur la jeune peinture à Rome, à Naples et à Milan.

En vente dans les kiosques et chez tous les bons libraires

URSS

L'affaire Ivinskaya

Qu'est devenue Lara, l'héroïne du « Docteur Jivago » ?

« *BORIS PASTERNAK, ce grand poète russe, a été, au cours des dernières années de sa vie, victime d'une femme sans cœur ni scrupules, qui se servait de son amitié pour accumuler des sommes d'argent fantastiques et pour devenir une millionnaire au pays des Soviets.* » C'est ainsi que Radio-Moscou expliquait, dimanche dernier, la condamnation à huit ans de prison d'Olga Ivinskaya, amie et collaboratrice de Pasternak, qui lui a inspiré le portrait de Lara dans « Docteur Jivago ».

On pouvait croire qu'il s'agissait de trouver un alibi à la réhabilitation de l'œuvre de Pasternak en Russie, et qu'Olga Ivinskaya n'était que la victime rituelle chargée d'expier les péchés « anti-patriotiques » du poète. Mais l'émission de Radio-Moscou n'était pas destinée aux Russes. C'est en anglais et en français uniquement qu'elle a été diffusée. Les Soviétiques ignorent tout de ce procès qui s'est tenu à huis clos à Moscou au mois de décembre dernier et dont on n'a appris l'existence que grâce aux indiscrétions maladroites de la maison d'édition « Gosizdat ». C'est donc aux Occidentaux que l'explication finale a été adressée.

Un coup contre moi

Olga Ivinskaya était plus qu'une amie pour Pasternak. Elle était son agent littéraire et son conseiller. Plus d'une fois dans le passé, les bureaucrates de l'Union des Écrivains ont voulu se servir d'elle pour exercer une pression sur le poète. Pendant l'épuration « jdanovienne » de 1948, elle a été invitée à témoigner contre son ami et, après un refus formel, elle a disparu pour cinq ans. Ce n'est qu'après la mort de Staline que Pasternak — qui a survécu en gardant le silence — a retrouvé son amie. Etait-elle en prison, ou simplement éloignée dans une de ces régions sibériennes décrites dans « Docteur Jivago » ?

Depuis le « dégel », elle était à nouveau à ses côtés et a mis toute son énergie et ses connaissances des langues étrangères au service du poète. C'est elle qui a mené la correspondance avec la maison Feltrinelli et qui a permis la parution de « Docteur Jivago » en Occident. On comprend qu'elle soit apparue aux officiels soviétiques comme le mauvais génie de Pasternak.

L'intérêt soulevé dans le monde entier par le cas Pasternak a protégé pour un certain temps aussi bien le poète que son amie. Mais Pasternak a vécu les derniers mois de sa vie dans la hantise que quelque chose n'arrive à Olga Ivinskaya. Dans une lettre à des amis anglais, il écrivait : « *S'ils arrêtaient Olga — que Dieu ne le permette pas ! — je vous enverrai un télégramme disant que quelqu'un a attrapé la scarlatine. Faites sonner alors toutes les sonnettes d'alarme et sachez qu'une attaque contre elle serait, en fait, un coup contre moi.* »

A huis clos

Ce n'est que quelques mois après la mort de Pasternak que ce mauvais pressentiment s'est réalisé. Olga Ivinskaya et sa fille ont disparu. Les amis étrangers cherchaient vainement à obtenir de leurs nouvelles. Finalement, la semaine dernière, l'un d'eux a appris dans la maison d'édition d'Etat qu'Olga Ivinskaya avait été condamnée pour avoir exploité des étudiants en les faisant travailler comme des « traducteurs-nègres ». Elle leur aurait payé 3 roubles la page pour des travaux qu'elle se faisait payer ensuite 10 roubles. Sa fille, étudiante à l'Institut littéraire Gorki à Moscou, aurait été son agent recruteur et complice. Elle a été condamnée à trois ans de prison.

Mais, dimanche dernier, Radio-Moscou a présenté une version nouvelle. Olga Ivinskaya aurait conseillé à Pasternak de renoncer à ses droits d'auteur à l'étranger pour mieux les empocher elle-même plus tard. Evitant tout transfert officiel, elle se serait fait remettre de la main à la main des sommes considérables, sans compter des cadeaux en nature. Elle aurait accumulé ainsi 800.000 roubles (40 millions d'anciens francs, au taux de change antérieur au 1ᵉʳ janvier). Ce faisant, elle aurait violé les lois sur les devises qui sont en vigueur aussi bien en U.R.S.S. que dans la plupart des pays du monde. Elle aurait d'ailleurs reconnu son crime.

Mais, dans ce cas, pourquoi l'a-t-on jugée à huis clos ? Pourquoi aucun des étrangers qui lui ont fourni ces sommes gigantesques n'a-t-il été inquiété ? Pourquoi ce trafic — qui, selon Radio-Moscou, a duré toute une année — n'a-t-il pas été interrompu depuis le début, puisque les autorités le connaissaient ?

Les explications officielles ne sont guère convaincantes. Pour le monde entier, Olga Ivinskaya est victime d'une vengeance qui jette un doute sur les assurances de M. Krouchtchev et montre que, malgré les progrès du « dégel », les adversaires du conformisme en U.R.S.S. ont encore bien des obstacles à surmonter.

K.-S. KAROL

ÉDITION

● Le Prix de poésie François Villon sera décerné le 25 février. Le lauréat couronné verra son œuvre éditée par les soins du jury qui comprend : J. Rousselot, A. Marissel et M. Rachline.

● Après « Le jour le plus long », de Cornelius Ryan, Laffont publiera en mars la version allemande de ce même débarquement du 6 juin 1944, par Paul Carrel (auteur de « Afrika Korps »).

● On annonce pour février des poèmes inédits de Jean Cocteau : « Cérémonial espagnol du Phénix ». (Gallimard.)

● En Amérique, « La Guerre d'Algérie », de Jules Roy, sera le premier volume d'une nouvelle collection de poche, « Target » (Cible), consacrée exclusivement à l'actualité.

● Les statistiques de l'UNESCO indiquent qu'il sort chaque année, des imprimeries du monde entier, 5 milliards de volumes, soit deux livres (dont un manuel scolaire) pour chaque habitant de la planète.

● Une nouvelle version de la Bible anglaise (celle, officielle, de « King James » a 350 ans) sera publiée en mars à un demi-million d'exemplaires : c'est le plus fort premier tirage jamais réalisé en Angleterre.

● L'U.R.S.S. est le pays qui a publié le plus grand nombre de titres en une année : 31.616. En deuxième position, le Japon (25.299). En huitième, la France (11.917).

● Après son recueil d'essais, « Pour Balzac et quelques autres », Jean-Louis Bory donnera à Hachette une « Vie d'Eugène Sue ». Il prépare un roman, « L'Odeur de l'herbe », sur la fin de la première République (1799-1801).

● Des expositions sur Saint-John Perse et Paul Claudel circulent actuellement dans les universités américaines.

● Publicité (I) : les collections « Inter-Police » et « Inter-Espions » (Presses Internationales) circulent dans les avions d'Air France ; leurs titres figurent sur les serviettes en papier du Drug-Store, aux Champs-Elysées.

● Publicité (II) : sur la bande de « L'Avocat du Diable », de Morris West (Plon), on lit : « Un nouveau Graham Greene » et, en dessous, « Morris West ». D'où de nombreuses commandes pour ce « Morris West » pris pour « le dernier roman de Graham Greene ». Malgré ce malentendu, ou à cause de lui, « L'Avocat du Diable » est un best-seller (50.000 exemplaires).

● Projet des Presses Universitaires : couvertures glacées, en trois couleurs, pour les « Que sais-je » ?

● Les Editions Albin Michel publieront, le 1ᵉʳ février, « Femmes », par Jacques Chardonne, un volume, à tirage entièrement numéroté, de nouvelles choisies.

LA SEMAINE

Michèle Manceaux vous raconte

● Joël Flateau, notre Shirley Temple.

JOËL FLATEAU ENTRE SA MÈRE ET GILBERT CAZENEUVE.
Un métier qui a des exigences.
(Charpentier.)

« SILENCE, antenne. »

Derrière la vitre, dans le studio d'enregistrement, un petit garçon joue aux dames avec un homme d'une trentaine d'années. A côté, tout à côté du petit garçon, une dame avenante me fait signe d'entrer. Le petit garçon se précipite et me baise la main. La dame m'avance un fauteuil. Je suis à Europe N° 1. C'est jeudi. Le petit Joël Flateau, enfant-acteur, accompagné de sa mère, présente le programme de disques avec Gilbert Cazeneuve.

Pendant que les disques passent, on coupe le son dans le studio, et Gilbert Cazeneuve met vaguement au point, avec Joël, ce qu'ils vont dire pour présenter le disque suivant.

« *Attention, à vous.* »

Joël improvise avec un à-propos, une invention, une spontanéité qui déroutent. Les trois quarts des adultes bredouilleraient lamentablement dans les mêmes circonstances. Il fait des calembours et des enchaînements comme un vieux routier. Il annonce un enregistrement de Caterina Valente.

« *Tu la connais ?* interroge Cazeneuve.

— *Oui, je l'ai entendue à l'Olympia, elle a une voix charmante.* » De temps à autre, Joël interrompt Cazeneuve pour placer son mot : « *A moi, mon mignon* », lui dit-il.

Quand le son est coupé, Joël et Cazeneuve reprennent leur partie de dames. Joël a alors des expressions d'enfant : « *Je vais te faire mourir à petit feu* », s'exclame-t-il en s'emparant d'un pion. Ou bien, il fait des mines : « *Obliged to take* », s'excuse-t-il en anglais, avec un accent parfait.

Je félicite sa maman. Bien sûr, Joël parle couramment l'anglais. Il est même en train d'écrire un conte en anglais. Il parle aussi couramment l'espagnol. Son niveau est celui de la cinquième en français. Et en mathématiques ? En mathématiques, il excelle également.

Joël doit tout connaître

Joël a dix ans. Dix ans, tout juste, depuis le 28 décembre. Il a un imprésario, un attaché de presse, un numéro personnel de Sécurité Sociale, et un dossier à son nom chez le percepteur.

Sa mère me dit :

« *Tenez, voici son curriculum vitæ.* »

Deux feuilles de papier, tapées à la machine : première audition au Conservatoire (piano) à cinq ans. Roman-photos, à six ans. Et, depuis, six films : « Echec au porteur », rôle de l'enfant malade. « Sans Famille », rôle de Rémi. « Jeux dangereux », rôle de « La Puce ». « Drôles de phénomènes », rôle de « l'Haricot », etc.

Il y a des mystères dans la vie. Comment cet enfant-là, qui pose pour les photographes, qui se fait habiller sur mesures, qui parle à la radio, joue à la télévision et tourne des films, comment a-t-il le temps d'apprendre ce que les autres enfants de son âge ne savent pas encore ? Décidément, au lycée, on perd son temps.

Joël, lui, n'a jamais mis les pieds à l'école. Il a eu des précepteurs depuis la onzième. « *Une jeune fille merveilleuse qui traduit Platon* » lui a donné des leçons de français, un peintre espagnol et une institutrice anglaise ont complété son instruction. « *Joël doit être instruit, on ne sait jamais ce qu'il peut arriver* », dit sagement sa maman. Cet enseignement particulier coûte environ cent vingt mille anciens francs par mois.

Joël ne manque-t-il pas de camarades de son âge ?

« *Non, Joël n'aime pas beaucoup les enfants. Il préfère la compagnie des grandes personnes. Pourtant, les enfants de la concierge viennent souvent. Tous les milieux sont respectables et Joël doit tout connaître.* »

Pour cela, il regarde aussi tous les programmes de la télévision, et va souvent au spectacle. A l'Opéra, au concert, au music-hall. « *Joël doit être vraiment cultivé.* » Sa maman, qui ne le quitte jamais, l'emmène aussi dans les expositions de peinture.

« *Quel peintre aimes-tu, Joël ?* »

— *Van Gogh*, répond illico Joël, et puis, parce qu'il n'a quand même que dix ans, et qu'on ne lui a pas tout appris, il ajoute :

« *Et Juan Romero Fernandez.* »

Sa mère intervient avec un bon sourire :

« *Ah ! celui-là, cela m'aurait bien étonnée si tu n'en avais pas parlé.* » Elle se tourne vers moi : « *C'est son professeur d'espagnol. Un jeune homme. Joël lui a voué une affection incroyable.* »

« *C'est mon frère* », insiste Joël.

Joël ne s'endort jamais avant minuit ou une heure du matin. Deux heures, c'est vraiment une exception. Comme lorsque l'on a fêté son anniversaire à l'Elysée-Matignon (1). Mais il se lève à midi. Sa maman prépare elle-même son déjeuner. Carottes râpées, artichauts crus, radis roses, Mme Flateau veille à tout et n'a pas manqué un seul repas de Joël depuis sa naissance.

« *Heureusement, il est fils unique.* « *D'ailleurs,* me dit-elle avec une juste fierté, *voyez comme il a un joli teint.* »

C'est vrai, Joël a une peau rose et blanche ravissante. Des yeux bleus ravissants. C'est un petit garçon ravissant. Malheureusement, il a l'air d'une petite fille. Il est sûrement le dernier petit Parisien du XXe siècle à être coiffé « aux enfants d'Edouard ». Ne souffre-t-il pas d'être pris pour une fille ?

« *Non, pas du tout. Joël sait qu'il fait un métier qui a des exigences. Il est si content de faire ce métier que rien ne le gêne. Lui faire couper les cheveux ? Pourquoi ? Joël a un style romantique. C'est son style. D'ailleurs, il fait beaucoup plus vieux avec les cheveux coupés.* »

Il faut sans doute un spécialiste pour cette coupe délicate ?

« *Oui, oui, c'est Villamor, le coiffeur de Sacha Distel et de Jean-Claude Brialy.* »

Joël porte aujourd'hui une veste de daim, un nœud autour du cou, et de fines chaussures anglaises. Des vestes de daim, il en a trois, et un costume de cuir miel. Sur son « serviteur de nuit » pour enfant, il y a encore le complet de la veille, pied-de-poule beige avec le pardessus assorti. Mais Joël est, paraît-il, plus mignon dans le prince de Galles ou dans le « bleu comme ses yeux ». Il a aussi deux smokings, avec de hautes ceintures et des chemises festonnées.

Tout ce qu'il porte est créé pour lui. « *D'ailleurs, vous voyez, ce petit modèle-là s'appelle justement* « *Sans Famille* ».

Joël fait-il attention à ce qu'il porte ? Non, pas vraiment, sauf quand il met ses boutons de manchettes en or.

Joël a aussi une chevalière en or. Comme papa. Ce qui l'amuse, c'est de faire comme papa.

(Charpentier.)
JOEL AVEC SON BATEAU.
Le même coiffeur que Sacha Distel.

« Embrasse ce monsieur »

Joël est très gâté. Sa chambre regorge d'appareils. Transistor, stéréophonie, flashes, magnétophones, « walky-talky », tout ce dont un maniaque de l'électricité peut rêver.

« *A chaque rôle, Joël reçoit un cadeau. Il faut le récompenser, parce que, parfois, c'est très dur. Nous avons appris jusqu'à 600 lignes de texte. A sept ans, nous avons appris 220 lignes pour* « *Le Petit Lord Fauntleroy* » *à la T.V.* »

Mme Flateau dit « nous », comme les managers de boxeurs : « *Nous avons livré un rude combat. Nous avons souffert parce que X tapait fort.* »

Elle a consacré sa vie à son fils.

« *Quand il tournait* « *Fanny* » *à Marseille, un rôle en anglais, nous avons eu une scène en mer. Joël était sur une petite barque. Moi, sur un autre bateau. A 150 mètres. Evidemment, à 150 mètres, je n'aurais pas pu le sauver, mais enfin.* »

Tous les soirs, Mme Flateau raconte à Joël des contes de fées.

« *Il faut que Joël retrouve le monde des enfants avant de s'endormir. Je mêle un peu de morale à ces histoires, parce que la morale, c'est utile dans la vie. Quand il tourne, je le prends avec moi dans ma chambre, pour le calmer la nuit, s'il a des cauchemars.* »

Joël joue. Il est charmant. Particulièrement liant. Quand sa maman lui dit dans les couloirs de « Europe N° 1 » : « *Va vite embrasser ce monsieur* », il se précipite au cou du monsieur.

Dans la voiture qui nous ramène chez lui, il est volubile. Il a immédiatement adopté Philippe Charpentier qui le photographie, et lui parle photo, auto, comme tous les petits garçons du monde. Il semble très gai, très content et, pourtant, il fait peur. Il est trop habile à passer de l'univers secret de l'enfance au monde à découvert du « show-business ».

Ou bien n'a-t-il déjà plus de secrets ? Il faudrait le demander à Shirley Temple.

MICHÈLE MANCEAUX.

(1) Club du monde du spectacle.

BOUQUETS . GANTS FLEURIS . BOURSES...

COIFFES DE MARIÉES à partir de 120 n.f.
Rébé
23 RUE DANIELLE CASANOVA PARIS

20.000 LIEUES SUR LA TERRE
c'est
DURAND chez POPOV
Un film en couleurs de M. PAGLIERO
avec TATIANA SAMOILOVA
LEON ZITRONE
BERLITZ
WEPLER Pathé

LE TERRAIN VAGUE
ÉDITIONS ORIGINALES SURRÉALISTES
(catalogue franco)
LIVRES DE CINÉMA
(catalogue franco)
23-25, rue du Cherche-Midi, 23-25
PARIS (6e)

A LA ROTONDE
103, BOULEVARD DU MONTPARNASSE
Christian PEZEY 23 ans
Colette DESCOMBES 18 ans
Claude ARNOLD 18 ans
Jacques PERRIN 19 ans
dans
LES NYMPHETTES
d'H. ZAPHIRATOS 32 ans
à partir du VENDREDI 27 JANVIER
interdit aux moins de 18 ans

En raison du triomphe d' IRMA-LA-DOUCE *au théâtre* GRAMONT *avec sa créatrice* COLETTE RENARD *dans la mise en scène de* RENE DUPUY, *la direction du théâtre nous informe que la* LOCATION EST OUVERTE DEUX SEMAINES A L'AVANCE.

LUTECE
29, rue Jussieu - métro : Jussieu
LE GARDIEN
DE HAROLD PINTER
grand prix de la meilleure pièce de l'année à londres
LA MANIVELLE
DE ROBERT PINGET

LE FARCEUR
en exclusivité seulement au
MONTE-CARLO
Champs-Elysées

(Archives.)

LES PIONNIERS (*).
Des lunettes noires pendant une semaine.

TÉLÉVISION

Les ancêtres

● ***Savez-vous que la télévision française a (environ) 25 ans ?***

GRACE à la Télévision, la France pratique « l'œuf » de Vuarnet, apprend la cuisine avec Oliver, vote « oui » quand on le lui demande, et se passionne pour le rugby. Son public se compte par millions, son budget par milliards. Elle a une politique, une esthétique et même un statut. Jusqu'ici, pourtant, la Télévision française était une gigantesque amnésique qui ne s'était jamais préoccupée d'explorer son passé. Elle s'apprête à combler cette lacune. Le 27 janvier, dans l'émission de Claude Dagues et Jean Thévenot, « En direct de notre passé », la Télévision essaiera, pour la première fois, de se souvenir en public.

C'est que la question : « *Quand est née la Télévision ?* » comporte plusieurs réponses. Les investigations scientifiques qui débouchent sur l'invention de la Télévision remontent au milieu du XIXe siècle. En revanche, l'origine, en France, de la Télévision considérée comme un fait social pourrait être fixée au 2 juin 1953. Ce jour-là, des centaines de milliers de curieux se rassemblèrent devant les quelque 50.000 récepteurs alors en service, pour assister au couronnement de la reine d'Angleterre. C'est à ce moment que naquit dans notre pays la conscience de l'importance sociale de la Télévision et que s'amorça cette courbe impressionnante qui aboutit aux 2 millions de récepteurs actuellement en usage.

Mais ce ne sont pas ces débuts-là qui intéressent Jean Thévenot. Thévenot, journaliste de radio depuis 1936, réalisateur à la Télévision depuis 1944, s'est surtout attaché à la période obscure et capitale des années 1932-1936. Car (vous en doutiez-vous ?) cette technique ultra-moderne dont on admire avec constance la jeunesse et la nouveauté, a déjà près de trente ans d'âge. C'est fin 1932 qu'en conclusion de nombreux essais poursuivis depuis plusieurs années par les deux promoteurs de la Télévision française, René Barthélemy et Henri de France, des images sont, pour la première fois, diffusées avec l'estampille officielle. Ces émissions ont lieu de temps à autre, à l'improviste, sur une définition de 30 lignes (1).

Deux clans

Cette période expérimentale se poursuit jusqu'au jour de mars 1935 où Georges Mandel, alors ministre des P.T.T., dîne chez un collègue qui possède un « récepteur-vision », se passionne pour la chose, se documente, met en branle ses services : dès le 27 avril, des émissions régulières commencent en 60 lignes. En novembre, elles cèdent le pas à la définition, déjà assez fine, de 180 lignes.

C'est de cette révolution que la Télévision française fête cette semaine le 25e anniversaire approximatif. Entre autres difficultés, en effet, Jean Thévenot n'a pu fixer d'une manière absolument précise la date exacte de la mise en route de ces émissions. Il sait qu'il s'agit du 10 ou du 17 novembre 1935, mais tous les acteurs et les témoins de l'événement se partagent en deux clans qui fournissent des preuves contradictoires et incontrôlables à l'appui de ces deux possibilités. Ce qui est, en revanche, établi avec certitude, c'est le programme de cette émission inaugurale qui, présentée par Béatrice Bretty, de la Comédie-Française, permit de voir Gaby Morlay, Elvire Popesco, Arletty, André Lefaur, Sacha Guitry, Harry Baur et la danseuse Zoula de Boncza.

Les deux premières speakerines de la Télévision française s'appelaient Suzanne Bridoux et Suzy Vinker. Cette dernière était une speakerine professionnelle travaillant pour Radio-Colonial. Suzanne Bridoux, au contraire, était la secrétaire du directeur de la Compagnie des Compteurs, société pour le compte de laquelle René Barthélemy expérimenta le premier matériel utilisé. Un jour que trois académiciens venaient visiter le laboratoire de Montrouge pour s'initier aux mystères de la « radiovision » ou de la « phonievision », comme on disait alors, René Barthélemy chercha parmi le personnel de la maison une employée qui puisse faire une démonstration : son choix s'arrêta sur Mme Bridoux, ancêtre de nos Jacqueline Joubert et Catherine Langeais, qui, retrouvée par Jean Thévenot, célébrera vendredi son titre de « première speakerine de la Télévision française ».

Un pont de bateau

Si les témoins se disputent beaucoup sur les dates (tout le monde voulant, ou croyant de bonne foi avoir été de « la première »), ils s'accordent, en revanche, sur les conditions très pénibles de travail. A cette époque, l'espace dans lequel pouvaient évoluer les animateurs des programmes était très réduit : un rectangle de trois mètres sur deux délimité à la craie sur le parquet. Sur cette surface restreinte, était braqué un éclairage d'une puissance de 50.000 watts qui portait la température du studio à 55° en une heure, et qui provoquait des brûlures ; tous les « ancêtres » de la T.V. se souviennent avoir porté des lunettes noires les semaines qui suivirent leurs débuts !

Pour remédier à cette situation périlleuse, il fallut construire sous le plancher une usine frigorifique alimentant le studio en air frais par l'intermédiaire de manches à air qui donnaient aux premiers locaux de la T.V. une allure de pont de bateau. Enfin, la caméra était fixe et les changements de plan de la personne qui parlait étaient obtenus en faisant se déplacer le speaker grâce à un système de commande lumineuse qui lui indiquait : « *Avancez - Reculez - Allez à gauche - Allez à droite...* »

S'il n'a pas poussé le souci du détail exact jusqu'à reconstituer ces conditions de travail, chaleur comprise, pour son émission de vendredi, Jean Thévenot a néanmoins posé aux services techniques de la R.T.F. un difficile problème.

(Marquis)

JEAN THÉVENOT.
De temps à autre, à l'improviste.

(*) En 1936, dans un studio de la Télévision. *De gauche à droite :* René Barthélemy, son assistant Marius Lamblot, le speaker Radiolo, Gaby Basset (assise) et, *à l'extrême droite*, Ded Rysel.

(1) Elle est maintenant, en France, de 819 lignes.

Sur sa demande, le laboratoire d'étude de Meudon a cherché pendant deux mois... comment émettre en 30 lignes et 180 lignes avec le matériel actuel. Et notre Télévision, qui utilise la définition la plus élevée du monde, a dû mettre au point des appareils compliqués pour reconvertir ses images dans les définitions primitives de ses débuts.

Enfin, Jean Thévenot, à la fois pour les besoins de son émission et pour assouvir sa passion de vérité, a cherché à entrer en relations avec les rares téléspectateurs de cette époque. Grâce à lui, nous avons pu rencontrer M. Baudemont, réparateur radio à Fresneaux-Montchevreuil, dans l'Oise, qui construisit lui-même, en 1931, un « Emy-Visor » dont la société Emy-Radio, dirigée par René Barthélemy, vendait les plans et les pièces détachées pour la somme de 1.950 francs d'alors. M. Barthélemy lui envoyait par lettre des indications sur les jours et heures où il envisageait d'émettre. L'image reçue était de petite dimension (5 cm. sur 7) et instable. Elle remportait néanmoins un vif succès de curiosité et il n'était pas rare de voir jusqu'à 20 ou 25 personnes se presser dans la salle de M. Baudemont... Celui-ci est resté un téléspectateur attentif. Vendredi, lui aussi, célébrera un curieux anniversaire : celui de trente années passées devant cette boîte à images aujourd'hui si banale, et dont il vit la naissance.

PIERRE BILLARD.

(Archives.)

JEAN-PIERRE CASSEL DANS « LE FARCEUR ».
La vie est un jeu, pas vrai ?

CINÉMA

« Le Farceur »

● ***Tous aimablement originaux et curieusement fringués.***

J'ATTENDAIS beaucoup de Philippe de Broca, et cette attente a été déçue. Un « film jeune », « Le Farceur » (1) ? Allons donc ! Je n'en connais guère de plus vieux. Et pas même du vieux cinéma : du vieux théâtre.

« Le Farceur » nous ramène à ces petites comédies dites « poétiques » que le Boulevard montait, il y a une quinzaine d'années, dans une tentative boiteuse de renouvellement. Fermons les yeux, l'illusion est complète. On frappe les trois coups et le rideau se lève sur un décor bariolé, dépaysant à bon compte, encombré d'objets laborieusement fantaisistes, limonaires, statues de foire, antiquailles burlesques, meubles rococo, etc. Aussitôt — non, pas tout à fait : le temps, pour le public, de faire « Ah ! » et d'applaudir — les personnages entrent en scène. Tous aimablement « originaux » et curieusement fringués, le vieil oncle vêtu d'un tapis, par exemple, les femmes, elles, savamment débraillées et coquines. On a compris : on est entre « poètes », chez la famille Farfelue. Et d'ailleurs, le Poète en personne ne tarde pas à surgir. C'est le fils de la maison, un de ces doux bohèmes, libres comme l'air, qui nous enseignent que sans féerie le monde serait bien triste. La vie est un jeu, pas vrai ? Et les poètes ont toujours raison. Au milieu de ce bric-à-brac, on fait un « petit métier » sympa : on est souffleur de bulles, fabricant de feux de Bengale ou, comme ici, modèle pour « comics » (et ça paye, je vous prie de le croire : voyez nos nappes damassées, nos tapisseries médiévales, nos cristaux de Venise !). Et l'intrigue ? Eh bien, il ne manquait plus qu'elle, la voici : entre la Belle Dame incomprise, vous savez bien, celle qui se languit auprès de son époux, cet industriel bassement matérialiste, toujours plongé dans ses chiffres, ses ordres de Bourse, un coffre-fort, quoi ! à la place du cœur. Le Poète, naturellement, séduit la Dame, les Farfelus l'adoptent... Ici, je m'arrête. Au crédit du « Farceur », il y a en effet deux petites inventions un peu plus rares : d'abord, le Farceur élève deux enfants naturels, puis il plaque finalement la Dame pour une boniche. Il y a quinze ans, un directeur aurait tiqué : « *Hum, hum... Coupez-moi ça. Restons dans la poésie.* »

(1) Monte-Carlo.

(Archives.)

ANOUK AIMÉE DANS « LE FARCEUR ».
Les poètes ont toujours raison.

Une avant-scène invisible

« Le Farceur » est un film fantaisiste dans le mauvais sens du terme, c'est-à-dire un film faux. Et, je le répète, un faux film, théâtral de bout en bout, malgré ses virtuosités techniques. Rien n'y manque : ni les caleçons de l'époux ridicule (à vrai dire, on n'en voit même plus au théâtre !) ni l'apparition « pittoresque » de Palau prenant bien son temps pour descendre son escalier, jusqu'à une avant-scène invisible, comme pour saluer le public. Sans cesse, une invention tout extérieure surcharge et détruit celle que nous souhaiterions et qui viendrait des personnages eux-mêmes. A preuve : la réplique la plus drôle est une réplique « de caractère », dite par Wilson. Quant au Poète, il dénonce par son inexistence l'erreur de Broca et de Daniel Boulanger : enfin seul avec sa Dame, il faut bien qu'il lui parle ; or, il n'a rien à dire, et le dialogue, jusqu'alors pailleté — et combien « théâtral » lui aussi ! — devient insoutenable.

Un tel film met ses interprètes en porte à faux : Cassel, par exemple, danse, gesticule, cabriole, mais manque de l'essentiel : un regard. Le corps rit, non le visage. Les meilleurs sont les seconds rôles, Wilson, François Maistre. Et maintenant, entendons-nous bien. Je n'ai, certes, rien contre la fantaisie au cinéma. Je crois même, comme tel académicien, que c'est par des réussites dans ce domaine que la « nouvelle vague » prouvera le mieux ses ambitions. Encore faut-il que ses ambitions soient réelles, c'est-à-dire pleinement accordées au moyen d'expression choisi. Et qu'elle traite, si possible, des sujets un peu moins niais.

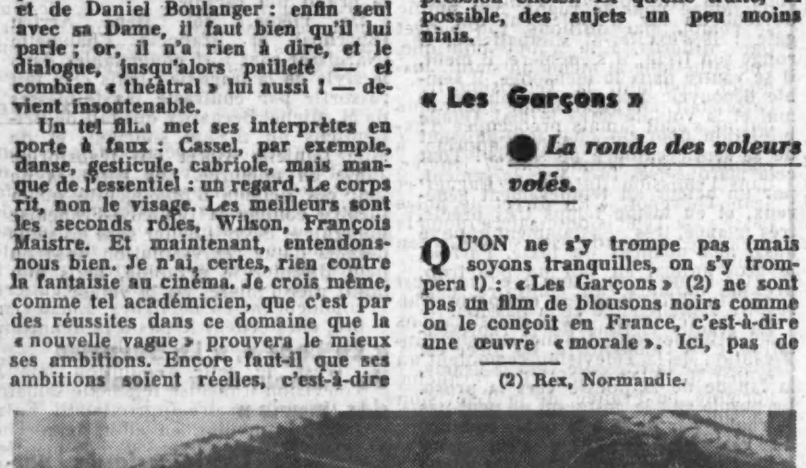
« Les Garçons »

● ***La ronde des voleurs volés.***

QU'ON ne s'y trompe pas (mais soyons tranquilles, on s'y trompera !) : « Les Garçons » (2) ne sont pas un film de blousons noirs comme on le conçoit en France, c'est-à-dire une œuvre « morale ». Ici, pas de clins d'œil humides vers la jeunesse abandonnée et autres tricheurs de terrains vagues. Dans « Les Garçons », comme dans « Ça s'est passé à Rome », Mauro Bolognini récuse tout appel du cœur. Il se livre à son thème favori ou, si l'on préfère, à son obsession : l'argent, pour ce qu'il est à notre époque, à la fois réalité pesante et marchandise abstraite.

Le chômeur de « Ça s'est passé à Rome » luttait pour acheter du travail ; « Les Garçons », eux, cherchent aussi de l'argent, mais pour n'en rien faire. Ce sont doublement des *sauvages* : d'abord parce qu'ils vivent sans lois, ensuite parce que le billet de mille lires les éblouit en soi, comme la verroterie un Caraïbe. L'argent n'a presque plus, ici, de traduction matérielle : il n'est plus qu'un objet fascinant, le signe d'une toute-puissance rêvée, passant de poche en poche, miroitant vaguement dans la paume qui se referme un instant sur lui. Et puis, une autre main s'en empare — filouterie, escroquerie ou franche conquête à coups de poing — et le cède à son tour à une autre, une autre, une autre encore, jusqu'à ce que le dernier « qui-s'y-colle » le dilapide : ainsi les enfants, le soir venu, abandonnent sur le trottoir le caillou qu'ils se disputaient.

(2) Rex, Normandie.



(Archives.)

F. INTERLENGHI, L. TERZIEFF, J.-C. BRIALY DANS « LES GARÇONS ».
Pour vivre comme l'Aga Khan.

Le dernier billet

Ils sont trois (Brialy, Terzieff, Interlenghi) à jouer à ce jeu infantile. De vieux fusils volés, trimballés dans une voiture volée, donnent le départ au furet. En route, pour la « couverture », on a ramassé trois putains. En possession de l'argent du vol, les trois garçons se servent des trois filles (Antonella Lualdi, Anna-Maria Ferrero et Elsa Martinelli) et les sèment en pleine campagne, sans les payer. Or, les filles les ont — naturellement — volés et se sont, ensuite, volées entre

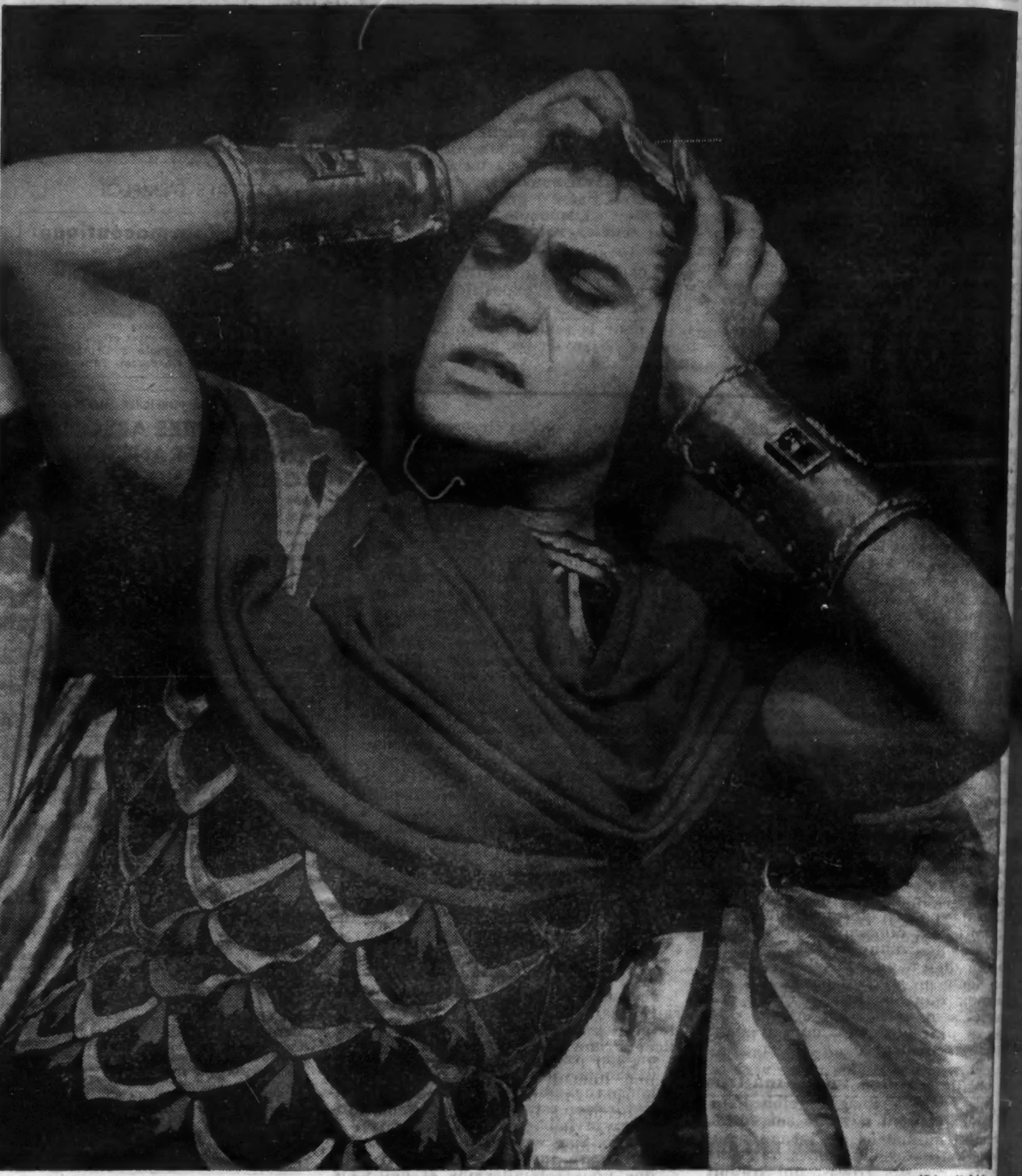
elles. Tout est donc à recommencer. Par chance, les trois garçons en rencontrent trois autres, des blousons dorés, ceux-là, qui les invitent dans la luxueuse maison d'un des leurs. On boit, on se ment et, derechef, on se re-vole, Interlenghi, le voleur, est volé à son tour par Brialy, lequel est volé par Terzieff. La ronde, enfin, se termine : en compagnie d'une fille de rencontre (Rosanna Schiaffino), Terzieff claque le fric, puis rentre seul, à l'aube. Son dernier geste : froisser le dernier billet et le jeter sur un tas d'ordures.

Aux prises avec l'absurde

Marchandise abstraite... C'est peu dire que les Garçons, si avides d'argent, n'en font aucun usage : dès qu'ils en ont, femmes ou voitures, ils cessent de posséder. A un moment, il est vrai, ils entrent dans une banque : mais c'est une Banque du Sang où, par bravade, ils se font ouvrir les veines... Terzieff, riche de son paquet de lires, s'offre un somptueux repas, mais — et c'est une des grandes trouvailles du film — on ne le voit même pas manger. Pendant une heure, il a « vécu comme l'Aga Khan » et cela lui suffit. Mythe, rêve, imposture... Qui est Mylène Demongeot, cette superbe fille qu'il découvre dans la maison du riche ? Regardez les yeux du garçon : elle est l'Argent, enfin ! Elle brille comme un million de lires. Soudain, une phrase équivoque et — millionnaire, boniche ou putain comme les autres ? La mystification continue.

Entre « Les Garçons » et « Ça s'est passé à Rome », une simple différence d'âge : l'argent est aux mains des gosses et non plus des grandes personnes, mais l'escroquerie fondamentale demeure. Malgré quelques dissonances (que la version française n'arrange guère), « Les Garçons » sont un film de style, conduit avec rigueur et où les acteurs que nous avons cités (et en premier lieu Terzieff) sont tous remarquablement employés. Cela dit, libre à chacun de n'y voir qu'anecdotes, coucheries et complaisances. Bolognini traite des sujets dangereux, parce que déjà étiquetés, sinon avilis. Comme une toile qui serait peinte des deux côtés, son film supporte peut-être deux interprétations contradictoires. Pour moi, j'ai choisi la plus sérieuse. Elle n'est peut-être pas la seule. Mais elle est, et ce serait paresse que ne pas la voir.

MORVAN LEBESQUE.



(Lipnitzki.)

ROBERT HIRSCH DANS « BRITANNICUS ». *Le pied sur l'accélérateur de l'Histoire.*

THÉATRE

« Britannicus »

● *Ne vaut-il pas mieux Byzance vivante que Rome morte ?*

« BRITANNICUS » à Byzance ? (1) Peut-être. Mais au théâtre ne vaut-il pas mieux Byzance vivante que Rome morte ? MM. Michel Vitold et Robert Hirsch ont poussé sur l'accélérateur de l'Histoire : le jeune Néron tourne déjà au despote oriental comme il le fera quelques années plus tard, les derniers vestiges de l'ordre romain sont déjà effacés par la débauche et le crime, l'atmosphère du palais, c'est déjà celle du palais de Théodora, voire celle du Kremlin des tsars moscovites. Mais de tout cela Racine pouvait se faire une idée d'après le Paris et le Versailles de l'affaire des poisons.

Le grand mérite de M. Michel Vitold c'est d'avoir mis en scène la pièce comme Racine l'a construite, c'est-à-dire comme une pièce policière. Les mécanismes de l'action criminelle sont démontés et huilés, les antécédents des personnages et leurs mobiles sont éclairés, tout devient logique et nécessaire à l'intérieur d'un univers de draps sales, de coupes empoisonnées, d'ambition, de luxure et de meurtre.

Le grand mérite de M. Robert Hirsch, c'est d'avoir tout compris et tout fait comprendre du monstre naissant. Il étonne d'abord par son allure de grand bébé trapu et maussade qui porte une jupette noire comme il porterait un blouson de la même couleur. Mais très vite son air d'enfant gâté devient un air d'adolescent qui se gâte : il s'excite, il s'impatiente, il ronge son frein, il s'encolère, il ment, il se vautre dans le mensonge, il semble découvrir à la fois la volupté, le mal et la volupté dans le mal. Quelle jubilation pour un chat tout-puissant de se sentir entouré de souris ! Tout cela marqué très fort, très largement, par un acteur au tempérament généreux, et en même temps très précis, très nuancé, très constamment appuyé aussi aux nuances du texte. Parfois, le gros animal en fait un peu trop, presque toujours, au contraire, cela respire l'intelligence et la passion.

La grande victime de la représentation, c'est l'alexandrin. La pièce est déplacée de la tragédie vers le drame, la langue de la poésie vers la prose. La parole suit le geste, on ne peut pas se rouler par terre à la noble cadence du vers tragique. Cela n'est guère gênant quand il s'agit d'un très grand acteur comme M. Hirsch qui trouve toujours la diction et le mouvement. Mais cela semble avoir gêné un peu ses partenaires et avoir créé certains disparates.

(1) Comédie-Française.

Le trône et les marches

Jouant le jeu, Mme Annie Ducaux fait descendre Agrippine du trône impérial jusqu'à l'asseoir sur les marches de l'escalier : mais parfois elle va un peu trop loin, elle se rapproche quasiment de l'Agrippine de Mlle Arletty dans « L'Etouffe-Chrétien », et cela gêne parce que dans les deux ou trois grands moments de bravoure de son rôle, elle retrouve, d'ailleurs très bien, le grand ton racinien.

De même, MM. René Arrieu (Burrhus) et François Chaumette (Narcisse) sont fort convenables dans le style de la tragédie ; mais cela fait ressortir par contraste les faiblesses de M. Michel Bernardy qui fait de Britannicus un nigaud souriant, et de Mlle Danielle Ajoret qui transforme Junie en mijaurée. Ces ruptures de ton, ces défauts d'homogénéité qu'un théâtre comme la Comédie-Française pourrait et devrait éviter sont les seuls défauts d'une représentation dont on peut discuter le principe, mais non point nier l'intérêt ou la valeur.

« Le Legs », « La Surprise de l'amour », « L'Ecole des maris »

● *Les classiques partout.*

AVEC ce « Britannicus », on joue « Le Legs », de Marivaux. Mme Hélène Perdrière y est éblouissante de charme et de drôlerie. D'un geste, d'une intonation, elle rend le texte vivant, moderne ; MM. Jacques Toja et surtout Georges Descrières lui donnent la réplique à merveille, et Mlle Philippine Pascale a fort bien dosé ce qu'il y a de santé, de malice et de charme dans le rôle de Lisette. La mise en scène de M. Jacques Sereys accuse ce qu'il entre de cynisme et d'élégance dans ces jeux de l'amour et de l'argent.

Marivaux a moins de chance aux matinées classiques de l'Atelier où l'on joue sa « Surprise de l'amour » (2). Je sais bien que c'est une pièce de début, un peu raide, où Marivaux n'a pas encore bien délabyrinthé la carte du Tendre des précieux. Mais la raideur gagne ici la mise en scène et les interprètes, sauf peut-être M. Pierre Pernet en Arlequin. Mlle Elisabeth Alain essaie vainement d'y échapper en en faisant un peu trop.

Le Théâtre au Village, troupe ambulante de Haute-Provence, joue bien, d'une façon très propre et très pimpante « L'Ecole des maris », de Molière. Cela sent parfois un peu le théâtre amateur, mais ce théâtre amateur dont bien des jeunes compagnies professionnelles parisiennes devraient envier le travail et le goût (3).

ROBERT KANTERS.

EXPOSITIONS

De Gillet à Dechanet

● *Si Apollinaire faisait le tour des galeries cette semaine...*

« SI le but de la peinture est toujours comme il fut jadis : le plaisir des yeux, on demande désormais à l'amateur d'y trouver un autre plaisir que celui que peut lui procurer aussi bien le spectacle des choses naturelles. On s'achemine ainsi vers un art entièrement nouveau... Ce sera de la peinture pure, de même que la musique est de la littérature pure. »

(2) Atelier, les 26 janvier, 2-9-16-23 février, 2-9-16 mars.
(3) Dernière ce soir 26 janvier, théâtre Récamier.

THEATRE DE L'ALLIANCE FRANÇAISE
101, boulevard Raspail — A partir du 1er février
LES COMEDIENS DES CHAMPS-ELYSEES - Direction artistique : M. JACQUEMONT
LE GRAIN SOUS LA NEIGE
De Daniel Guérin - D'après le roman de Ignazio Silone

ODEON THEATRE DE FRANCE
Mercredi 1er février 21 heures
Kiesgen
« Domaine Musical »
AMY - KAGEL - JANSEN
Musiscope Schöffer
SCHONBERG - WEBERN
Y. Loriod
Trio à cordes français

... cette semaine

SPECTACLES

● La pièce de Marguerite Duras, « LE SQUARE », sera jouée cette saison à New York, au Royal Play House, en même temps que « THE OLD TUNE » (« LA MANIVELLE »), de Robert Pinget, adaptée par Samuel Beckett.

● Georges Wilson sera le capitaine Haddock dans « TINTIN ET LA TOISON D'OR », dont le tournage débutera en Grèce le 17 avril.

● Vogue grandissante DES FILMS HISTORICO-BIBLIQUES tournés à Cinecitta : de 1950 à 1957 inclus, sur 1.056 films, 22 ont emprunté leur sujet à la Bible ; en 1958, sur 135 films, 12 ; en 1959, sur 165 films, 21, et en 1960, sur 195, 32.

● BERNARD BUFFET exposera chez David et Garnier à partir du 3 février. Un thème unique : Annabel en 18 portraits, tous du même format (« soixante-marine »).

● 45 films ont été projetés par la Télévision allemande en 1960. Parmi ceux-ci : « LE BEAU SERGE », « JEUX INTERDITS ».

● 72.000 entrées au Musée d'Art Moderne pour l'exposition des « SOURCES DU XX[e] SIÈCLE », dont 4.500 pour la seule journée du dimanche 22 janvier (veille de la clôture).

Ce n'est pas un quelconque critique 'avant-garde de nos jours qui pose insi le problème de la « peinture ure », mais Guillaume Apollinaire, ans sa rubrique du journal « La Vie » e 8 février 1913. Le pieux rassemblement par L.-C. Breuning des textes ur la peinture et la sculpture publiés ar le poète d' « Alcools » dans les ériodiques français et étrangers de 902 à 1918 est un événement (1). arce qu'il permet d'apprécier presue au jour le jour l'importance considérable du rôle joué par Apollinaire ans le développement de l'art moerne à partir de l'expressionnisme. arce que, d'autre part, la mesure ous y est objectivement donnée de espace séparant l'époque des pionniers de la nôtre, où l'art qu'ils prôaient s'est, sinon imposé, du moins à e point multiplié qu'en cette « mitemps » du XX[e] siècle, il fait figure 'art officiel.

Du temps d'Apollinaire, on comptait ur ses doigts les galeries de Paris. outefois, s'il lui était donné de pouoir, cette semaine, par exemple, ranchir quelques-unes des trois cent inquante portes qui donnent accès ux trois cent cinquante galeries que ompte, aujourd'hui, la ville si chère u cœur du « flâneur des deux rives », ans doute ne serait-il pas étonné de onstater que les deux tiers de ces aleries sont consacrées à l'art « de lus en plus abstrait » dont il avait révu l'avènement.

Le métier des vieux maîtres

Après avoir vu les toiles de Gillet, ruculent animateur de formes résoument antinaturelles, celles du jeune eintre argentin Towas, qui traduit 'un geste sûr d'éblouissantes et tuultueuses (mais encore un peu hâtives) rêveries, après s'être complu aux poétiques jongleries graphiques de Lapoujade et aux exercices d'équilibre de Korompay, héroïque rescapé du naufrage futuriste, Apollinaire pourrait tranquillement recopier, sans risque d'anachronisme, ces lignes qu'il écrivait en 1913 : « *La vraisemblance n'a plus aucune importance, car tout est sacrifié par l'artiste aux vérités, aux nécessités d'une nature supérieure qu'il conçoit. Le sujet ne compte plus ou, s'il compte, c'est à peine.* » (2)

Mais le débordement du subjectivisme auquel nous assistons est-il encore aujourd'hui porteur de cette libération dont l'art avait tant besoin ?

En visitant l'exposition Dufour, Apollinaire n'aurait pas manqué de remarquer que ce fougueux et jeune peintre devait plus au « Bain turc » d'Ingres ou aux « Massacres de Chio » de Delacroix qu'aux spéculations plastiques de Kandinsky. En visitant celle de Goetz, il eût sans doute été troublé par le fait que cet excellent praticien de l'art abstrait peint non seulement dans l'esprit et avec le métier des vieux maîtres, mais pose depuis quelque temps son chevalet dans la nature.

Volumes et personnages

De toute façon, Apollinaire ne serait certainement pas resté insensible devant les toiles que Dechanet expose place François-I[er].

Il s'agit là d'un peintre qui, formé comme Rouault à la dure et très efficace école du métier d'ouvrier verrier, occupe, à trente ans, une place singulière sur la scène des arts contemporains. Ni les « abstraits » ni les « figuratifs » ne le reconnaissent comme un des leurs. Il a cependant les qualités des uns et des autres. Ses dessins « sur le motif » témoignent d'une sûreté de main comparable à celle de Marquet. Ses « volumes peints » ont la « présence » qu'on reconnaît aux meilleures compositions que les magiciens abstraits savent arracher à la matière brute. Mais ce ne sont pas seulement des « volumes », ce sont aussi des « personnages ». Et le double écueil du réalisme et de l'expressionnisme étant évité, l'obsession du retour à l'humain qui marque ses dernières œuvres peut, dans le climat des modes actuelles, être tenue pour la preuve d'un courage quasi exceptionnel.

Les bronzes de Rodin et de Maillol qui entourent les toiles de Dechanet ne les diminuent en rien. Au contraire, ce glorieux parrainage souligne-t-il le souci principal du peintre qu'il partage avec les sculpteurs : dégager de l'ombre les « méplats » de lumière sans lesquels la forme ne serait que chose morte. Et la vie sourde qui se dégage de chacun des « personnages » ou des groupes de « personnages » peints par Dechanet inviterait peut-être Apollinaire à répéter ce qu'il écrivait de Braque à ses débuts, en 1908 : « *Chacun de ses tableaux est le monument d'un effort que nul avant lui n'avait encore tenté.* »

JEAN-FRANÇOIS CHABRUN.

(1) Guillaume Apollinaire : « Chronique d'art », textes réunis, avec préface et notes, par L.-C. Breuning, éditions Gallimard, 520 pages, 22 NF.

(2) Pour toutes les expositions citées dans cet article, les adresses des galeries figurent dans la « Sélection », page 23.

Cabarets Dancings

Jean RIGAUX PORTE d'AUTEUIL AUT. 71-18 ● 23 h. 15

ROYAL LIEU DANCING 2, r. des Italiens

Restaurants

OIRET et SERRAULT
LA TETE DE L'ART - OPE. 58-35
Dîners facultatifs - Parking facile

JEAN CONSTANTIN
CHEZ MA COUSINE - MON. 49-35

LIDO
21 h. DINER DANSANT
23 h. LA REVUE
"AVEC PLAISIR !"
de P.-L. GUERIN et R. FRAMY
30 N.F. (3.000 francs) par personne avec ½ bout. champagne
ELY. 11-61

ATOSSA
LA ROTISSERIE DU MECHOUI
CUIT AU CHARBON DE BOIS
CADRE UNIQUE EN EUROPE
9 bis BOULEVARD MONTPARNASSE
Réserv. ODE 21-71 Parking gardé

AU COCHON DE LAIT déjeuners, dîners d'affaires
7, rue Corneille Paris (6[e]) DAN. 03-65
sa spécialité unique à Paris :
...cochon de lait rôti à la broche

PETITES ANNONCES

29, rue de Marignan - PARIS (8[e]) - BAL. 19-68
(42 lettres, signes ou espaces par ligne)
PAYABLE D'AVANCE

OFFRES D'EMPLOI (Cadres)

ASSISTANT Etudes de marché, niv. licence, H.E.C. ou équ. anglais courant, esprit mathématiques, de préfér. ayant déjà travaillé dans cette branche. Ecrire C. V. et réf. à DORLAND, 67, Ch.-Elysées, Paris

OFFRES D'EMPLOI

Laborat. Pharmaceutique en pleine expansion recherche **ADJOINT(te)** AU CHEF DE PUBLICITE
25-30 ans, nécessaire habiter grande ville du Sud-Ouest, bonnes connaissances en impressions, photogravure. Sérieuses références exigées. Adresser C. V. manuscrit et photo à CHAMPSAUR PUBLICITE, 53, rue Condorcet, Paris (9[e])

IMPORT. AGENCE DE PUBLICITE INTER. RECH.
2 SECRETAIRES ABSOLUM. BILINGUES FRANÇ.-ANGL. EXCELL. STENO-DACTYLO
Niveau secondaire, 20-28 ans. Env. C. V. à J.W.T. Service du personnel, 21, rue de la Paix, Paris-2[e]

ECRIVAIN sach. l'angl. est demandé par édit. pour révision trad. Ecr. avec références et prétentions à PUBLICITE LITTERAIRE 71, r. des Sts-Pères sous n° 10 qui transm.

Importante Société Publicité cherche
SECRETAIRE DIRECTION
premier ordre, st.-dact., cap. rédiger elle-même, prendre initiatives et responsab. Pers. toute confiance. Horaires décalés. Libre très rapidement. Ecr. lettre manuscr. av. C. V. M. VEYRE, 133, Champs-Elysées, Paris, qui transmettra.

VACANCES D'HIVER

MEGEVE Les Lecteurs de « L'Express » choisissent L'HOTEL MONT-BLANC, ent. modernisé, décoré avec raffinement. Pension à partir de 50 NF. Ecrire G. BOISSON, ou téléphoner 0.02-0.03-0.04.

BONNES ADRESSES

ALE. 51.52 S. P. T. G., 2 bis, rue Art.-Auger, à Montrouge (Seine)
TOUS TRAVAUX BOIS, PLACARDS, TRANSFORMATIONS. DEVIS RAPIDES. PARIS ET BANLIEUE, SUD ET OUEST

MOQUETTES ET CARPETTES DE FRANCE
La plus importante organisation française pour la fabrication et la pose des moquettes clouées, tapis d'escaliers et carpettes de laine est toujours à votre disposition, samedis et lundis compris. Echantillons et devis gratuits. Prix de gros moins remise de 5 % lecteurs Express. Paiement très échelonné, 18 mois ! Par les M.C.F. la moquette devient une heureuse et réalisable nécessité. Votre visite s'avérera utile. M.C.F. (Dermagne S.A.), 16, rue Logelbach (17[e]). WAG. 77-00.

MAR. 34-00 TAPISSIER SPECIALISTE sièges, literie, rideaux, habillage mural, tissus excl. (Paris-banlieue), devis sans engag. Kletzel, 149, av. de St-Ouen, Paris-17[e]

Préparation et dépôt (France-Etranger) de **Brev. d'invention** MARQUES DE FABRIQUE
Cab. PARRET, 1, rue de Prague (12[e]). NAT. 17-14

OCCASIONS

ANTIQUAIRE RECHERCHE BEAUX MEUBLES ANCIENS sièges, tapisseries - LES BELLES EPOQUES, 88, boulevard de Courcelles WAG. 04-09

DIVERS

Brevet S.G.D.G. 1-196-600
SITOGRAPHIE La sténo en une semaine
METHODES EUREKA
Villa « Les Lucioles » bd Farot
SIX-FOURS LA PLAGE (Var)
Documentation contre deux timbres

FOLIES BERGÈRE
SUPER-SPECTACLE
Clients de province et de l'étranger
LOUEZ VOS PLACES PAR CORRESPONDANCE
Ecrire : 8, rue Saulnier

RÉVEILLEZ LA BILE DE VOTRE FOIE —

Sans calomel — et vous sauterez du lit le matin, "gonflé à bloc".

Il faut que le foie verse chaque jour un litre de bile dans l'intestin. Si cette bile arrive mal, vos aliments ne se digèrent pas, ils se putréfient. Des gaz vous gonflent, vous êtes constipé. Votre organisme s'empoisonne et vous êtes amer, abattu. Vous voyez tout en noir !

Les PETITES PILULES CARTERS pour le FOIE ont le pouvoir d'assurer le libre afflux de bile qui vous remettra d'aplomb. Végétales, douces, étonnantes pour faire couler la bile. Exigez les Petites Pilules Carters pour le Foie. Toutes Pharmacies : 1,05 NF. V.30 P. 1402.

LOCATIONS (Demandes)

MENAGE FONCTIONNAIRE
2 enfants, cherche urgence Paris ou banlieue 3 ou 4 pièces cuis., s. de b., location, reprise si justif. ou achat avec crédit long terme. Ecrire n° 7377 L'Express, 29, rue de Marignan, Paris (8[e])

Collaborateur de L'Express cherche **STUDIO à louer** si possible AVEC TELEPHONE. Ecrire n° 7243 L'Express, 29, rue de Marignan, Paris (8[e])

PROPRIETES (Locations)

BOURG-LA-REINE Pavillon meubl. tt conf., chauff. central, téléphone, jardin, garage. Tous renseign. Mme FABRES, 112, r. L.-M.-Nordmann. POR. 44-42

APPARTEMENTS (Achats)

Achète appartement 3 ou 4 pièces TOUT CONF. sur ESPACE VERT (bois, parc ou square) à Paris. Accepte Boulogne, Neuilly, Vincennes. Mme Chabrolle, 24, parc de la Bérangère, St-Cloud (S.-et-O.

APPARTEMENTS (Ventes)

RUE SPONTINI Neuf, bon stand., 2 p. tout confort.
PLACEMENT INTERESSANT
P. MASSONI, 21, rue Lesueur - KLE. 84-16

Près PLACE DES VOSGES
dans immeuble du XVII[e] APPARTEMENT DE CARACTERE, 135 m2 ODE. 95-10

LOCAUX COMMERCIAUX (Demandes)

Recherchons XVI[e] ARROND. grande artère préfér. **BOUTIQUE** avec ou sans les murs ou LOCAL COMMERCIAL dans bel immeuble 150 m2 pour création agence imm. Grosses possibilités. Faire offres succinctes : JOUBERT, 129, boulevard du Général-Kœnig, à Neuilly ou téléph. GUT. 34-06 de 9 h. 30 à 12 h.

CAPITAUX (Offres)

OPERATIONS IMMOBILIERES
PLACEMENTS, RAPPORT
P. MASSONI
21, rue Lesueur - KLE. 11-37

TRAVAUX A FAÇON

VOS VETEMENTS
retouchés, rectifiés par tailleur
SIMON, 31 bis, Faub.-Montmartre PRO. 52-50

Mots croisés N° 276

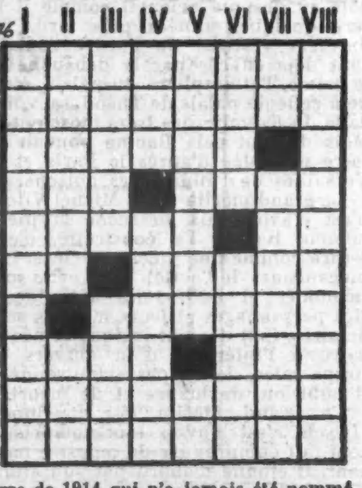
Horizontalement : 1. Ses lions ont contribué à sa célébrité. — 2. Une bonne dot lui était souvent bien nécessaire. — 3. Célèbre par ses jardins, ses temples et ses cascades. — 4. Mène un Catalan sur la Côte d'Azur. Enlève aux branches une partie de leur mobilité. — 5. Pas sous les pas d'un cheval.. Ce symbole correspond au nombre 58. — 6. Va de haut en bas, on ne sait pas trop pourquoi. S'enorgueillit d'une belle coupe, mais pas du derby. — 7. Mordant, sévère, âpre. — 8. Moitié d'un Napoléon dans l'intimité. Désinence de noms de métier. — 9. Dans les mains sensibles d'un chercheur d'eau. — 10. Un peu trop creusée au goût des hippologues.

275	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	M	E	R	C	R	E	D	I
2	U	C	A	L	E	G	O	N
3	S	A	L	E	M	E	N	T
4	A	L	E	S	E	R	■	O
5	R	E	S	■	M	I	E	L
6	D	E	■	P	O	E	T	E
7	I	S	T	E	R	■	A	R
8	S	■	A	T	E	L	L	A
9	E	S	T	■	N	E	O	N
10	S	U	I	N	T	E	N	T

Solution du N° 275

Verticalement : I. Permet de varier et même d'opposer les effets. — II. Rendis plus doux au toucher. Libéré par un voltage, même léger. — III. Général de la guerre de 1914 qui n'a jamais été nommé maréchal. Permet de se renseigner sur le nombre de degrés. — IV. Dans le titre d'une comédie de Shakespeare, où il est question de rien. Achille en était un, mais aussi Pyrrhus. — V. Peut nourrir la vache du betteravier. En épelant, donne des baies noires. — VI. Peut s'appliquer à une fille ou une herbe. On y bifurque, au nord de Paris. — VII. En épelant, n'était pas un dieu complet. Pelée, à des fins de fertilisation. — VIII. C'est à tort que son point est ainsi appelé.

276



LE BLOC-NOTES DE FRANÇOIS MAURIAC

Ici, chaque semaine, François Mauriac commente librement l'actualité politique et littéraire.

21 JANVIER

GRIPPE, malgré le vaccin, mais comme hésitante : un jour de fièvre seulement. Reste la fatigue, et cette impression d'échec qui déborde infiniment ma destinée particulière. J'ai beau me dire : « Ce n'est rien, c'est la grippe, il suffira que j'aie dormi une seule nuit, et demain matin tout m'apparaîtra différent... » Rien ne peut faire que je ne trouve partout des raisons d'être abattu. Par exemple cette carte qui me tombe sous les yeux où sont colorés en rouge l'U.R.S.S., ses satellites, l'immense Chine. Le Japon n'est pas rouge encore, ni les Indes. Elle ne m'apprend rien, cette carte, que je ne sache déjà, et je m'en accommode le mieux du monde quand je ne suis pas grippé. Mais aujourd'hui, c'est une catastrophe que je m'étonne d'être seul à ressentir. Je cherche à me rappeler si dans la bibliothèque du Vatican où j'ai eu l'honneur d'être reçu, un planisphère était suspendu au mur.

J'ai beau m'humilier, me dénoncer à moi-même la raison toute physique de mon désarroi, j'ai beau me répéter que la grippe seule me rend insupportable, ce matin, le ratage apparent de l'évangélisation du monde, j'en prends une vue simplifiée et atroce, à la mesure de ce planisphère : ratage dû à la volonté de puissance chez les chrétiens, dès qu'ils eurent triomphé.

Le Sacerdoce et l'Empire (j'entends par empire toutes les nations dominatrices) se sont affrontés, mais plus souvent encore ils se sont épaulés, d'abord dans le Nouveau Monde, puis en Afrique et en Asie au cours du dernier siècle. Dans la mesure où l'Eglise politique a choisi la terre, elle l'a perdue, et c'est dans la mesure où ses apôtres et ses saints y ont renoncé qu'elle l'a gagnée.

« LE CAPITAL » de Karl Marx a paru en 1867. Mille ans, c'est un long intervalle d'Histoire qui avait été accordé à l'Occident chrétien pour changer le monde, et non pour l'exploiter. « Le Capital » de Marx est né d'une carence monstrueuse de l'Europe chrétienne, comme trois cents ans plus tôt au-dedans même de l'Eglise la Réforme en avait été l'inévitable fruit.

ANNONCER le Christ à toutes races et à toutes nations, chaque peuple d'Europe s'en est chargé à sa manière : l'Espagne avait donné le ton.

Le Marxisme, qui en est encore à son premier siècle : au stade qu'avait atteint l'Eglise lorsque, après Constantin, elle commença à baptiser les barbares, échappera-t-il à la dégradation de l'Histoire ? J'ai eu l'occasion, ces jours-ci, de lire le texte exact et complet du fameux rapport secret de Krouchtchev du 25 février 1956. Le long règne de Staline qu'il décrit nous rend manifeste la rapide usure, l'exténuation accélérée de la bonne nouvelle marxiste.

D'après ce rapport, le seul Beria a, en quelques années, liquidé des dizaines de milliers de personnes. Beria a été fusillé, il est vrai, les innocents réhabilités à titre posthume. Quel que soit le message, il devient instrument de domination et de puissance et lorsque la volonté de puissance de l'individu (Staline ou Hitler) se confond avec celle du peuple qu'il incarne...

22 JANVIER

LA fatigue m'a interrompu hier et je ne peux plus renouer le fil. Cet effrayant rapport Krouchtchev, il n'y a pas plus de raisons de le tourner contre le Marxisme que contre l'Evangile, l'histoire temporelle de l'Eglise. Mais de l'un et de l'autre on peut dégager une loi commune : l'avilissement de toute mystique. Il reste que pour nous, chrétiens, le salut du monde bénéficie même de cet avilissement et que tout est grâce. Et puis, que le monde dure mille ans encore, ou dix mille, nous aurons été une des premières petites vagues chrétiennes. Que subsistera-t-il alors de Mark et du Christ ? O Parole qui ne passeras pas !

TOUJOURS à demi grippé, je lis d'affilée la quarantaine de nouvelles d'André Maurois réunies sous ce titre : « Pour piano seul ». Comme j'en connaissais beaucoup déjà, je ne me fusse pas si pressé de les relire sans l'analyse qu'en a faite jeudi dernier, à l'Académie, notre directeur Jérôme Carcopino avec une précision, une honnêteté, un scrupule d'historien pour qui un texte, même littéraire et de pure imagination, engage tout le passé humain. Cette présentation par le directeur des ouvrages déposés sur le bureau, s'expédiait naguère en quelques phrases polies. C'est, je crois, André François-Poncet qui le premier s'est amusé à nourrir ses éloges, et le pli est pris maintenant.

Ces quarante nouvelles lues en un seul jour à la faveur de la grippe, devenaient pour moi les chapitres d'un long roman touffu : c'eût été un jeu que de les faire communiquer entre elles, d'autant que déjà plus d'un personnage passe de l'une à l'autre.

Ce n'est pas tant la technique de Maurois qui rappelle Balzac ou Mérimée. Mais ses héroïnes sont du monde et ce qui a le moins changé en un siècle, c'est la femme du monde, née d'un long usage de la richesse et de l'oisiveté. Malgré les différences de surface, la Duchesse de Langeais, la Baronne de Nucingen sont éternelles. Maurois les peint avec gourmandise mais avec lucidité. Il les aime, mais il les juge, sous leur frottis de culture, ces petits fauves. Cet art : le moins fait pour être compris de nos cadets, et le mieux fait, à mon avis, pour durer, tant qu'il subsistera une société pareille à celle que, de Stendhal et de Balzac à Henry James et à Proust, le roman reflète...

23 JANVIER

IL a fallu que je ravale, durant ces dernières semaines, les trois années du « Bloc-Notes » 1958, 1959, 1960 que Flammarion publiera au printemps. La règle du jeu est de n'y rien changer : la moindre retouche me ferait accuser de tricherie, et je dois dire qu'à aucun moment de ma lecture je ne me suis senti gêné ni ne me suis trouvé mauvais prophète. Pourtant ici ou là, le ton de polémique, fort excusable au moment même, paraît aujourd'hui trop dur, surtout lorsqu'il s'agit de personnages devenus inoffensifs: M. Gaillard par exemple. Le bombardement de Sakiet annonciateur du 13 Mai, je savais ce qu'il signifiait. Le ministère Gaillard a coïncidé avec ce moment de l'Histoire où nous avons compris que le pouvoir civil en France n'existait plus.

F. M.

(Copyright « L'Express ».)

L'EXPRESS

DIRECTION
Jean-Jacques Servan-Schreiber

REDACTION
Rédacteur en Chef : Philippe Grumbach
Dir. de « Mme Express » : Christiane Collange
91, Champs-Elysées, Paris (8e). Tél. : ELY. 88-6[illegible]

ADMINISTRATION
Secrétaire général : Jacques Huteau
Dir. de la Publicité : Marie-Claire de Fleurieu
29, rue de Marignan, Paris (8e). Tél. : BAL. 69-2[illegible]
(angle Champs-Elysées)
Les jours fériés : ELY. 03-02

ABONNEMENTS :
France et Communauté : 50 NF.
Etudiants, militaires : 40 NF.
Etranger : 80 NF. (Etudiants : 50 NF.)
Belgique : 1 an : 625 francs belges.
Souscription chez M. Henry STEVENART
35, avenue Wolvendael - BRUXELLES
C.C.P. 7141-66 Bruxelles
Etats-Unis : 1 an : 12 dollars.
Souscription chez HOWARD PUBLICATIONS
1.475 Broadway, New York (U.S.A.)
Tél. : Longacre 502-60
(Règlement par chèque bancaire ou C.C.P. 7378-19 Paris)

ÉDITION CLUB
Réservée aux amis de « L'Express »

La Route des Flandres
de CLAUDE SIMON
Prix de L'Express 1960

BULLETIN DE COMMANDE
(A adresser à L'EXPRESS-SERVICE CLUB, 29, rue de Marignan, Paris-8e)
Nom : ....
Adresse : ....
Ville : ....
Je désire recevoir, dédicacé à mon nom, un exemplaire de l'édition reliée hors commerce, réservée aux lecteurs de L'Express, de La Route des Flandres, de Claude Simon.
Je vous envoie ci-joint la somme de 15 NF par chèque, par virement à votre C.C.P. (Paris 7378-19).

reflets de paris
TISSUS
J.L. Marmor
MADE IN FRANCE
sélection couture

Composition de TYPO-ELYSEES, 91, av. des Champs-Elysées, Paris.
Tirage des I.P.R. Raymond Séguin, 10, r. du Faubourg-Montmartre, Paris.
« L'EXPRESS », S.A. Presse-Union.
Le resp. de la publication : J.-J. Servan-Schreiber

TRICOTAGE MÉCANIQUE DE BELFORT
S. A. au capital de 275.000.000 de francs
Achtnrich & Cie
6, rue du Rhône, BELFORT
(Territoire de Belfort)

SOUS-VÊTEMENTS POUR HOMMES, FEMMES ET ENFANTS
Marques déposées :
« SAWACO »
« SUBLIMAIL »
« SVELTA »
« LES TROIS CIGOGNES »